



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

M. DE VOLTAIRE.

ORUVE S

COMPTES

M. DE VOLTAIRE



O E U V R E S

COMPLETES

D E

M. DE VOLTAIRE.

TOME DIXIEME.



AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE

1 7 9 1.



L 1081



THEATRE

COMPLET

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME DIXIEME,

CONTENANT

LE TEMPLE DE LA GLOIRE, LE BARON
D'OTRANTE, PANDORE, LES DEUX TON-
NEAUX, TANIS ET ZELIDE, ou LES ROIS
PASTEURS, JULES CESAR, L'HERACLIUS
ESPAGNOL, ou LA COMEDIE FAMEUSE,
DANS CETTE VIE TOUT EST VERITE, ET
TOUT MENSONGE.

1791.

THEATRE

COMPTON

18

M. D. WOLFF

TOME DIXIEME

COLETTA

LE PRINCE DE LA COURONNE
D'ORANGE, VAINQUEUR DES ANGLAIS
EN 1678, TOME DIXIEME
DE LA COLLECTION
DE LA BIBLIOTHEQUE
NATIONALE
PAR M. D. WOLFF
18



LE TEMPLE
DE
LA GLOIRE.

Fête donnée à Versailles le 27 Novembre
1745.

Théâtre. Tome X.

4



THE TEMPLE

LA GLORIA

THE TEMPLE

THE TEMPLE



P R E F A C E.

A P R È S une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, et la paix offerte par le vainqueur, le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au souverain et à la nation, qui ont fait ces grandes actions, était le Temple de la Gloire.

Il était temps d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, et qui semblaient réduire à un seul genre la poésie lyrique.

Le célèbre *Métastasio*, dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la cour de l'empereur *Charles VI*, osa faire chanter des maximes de morale, et elles plurent; on a mis ici en action ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter sans le secours de la fiction et sans l'appareil du spectacle.

Ce n'est pas une imagination vaine et roma-

nesque que le trône de la Gloire, élevé auprès du séjour des Muses, et la caverne de l'Envie, placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'est-là que l'image sensible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation est le prix le plus flatteur que puissent se proposer les princes; c'est cette estime des contemporains qui assure celle de la postérité; c'est elle qui a mis les *Titus* au-dessus des *Domitiens*, *Louis XII* au-dessus de *Louis XI*, et qui a distingué *Henri IV* de tant de rois.

On introduit ici trois espèces d'hommes qui se présentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, et à exclure ceux qui sont indignes d'elle.

Le second acte désigne, sous le nom de *Bélus*, les conquérans injustes et sanguinaires dont le cœur est faux et farouche.

Bélus enivré de son pouvoir, méprisant ce qu'il a aimé, sacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares et heureuses doivent lui ouvrir ce temple; mais il en

est chassé par les Muses qu'il dédaigne, et par les dieux qu'il brave.

Bacchus, conquérant de l'Inde, abandonné à la mollesse et aux plaisirs, parcourant la terre avec ses bacchantes, est le sujet du troisième acte; dans l'ivresse de ses passions, à peine cherche-t-il la Gloire; il la voit, il en est touché un moment, mais les premiers honneurs de ce temple ne sont pas dûs à un homme qui a été injuste dans ses conquêtes et effréné dans ses voluptés.

Cette place est due au héros qui paraît au quatrième acte; on a choisi *Trajan* parmi les empereurs romains qui ont fait la gloire de Rome et le bonheur du monde. Tous les historiens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires et sociales, et qu'il les couronnait par la justice; plus connu encore par ses bienfaits que par ses victoires, il était humain, accessible; son cœur était tendre, et cette tendresse était dans lui une vertu; elle répandait un charme inexprimable sur ces grandes qualités qui prennent souvent un caractère de dureté dans une âme qui n'est que juste.

Il savait éloigner de lui la calomnie ; il cherchait le mérite modeste pour l'employer et le récompenser , parce qu'il était modeste lui-même ; et il le démêlait , parce qu'il était éclairé : il déposait avec ses amis le faste de l'empire , fier avec ses seuls ennemis ; et la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand et plus simple ; jamais prince ne goûtera comme lui , au milieu des soins d'une monarchie immense , les douceurs de la vie privée et les charmes de l'amitié. Son nom est encore cher à toute la terre ; sa mémoire même fait encore des heureux : elle inspire une noble et tendre émulation aux cœurs qui sont nés dignes de l'imiter.

Trajan , dans ce poëme , ainsi que dans sa vie , ne court pas après la Gloire ; il n'est occupé que de son devoir , et la Gloire vole au - devant de lui ; elle le couronne , elle le place dans son temple ; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à soi , il ne songe qu'à être bienfaiteur des hommes ; et les éloges de l'empire entier viennent le chercher , parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête, il est au-dessus de l'exécution, et au-dessous du sujet; mais quelque faiblement qu'il soit traité, on se flatte d'être venu dans un temps où ces seules idées doivent plaire.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHOEURS.

Du côté du Roi , huit femmes et seize hommes.

Du côté de la Reine, huit femmes et seize hommes.

Musettes , haut - bois , bassons.

PERSONNAGES chantans au 1^{er} acte,

L'ENVIE.

APOLLON.

UNE MUSE.

Démons de la suite de l'*Envie*.

Muses et Héros de la suite d'*Apollon*.

PERSONNAGES dansans au 1^{er} acte.

Huit Démons.

Sept Héros.

Les neuf Muses.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la caverne de l'ENVIE. On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du TEMPLE DE LA GLOIRE qui est dans le fond, et les berceaux des muses qui sont sur les ailes.

L'ENVIE et ses suivans, une torche à la main.

L'ENVIE.

PROFONDS abymes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipses le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.

Les Muses et la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paisibles lieux :
Qu'avec horreur je les contemple !
Que leur éclat blesse mes yeux !

10 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Profonds abymes du Ténare ,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare ,
Eclipses le jour qui me luit ;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.

S U I T E D E L' E N V I E.

Notre gloire est de détruire ,
Notre fort est de nuire ;
Nous allons renverser ces affreux monumens :
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort et le pouvoir du temps.

L' E N V I E.

Hâtez-vous, vengez mon outrage ;
Des Muses que je hais embrasez le bocage ;
Ecrasez sous ces fondemens
Et la Gloire, et son temple, et ses heureux enfans
Que je hais encor davantage.
Démons ennemis des vivans ,
Donnez ce spectacle à ma rage.

*Les suivans de l'ENVIE dansent et forment un ballet
figuré ; un héros vient au milieu de ces furies étonnées
à son approche ; il se voit interrompu par les suivans
de l'ENVIE, qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON entre, suivi de muses, de demi-dieux et de héros.

A P O L L O N.

Arrêtez, monstres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable Furie.

L' E N V I E.

Non, ni les mortels ni les dieux
Ne pourront désarmer l'Envie.

ACTE PREMIER. II

A P O L L O N.

Oses-tu suivre encor mes pas ?
Oses-tu soutenir l'éclat de la lumière ?

L' E N V I E.

Je troublerai plus de climats
Que tu n'en vois dans ta carrière.

A P O L L O N.

Muses et demi-dieux, vengez-moi, vengez-vous.

Les héros et les demi-dieux saisissent l'ENVIE.

L' E N V I E.

Non, c'est en vain que l'on m'arrête.

A P O L L O N.

Etouffez ces serpens qui sifflent sur sa tête.

L' E N V I E.

Ils renaîtront cent fois pour servir mon courroux.

A P O L L O N.

Le ciel ne permet pas que ce monstre périsse ;

Il est immortel comme nous :

Qu'il souffre un éternel supplice.

Que du bonheur du monde il soit infortuné ;

Qu'après de la Gloire il gémissé,

Qu'à son trône il soit enchaîné.

*L'autre de l'ENVIE s'ouvre, et laisse voir LE TEMPLE
DE LA GLOIRE ; on l'enchaîne aux pieds du trône de
cette déesse.*

CHOEUR DES MUSES ET DEMI-DIEUX.

Ce monstre toujours terrible

Sera toujours abattu :

Les arts, la gloire, la vertu

Nourriront sa rage inflexible.

12 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

A P O L L O N aux Muses.

Vous, entre sa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des Dieux, sur ce coteau paisible :
La Gloire et les Muses sont sœurs.

La caverne de l'ENVIE achève de disparaître. On voit les deux coteaux du Parnasse ; des berceaux ornés de guirlandes de fleurs sont à mi-côte, et le fond du théâtre est composé de trois arcades de verdure, à travers lesquelles on voit le temple de la GLOIRE dans le lointain.

A P O L L O N continue.

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, instruisez l'univers,
Régnez, répandez dans les âmes
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, instruisez l'univers.
Danse des Muses et des Héros.

C H O E U R D E S M U S E S.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne sont pas faits
Pour sentir le prix de nos charmes.

U N E M U S E.

Qu'à nos lois à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres pasteurs,
Toujours simples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs :
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les rois viennent dans nos asiles.

ACTE PREMIER.

13

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne sont pas faits
Pour sentir le prix de nos charmes.

Fin du premier acte.

14 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

PERSONNAGES chantans au II^{me} acte.

LIDIE.

ARSINE, confidente de *Lidie*.

BERGERS ET BERGERES.

UNE BERGERE.

UN BERGER.

UN AUTRE BERGER.

BELUS.

Rois captifs, et soldats de la suite de *Bélus*.

APOLLON.

Les neuf Muses.

PERSONNAGES dansans au II^{me} acte.

BERGERS ET BERGERES.

A C T E I I.

Le théâtre représente le bocage des Muses. Les deux côtés du théâtre sont formés des deux collines du Parnasse : des berceaux entrelacés de lauriers et de fleurs règnent sur le penchant des collines ; au-dessous sont des grottes percées à jour , ornées comme les berceaux , dans lesquelles sont des bergers et bergères ; le fond est composé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS
et BERGERES.

L I D I E.

OUI, parmi ces bergers aux Muses consacrés,
Loin d'un tyran superbe et d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes sens déchirés.

A R S I N E.

Dans ces retraites paisibles
Les Muses doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs sensibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces pasteurs ;
De leur tranquillité suivez l'heureux exemple.

L I D I E.

La Gloire a vers ces lieux fait élever son temple,

16 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

La honte habite dans mon cœur !
La Gloire en ce jour même, au plus grand roi du monde
Doit donner de ses mains un laurier immortel ;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom si cruel.

LIDIE.

Bélus va triompher de l'Asie enchaînée ;
Mon cœur et mes Etats sont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée ;
Il me trompait du moins ; il ne me trompe plus,
Il me laisse, je meurs, et meurs abandonnée !

ARSINE.

Il a trahi vingt rois ; il trahit vos appas :
Il ne connaît qu'une aveugle puissance.

LIDIE.

Mais, vers la Gloire il adresse ses pas ;
Pourra-t-il sans rougir soutenir ma présence ?

ARSINE.

Les tyrans ne rougissent pas.

LIDIE.

Quoi, tant de barbarie avec tant de vaillance !
O Muses, soyez mon appui ;
Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

LES

LES BERGERS ET LES BERGERES,
*consacrés aux muses, sortent des autres du Parvassé,
au son des instrumens champêtres.*

L I D I E aux Bergers.

VENEZ, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHOEUR.

Offrons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouventé les échos!

U N E B E R G E R E.

Que veulent donc tous ces héros?
Pourquoi troublent-ils nos retraites?

L I D I E.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
Il est au fond de notre cœur.

U N B E R G E R.

Vers ce temple, où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les Bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la Gloire
N'est point faite pour eux.

(*on entend un bruit de timbales et de trompettes.*)

Théâtre. Tome X.

B

18 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

CHOEUR DE GUERRIERS *qu'on ne voit pas encore.*

La guerre sanglante,

La mort, l'épouvante

Signalent nos fureurs.

Livrons-nous un passage,

A travers le carnage,

Au faite des grandeurs.

PETIT CHOEUR DE BERGERS.

Quels sons affreux, quel bruit sauvage!

O Muses, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire dont le nom semble avoir tant d'appas,

Serait-ce là votre langage?

BELUS *parait sous le berceau du milieu, entouré de ses guerriers; il est sur un trône porté par huit rois enchaînés.*

B E L U S.

Rois qui portez mon trône, esclaves couronnés,
Que j'ai daigné choisir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me sont destinés.

(il descend et continue.)

Je veux que votre orgueil seconde

Les foins de ma grandeur;

La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde

Honore assez votre malheur.

(la suite suit.)

On entend une musique douce.

Mais quels accens pleins de mollesse
Offensent mon oreille et révoltent mon cœur !

L I D I E.

L'humanité, grands Dieux, est-elle une faiblesse ?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te poursuivront sans cesse.

B E L U S.

Vos plaintes et vos cris ne peuvent m'arrêter ;
La Gloire loin de vous m'appelle ;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

L I D I E.

Non, la Gloire n'est point barbare et sans pitié ;
Non, tu te fais des Dieux à toi-même semblables ;
A leurs autels tu n'as sacrifié
Que les pleurs et le sang des mortels misérables.

B E L U S.

Ne condamnez point mes exploits ;
Quand on se veut rendre le maître,
On est malgré soi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

L I D I E.

Que je hais tes exploits heureux !
Que le sort t'a changé ! que ta grandeur t'égare !
Peut-être es-tu né généreux :
Ton bonheur t'a rendu barbare.

B E L U S.

Je suis né pour dompter, pour changer l'univers :
Le faible oiseau dans un bocage
Fait entendre ses doux concerts ;
L'aigle qui vole au haut des airs
Porte la foudre et le ravage.

B 2

20 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Cessez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laissez-moi remplir mes augustes destins.

(*Bélus sort pour aller au temple.*)

L I D I E.

O Muses, puissantes Déeses,
De cet ambitieux fléchissez la fierté ;
Secourez-moi contre sa cruauté,
Ou du moins contre mes faiblesses.

APOLLON *et les Muses descendent dans un char qui
repose par les deux bouts sur les deux collines du Parnasse.*

(*elles chantent en chœur.*)

Nous adouçifions
Par nos arts aimables
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les punissons.

A P O L L O N.

Bergers, qui dans ces bocages
Apprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monstres sauvages,
Fléchissez les cruels humains.

L E S B E R G E R S *danstent.*

A P O L L O N.

Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Désarme la guerre en fureur :
D'un regard, d'un mot, d'un sourire
Tu calmes le trouble et l'horreur ;
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'instruire.
Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Désarme la guerre en fureur.

BELUS *rentre, suivi de ses guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore ?

Quoi, cette Gloire que j'adore
Près de ces lieux prépara mes autels ;
Et je ne vois que de faibles mortels ,
Et de faibles dieux que j'ignore ?

CHOEUR DE BERGERS.

C'est assez vous faire craindre ,
Faites-vous enfin chérir ;
Ah qu'un grand cœur est à plaindre ,
Quand rien ne peut l'attendrir !

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre et soumise
Si tu trahis les appas ,
Cruel vainqueur, n'espère pas
Que la gloire te favorise.

UN BERGER.

Quoi, vers la Gloire il a porté ses pas,
Et son cœur serait infidelle ?
Ah, parmi nous une honte éternelle
Est le supplice des ingrats.

BELUS.

Qu'entends-je ! il est au monde un peuple qui m'offense ?
Quelle est la faible voix qui murmure en ces lieux ,
Quand la terre tremble en silence ?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHOEUR DES MUSES.

Arrêtez, respectez les Dieux
Qui protègent l'innocence.

BELUS.

Des Dieux ! Oseraient-ils suspendre ma vengeance ?

22 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

A P O L L O N et les *Muses*.

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez:
Tremble; fuis les dieux irrités.

(on entend le tonnerre, et des éclairs partent du char où
sont les *Muses* avec Apollon.)

A P O L L O N seul.

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur:
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

L E C H O E U R d'Apollon et des *Muses*.

Cœur implacable,
Apprends à trembler:
La mort te fuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

B E L U S.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre;
Je méprise ce temple, et je hais les humains:
J'embraserais de mes puissantes mains
Les tristes restes de la terre.

C H O E U R.

Cœur implacable,
Apprends à trembler:
La mort te fuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable,
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

A P O L L O N *et les Muses, à Lidie.*

Toi qui gémis d'un amour déplorable,

Eteins les feux, brise les traits :

Goûte par nos bienfaits

Un calme inaltérable.

(*les Bergers et les Bergères emmènent Lidie.*)

Fin du second acte.

PERSONNAGES chantans au III^{me} acte.

LE GRAND PRETRE de la Gloire.

UNE PRETRESSE.

CHOEUR de Prêtres et de Prêtresses de la
Gloire.

UN GUERRIER, suivant de *Bacchus*.

UNE BACCHANTE.

BACCHUS.

ERIGONE.

Guerriers, Egypans, Bacchantes et Satyres
de la fuite de *Bacchus*.

PERSONNAGES dansans au III^{me} acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq Prêtresses de la Gloire.

Quatre Héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.

Six Egypans.

Huit Satyres.

ACTE

A C T E I I I.

Le théâtre représente l'avenue et le frontispice du TEMPLE DE LA GLOIRE. Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes est vu dans l'arrière-théâtre; il est supporté par des vertus, et l'on y monte par plusieurs degrés.

LE GRAND-PRETRE de la Gloire , couronné de lauriers , une palme à la main , entouré des Prêtres et des Prêtresses de la Gloire.

U N E P R E T R E S S E .

GLOIRE enchanteresse,
Superbe maîtresse
Des rois, des vainqueurs,
L'ardente jeunesse,
La froide vieillesse
Briguent tes faveurs.

L E C H O E U R .

Gloire enchanteresse, etc.

L A P R E T R E S S E .

Le prétendu sage

Croit avoir brisé

Ton noble esclavage :

Il s'est abusé ;

C'est un amant méprisé :

Son dépit est un hommage :

Théâtre. Tome X.

26 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

LE GRAND-PRETRÉ.

Déesse des héros, du vrai sage et des rois,

Source noble et féconde

Et des vertus et des exploits,

O Gloire, c'est ici que ta puissante voix

Doit nommer par un juste choix

Le premier des maîtres du monde.

Venez, volez, accourez tous,

Arbitres de la paix, et foudres de la guerre,

Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,

Nous allons couronner le plus digne de vous.

(Danse de héros, avec les Prêtresses de la Gloire.)

Les fuyans de BACCHUS arrivent avec des Bacchantes,
et des Ménades, couronnés de lierre, le thyrsé à la main.

UN GUERRIER, suivant de Bacchus.

BACCHUS est en tous lieux notre guide invincible;

Ce héros fier et bienfaisant

Est toujours aimable et terrible:

Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHOEUR.

Le dieu des plaisirs va paraître,

Nous annonçons notre maître;

Ses douces fureurs

Dévorent nos cœurs.

(pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans
le temple, dont les portes se ferment.)

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduisent sur la terre

Erigone et Bacchus ;

Les victorieux, les vaincus ,

Tous les dieux des plaisirs, tous les dieux de la guerre

Marchent ensemble confondus.

(on entend le bruit des trompettes, des haut-bois et des flûtes, alternativement.)

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre Volupté

Sur le char sanglant de Bellone ;

Je vois l'Amour qui couronne

La valeur et la Beauté.

(Bacchus et Erigone paraissent sur un char traîné par des tigres, entouré de Guerriers, de Bacchantes, d'Egyptions et de Satyres.)

BACCHUS.

Erigone, objet plein de charmes,

Objet de ma brûlante ardeur ,

Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes

Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur ,

Pour consoler la terre, et pour sécher ses larmes ;

C'était pour enflammer ton cœur.

Bannissons la raison de nos brillantes fêtes :

Non, je ne la connus jamais

Dans mes plaisirs, dans mes conquêtes ;

Non, je t'adore, et je la hais.

Bannissons la raison de nos brillantes fêtes.

ERIGONE.

Conservez-la plutôt pour augmenter vos feux ;

Bannissez seulement le bruit et le ravage :

Si par vous le monde est heureux ,

Je vous aimerai davantage.

28 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

BACCHUS.

Les faibles sentimens offensent mon amour ;
Je veux qu'une éternelle ivresse
De gloire, de grandeur, de plaisirs, de tendresse,
Règne sur mes sens tour à tour.

ERIGONE.

Vous alarmez mon cœur, il tremble de se rendre ;
De vos emportemens il est épouvanté :
Il ferait plus transporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes transports divins ;
Sur mon char de victoire, au sein de la mollesse,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains ;
Un dieu plus fort que moi nous entraîne et nous presse.
Que le thyrsè règne toujours
Dans les plaisirs et dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des amours.

LE CHOEUR.

Que le thyrsè règne toujours
Dans les plaisirs et dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des amours.

ERIGONE.

Quel dieu de mon ame s'empare !
Quel désordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare :
L'amour seul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel est dans ces lieux ce temple solitaire ?
A quels dieux est-il consacré ?
Je suis vainqueur, j'ai su vous plaire :
Si Bacchus est connu, Bacchus est adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire est dans ces lieux le seul dieu qu'on adore ;
Elle doit aujourd'hui placer sur ses autels
Le plus auguste des mortels.
Le vainqueur bienfaisant des peuples de l'aurore
Aura ces honneurs solennels.

ERIGONE.

Un si brillant hommage
Ne se refuse pas.
L'amour seul me guidait sur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ses pas,
Quand la Gloire est sur le passage.

(*ensemble.*)

La Gloire est une vaine erreur ;
Mais avec vous c'est le bonheur suprême :
C'est vous que j'aime,
C'est vous qui remplissez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire se découvre.
L'objet de mon ardeur y fera couronné ;
Suivez-moi.

(*le temple de la Gloire paraît ouvert.*)

30 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

LE GRAND-PRETRE *de la Gloire.*

Téméraire, arrête;

Ce laurier ferait profané,

S'il avait couronné ta tête!

Bacchus qu'on célèbre en tous lieux,

N'a point ici la préférence;

Il est une vaste distance

Entre les noms connus et les noms glorieux.

ERIGONE.

Eh quoi, de ses présens la Gloire est-elle avare

Pour ses plus brillans favoris?

BACCHUS.

J'ai versé des Bienfaits sur l'univers soumis.

Pour qui sont ces lauriers que votre main prépare?

LE GRAND-PRETRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.

Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,

D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.

Laissez-nous couronner de plus belles conquêtes

Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la tristesse,

Vous ne méritez pas des dons si précieux.

Bacchus vous abandonne à la froide sagesse;

Il ne saurait vous punir mieux.

Volez, suivez-moi, troupe aimable,

Venez embellir d'autres lieux.

Par la main des plaisirs, des amours et des jeux,

Versez ce nectar délectable,

Vainqueur des mortels et des dieux;

Volez, suivez-moi, troupe aimable,

Venez embellir d'autres lieux.

ACTE TROISIEME.

31

BACCHUS ET ERIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos désirs,
Du temple de la guerre
Au temple des plaisirs.

(on danse.)

UNE BACCHANTE avec le Chœur.

Bacchus, fier et doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'est Bacchus qui nous le donne.

Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.

Bacchus, fier et doux vainqueur, etc.

Fin du troisième acte.

32 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

PERSONNAGES chantans au IV^{me} acte.

PLAUTINE.

JUNIE, }
FANIE, } confidentes de *Plautine*.

PRETRES de *Mars* et PRETRESSES
de *Vénus*.

TRAJAN.

GUERRIERS de la fuite de *Trajan*.

Six ROIS vaincus à la fuite de *Trajan*.

ROMAINS et ROMAINES.

LA GLOIRE.

SUIVANS de la *Gloire*.

PERSONNAGES dansans au IV^{me} acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de *Mars*.

Cinq Prêtresses de *Vénus*.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la *Gloire*, cinq hommes et quatre
femmes.

ACTE IV.

Le théâtre représente la ville d'Artaxate à demi-ruinée, au milieu de laquelle est une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

REVIENS, divin Trajan, vainqueur doux et terrible ;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi ;
Mais, est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi ?

Les Parthes sont tombés sous ta main foudroyante ;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome est heureuse et triomphante ;
Tes bienfaits passent tes exploits.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible ;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi ;
Mais, est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi ?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au sein de l'Arménie,
Osez-vous affronter les horreurs des combats ?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par son puissant génie,
Et l'amour conduisait mes pas.

34 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

J U N I E.

L'Europe reverra son vengeur et son maître ;
Sous ces arcs triomphaux on dit qu'il va paraître.

P L A U T I N E.

Ils sont élevés par mes mains.
Quel doux plaisir succède à ma douleur profonde ?
Nous allons contempler dans le maître du monde
Le plus aimable des humains.

J U N I E.

Nos soldats triomphans , enrichis , pleins de gloire
Font voler son nom jusqu'aux cieux.

F A N I E.

Il se dérobe à leurs chants de victoire,
Seul, sans pompe et sans suite, il vient orner ces lieux.

P L A U T I N E.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe et l'éclat des honneurs ;
Ces vains appuis sont nécessaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan seul est suivi de sa gloire immortelle ;
On croit voir près de lui l'univers à genoux ;
Et c'est pour moi qu'il vient ! Ce héros m'est fidèle !
Grands Dieux , vous habitez dans cette ame si belle ,
Et je la partage avec vous !

TRAJAN, PLAUTINE, Suite.

PLAUTINE, *courant au-devant de Trajan.*

ENFIN, je vous revois, le charme de ma vie
M'est rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ses bienfaits,
Ma félicité m'est ravie.

Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome et d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous? Quel mot funeste!
Un moment! vous, ô Ciel! un seul moment me reste,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les temps m'accorda son secours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'est pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, et je serai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas? Quoi, ferait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas désarmé?
Tout n'est-il pas soumis, du couchant à l'aurore?
L'univers n'est-il pas calmé?

TRAJAN.

On ose me trahir.

36 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire ;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terrassés l'inexorable roi
S'irrite de sa chute, et brave ma victoire.
Cinq rois qu'il a séduits sont armés contre moi ;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage,
Ils sont au pied de ces remparts ;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour et vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous suivront ; je veux que sur ma tête
Le ciel épuise son courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups ;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah, ne m'accablez point, mon cœur est trop sensible ;
Ah, laissez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il suffit, rien ne m'est impossible,
Rien ne pourra me résister.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter ?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole ; demeurez ; la victoire me suit.
Je vole ; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

(ensemble.)

Je vais }
Allez } punir un barbare,

Terrafler fous { mes }
 { vos } coups.

L'ennemi qui nous fépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle;
Cher amant, arrêtez: ah! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN, au fond du théâtre.

O Dieux! ô jufles Dieux!
Veillez fur l'empire et fur elle.

PLAUTINE.

Il eft déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content? Je meurs, et je l'admire.
Minifres du Dieu des combats,
Prêtrefles de Vénus, qui veillez fur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inspire.

CHOEUR DES PRETRES DE MARS.

Fier Dieu des alarmes,
Protége nos armes,
Conduis nos étendards.

CHOEUR DES PRETRESSES DE VENUS.

Déeffe des Grâces,
Vole fur fes traces,
Enchaîne le dieu Mars.

(on danfe.)

38 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

CHOEUR DES PRETRESSES.

Mère de Rome et des amours paisibles,
Viens tout ranger sous ta charmante loi,
Viens couronner nos Romains invincibles ;
Ils sont tous nés pour l'amour et pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puissans , protégez votre vivante image ;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui ;
C'est pour avoir régné comme il règne aujourd'hui
Que le ciel est votre partage.
(*en danse.*)

(*on entend un CHOEUR de Romains qui avancent lentement
sur le théâtre.*)

Charmant héros , qui pourra croire
Des exploits si prompts et si grands ?
Tu te fais en peu de temps
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris et ces chants de victoire ?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter ?
Je vois ces rois captifs , ornemens de la gloire ;
Il vient de les combattre , il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ses lois légitimes,
Avant de frapper ses victimes ,
A vos genoux il veut les présenter.

TRAJAN paraît, entouré des aigles romaines et de faisceaux;
les rois vaincus sont enchaînés à sa suite.

TRAJAN.

Rois qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus destinés,
Soyez désormais enchaînés
Par la seule connaissance.
Plautine est en ces lieux, il faut qu'en sa présence
Il ne soit point d'infortunés.

LES ROIS se relevant, chantent avec le chœur.

O grandeur! O clémence!
Vainqueur égal aux dieux,
Vous avez leur puissance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont passé mon espérance même;
Mon cœur est plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah, s'il est des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous savez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le suffrage,
Dompter les rois, briser leurs fers,
Et vous apporter mon hommage
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! que vois-je en ces lieux?

LA GLOIRE descend d'un vol précipité, une couronne
de laurier à la main.

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompense,
Le prix de tes exploits, sur-tout de ta clémence;
Mon trône est à tes pieds, tu règnes avec moi.

40 LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

(le théâtre change et représente le Temple de la Gloire.)

Elle continue.

Plus d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de sa mémoire,
Vola toujours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

LES SUIVANS de la Gloire, mêlés aux romains et aux
romaines, forment des danses.

U N R O M A I N.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs satisfaits.
Le sort préside aux combats, aux ravages;
La Gloire est dans les bienfaits.

Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, reviens pour jamais.

Régnez en paix, etc.

C H O E U R.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes lois.

J U N I E.

Tendre Vénus, à qui Rome est soumise,
A nos exploits joins tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras
Que pour Trajan la faveur s'éternise.

LE

LE CHOEUR.

Le ciel nous seconde ,

Célébrons son choix :

Exemple des rois ,

Délices du monde ,

Vivons sous tes lois.

TRAJAN.

Des honneurs si brillans sont trop pour mon partage ,

Dieux dont j'éprouve la faveur ,

Dieux de mon peuple , achevez votre ouvrage ,

Changez ce temple auguste en celui du bonheur.

Qu'il serve à jamais aux fêtes

Des fortunés humains ;

Qu'il dure autant que les conquêtes ,

Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les dieux ne refusent rien

Au héros qui leur ressemblent :

Volez , plaisirs , que sa vertu rassemble ;

Le temple du bonheur sera toujours le mien.

Fin du quatrième acte.

PERSONNAGES chantans au V^me acte.

Une ROMAINE.

Une BERGERE.

BERGERS et BERGERES.

Un ROMAIN.

Jeunes ROMAINS et ROMAINES.

Tous les Acteurs du quatrième acte.

PERSONNAGES dansans au V^me acte.

ROMAINS et ROMAINES de différens états.

PREMIERE QUADRILLE.

Trois hommes et deux femmes.

DEUXIEME QUADRILLE.

Trois hommes et deux femmes.

TROISIEME QUADRILLE.

Trois femmes et deux hommes.

QUATRIEME QUADRILLE.

Trois femmes et deux hommes.

A C T E V.

Le théâtre change et représente LE TEMPLE DU BONHEUR; il est formé de pavillons d'une architecture légère, de péristiles, de jardins, de fontaines, etc. Ce lieu délicieux est rempli de Romains et de Romaines de tous états.

CHOEUR.

CHANTONS en ce jour solennel,
Et que la terre nous réponde:
Un mortel, un seul mortel
A fait le bonheur du monde.

(on danse.)

UNE ROMAINE.

Tout rang; tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printemps volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus sage,
Raison, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

D 2

L E C H O E U R.

Tout rang, etc.

(des Bergers et des Bergères entrent en dansant.)

U N E B E R G E R E.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres pasteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites
Tous les regards et tous les cœurs.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

(Les seigneurs et les dames romaines se joignent en dansant
aux bergers et aux bergères.)

U N R O M A I N.

Dans un jour si beau,
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

L E C H O E U R.

Dans un jour si beau, etc.

L E R O M A I N.

La Gloire et les Amours en ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis présentait nos soldats,
Et l'Amour les présente aux belles.

LE CHOEUR.

Dans un jour si beau
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

(on danse.)

TRAJAN paraît avec PLAUTINE, et tous les Romains
se rangent autour de lui.

CHOEUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre Amour.

TRAJAN.

O Peuples de héros qui m'aimez et que j'aime,
Vous faites mes grandeurs;
Je veux régner sur vos cœurs,

(montrant Plautine.)

Sur tant d'appas et sur moi-même;
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire;
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inspirez toujours tous les rois.

Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire.
Toutes les différentes troupes recommencent leurs danses
autour de TRAJAN et de PLAUTINE, et terminent la
fête par un ballet général.

Fin du troisième et dernier acte.

LE BARON
D'OTRANTE,

OPERA BUFFA

P E R S O N N A G E S.

LE BARON D'OTRANTE.

IRENE.

Une GOUVERNANTE.

ABDALA, corsaire turc.

CONSEILLERS privés du baron.

HOBÉREAU et FILLES d'Otrante.

Troupe DE TURCS.

La scène est dans le château du Baron.

LE BARON
D'OTRANTE.

OPERA BUFFA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*le théâtre représente un salon magnifique.*)

LE BARON *seul en robe de chambre, couché sur un lit
de repos.*

(*il chante.*) A H ! que je m'ennuie !
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.

(*il se lève et se regarde au miroir.*)

On m'assure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler sans ombre de chagrin, -

Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre désir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir.

Théâtre. Tome X.

P

SCENE II.

LE BARON, un CONSEILLER privé en grande perruque, en habit feuille-morte, et en manteau noir ; il entre une foule de HOBEREAUX et de FILLES d'Otrante.

LE CONSEILLER.

MONSIEUR, notre unique envie
Est de vous voir heureux dans votre baronnie :
D'un seigneur tel que vous c'est l'unique destin.

LE BARON.

Ah ! que je m'ennuie !

Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.

(on habille Monseigneur.)

LE CONSEILLER.

C'est aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillans..

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc ?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah ! me voilà majeur !

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble usage ;
Ils ont tous de l'esprit, ils sont pleins de bon sens :
Ils font, quand il leur plaît, la guerre aux Musulmans ;
Rançonnent leurs vassaux à leurs ordres tremblans,
Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles.
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.

Ils font tout d'un seul mot, bien souvent rien du tout;
Et quand ils sont oisifs ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit : je fus bien élevé.
Or ça, répondez-moi, mon conseiller privé,
Ai-je beaucoup d'argent ?

LE CONSEILLER.

Fort peu ; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, et même sans le rendre.

LE BARON.

Et des soldats ?

LE CONSEILLER.

Pas un ; mais en disant deux mots
Tous les manans d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère ?

LE CONSEILLER.

Oui, Seigneur : votre altesse
A des bois, une rade ; et quand elle voudra,
On fera des vaisseaux ; l'Hellepont tremblera ;
Elle fera des mers souveraine maîtresse.

LE BARON.

Je me vois bien puissant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'est plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce destin noble et doux ;
Ne vous mêlez de rien : chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Etant si fortuné, d'où vient donc que je bâille ?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillemens font l'effet d'un grand cœur
Qui se sent au-dessus de toute sa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naissance

Célèbre son bonheur ainsi que son pouvoir ;
 Et Monseigneur sans doute aura la complaisance
 De prendre du plaisir puisqu'il en veut avoir.
 Vous serez harangué, c'est le premier devoir :
 Les spectacles suivront ; c'est notre antique usage.

LE BARON.

Tout cela bien souvent fait bâiller davantage :
 Les harangues sur-tout ont ce don merveilleux.
 O Ciel ! je vois Irène arriver en ces lieux !
 Irène, si matin, vient me rendre visite !
 Mes conseillers privés, qu'on s'en aille au plus vite.
 Les harangues pour moi sont des soins superflus ;
 Ma cousine paraît, je ne bâillerai plus.

SCENE III.

LE BARON, IRENE.

LE BARON *chante.*

BELLE Irène, belle cousine,
 Ma langueur chagrine
 S'en va quand je te vois ;
 L'amour vole à ta voix.
 Tes yeux m'inspirent l'alégresse ;
 Ton cœur fait mon destin ;
 Tout m'ennuyait, tout m'intéresse :
 Je commence à goûter du plaisir ce matin.
 Mais répondez-moi donc en chansons. belle Irène ;
 C'est dans ces lieux chéris une loi souveraine
 Dont ni berger ni roi ne se peut écarter.
 Si l'on y parle un peu, ce n'est que pour chanter.
 Vous avez une voix si tendre et si touchante !

I R E N E.

Il n'est point à propos, mon cousin, que je chante ;
Je n'en ai nulle envie : on pleure dans Otrante.
Vos conseillers privés prennent tout notre argent :
Vous ne songez à rien, et l'on vous fait accroire
Que tout le monde est fort content.

L E B A R O N.

Je le suis avec vous : j'y mets toute ma gloire.

I R E N E.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer.
D'une mollesse indigne il faut vous corriger ;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage :
La nonchalance a tout gâté.
On ne vous a donné que des leçons frêles ;
On s'est moqué de vous, et votre oisiveté
Rendra vos vertus inutiles.

- L E B A R O N.

Mes conseillers privés ...

I R E N E.

Seigneur, font des fripons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourrissaient d'orgueil et de fadaïse,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aïse.

L E B A R O N.

Oui, l'on m'élevait mal : oui je m'en aperçois ;
Et je me sens tout autre alors que je vous vois.
On ne m'a rien appris ; le vide est dans ma tête :
Mais mon cœur plein de vous, et plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux :
Etant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

I R E N E.

Alors, Seigneur, alors à vos vertus rendue

54 LE BARON D'OTRANTE.

Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.

(*elle chante.*)

Pour jamais je vous chérirai ;

De tout mon cœur je chanterai ,

Amant charmant , aimez toujours Irène.

Régnez sur tous les cœurs , et préférez le mien.

Que le temps affermissé un si tendre lien ;

Que le temps redouble ma chaîne !

(*tous deux ensemble.*)

Non , je ne m'ennuierai jamais ,

J'aimerai toute ma vie.

Amour , amour , lance tes traits ,

Lance tes traits

Dans mon ame ravie.

Non , je ne m'ennuierai jamais ,

J'aimerai toute ma vie.

(*on entend une grande rumeur et des cris.*)

IRENE.

O Ciel ! quels cris affreux !

LE BARON.

Quel tumulte ! quel bruit !

Quel étrange gala ! chacun court , chacun fuit.

SCENE IV.

LE BARON, IRENE, un Conseiller privé.

LE CONSEILLER.

AH ! Seigneur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRENE.

Les Turcs !

LE BARON.

Est-il bien vrai ?

ACTE PREMIER.

55

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile.

LE BARON.

Comment cela ? Par où font-ils donc arrivés ?

I R E N E.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance ;

Je cours les secorder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur

De son rang glorieux doit garder la décence.

I R E N E.

Hélas ! ma gouvernante, et mes filles d'honneur

Viennent de tous côtés, et font toutes tremblantes.

S C E N E V.

Les Acteurs précédens, la GOUVERNANTE,
et les FILLES D'HONNEUR.

L A G O U V E R N A N T E.

A H, Madame ! les Turcs...

I R E N E.

Ah ! pauvres innocentes !...

Qu'ont fait ces Turcs maudits ?...

L A G O U V E R N A N T E.

Les Turcs... je n'en puis plus...

Dans votre appartement... ils font tous répandus.

Le corsaire Abdala tout enlève, et tout pille :

On enchaîne à la fois père, enfant, femme, fille.

Madame !... entendez-vous les tambours... les clameurs !...

LES TURCS *derrière le théâtre.*
Alla! alla! guerra!

LA GOUVERNANTE.

Madame... je me meurs!

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, ABDALA suivi de ses
Turcs.

QUATUOR de Turcs.

PILLAR, pillar, grand Abdala!

Alla, ylla, alla!

Tout conquir,

Tout occir,

Tout ravir;

Alla, ylla, alla!

ABDALA.

Non ammazzar,

No, no, non ammazzar.

Basta, basta tout saccagear;

Ma non ammazzar,

Incatenar,

Bever, violar;

Non ammazzar.

*(pendant qu'ils chantent les Turcs enchaînent tous les
hommes avec une longue corde qui fait le tour de la
troupe, et dont un Levanti tient le bout.)*

LE BARON, enchaîné avec deux conseillers en grande
perruque.

Irène, vous voyez si dans cette posture
Je fais pour un baron une noble figure.

QUATUOR *de Turcs.*

Pillar, pillar, grand Abdala

Tout saccageur ;

Pillar, beber, violer.

Alla, ylla, alla !

I R E N E.

Quoi ! ces Turcs si méchans n'enchaînent point les dames !

Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines ames ?

A B D A L A *chante.*

O bravi Corsari,

Spavento di mari,

Andate à partagir,

A beber, à fruir.

A vostri strapazzi

Cedo li ragazzi,

E tutti li consiglieri.

Tutte le donne son per me

E'l mio costume,

Tutte le donne son per me.

L E S T U R C S.

Pillar, pillar, grand Abdala !

Alla, ylla, alla !

I R E N E *au Baron qu'on emmène.*

Allez, mon cher cousin : je me flatte, j'espère,

Si ce Turc est galant, de vous tirer d'affaire.

Pent-être direz-vous, (par mes soins relevé)

Qu'une femme vaut mieux qu'un conseiller privé.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, LA GOUVERNANTE.

I R E N E.

CONSOLONS-NOUS, ma bonne, il faut avec adresse
Corriger, si l'on peut, la fortune traîtresse.
Vous savez du baron le bizarre destin.

L A G O U V E R N A N T E.

Point du tout.

I R E N E.

Le corsaire échauffé par le vin,
Dans les transports de joie où son cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de personne,
A, pour se réjouir, dans la cour du château
Assemblé les captifs; et par un goût nouveau
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magistrat se trouve cuisinier;
Le baron pour son lot est reçu muletier.
Ce font-là, nous dit-on, les jeux de la fortune:
Cette bizarrerie en Turquie est commune.

L A G O U V E R N A N T E.

Se peut-il qu'un baron, hélas! soit réduit là!
Et quelle est votre place à la cour d'Abdala?

I R E N E.

Je n'en ai point encor; mais si je dois en croire
Certains regards hardis que du haut de sa gloire
L'impudent, en passant, a fait tomber sur moi,
J'aurai bientôt, je pense, un assez bel emploi;
Et j'en ferai, ma bonne, un très-honnête usage.

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je n'en doute pas : je fais qu'Irène est sage.
Mais, Madame, un corsaire est un peu dangereux :
Il paraît volontaire, et le pas est scabreux.

I R E N E.

Il a pris sans façon l'appartement du maître :
Je le suis, a-t-il dit, et j'ai seul droit de l'être.
Vin, fille, argent comptant, tout est pour le plus fort ;
Le vainqueur les mérite, et les vaincus ont tort.
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie,
Et pour tous les plaisirs son bon goût se déploie ;
Tandis que mon baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie et s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles
Pour leur rendre justice, et pour juger entr'elles ;
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talens
Par des pas de ballet, des mines et des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête :
Et si de son mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en servir pour lui jouer un tour
Qui fera triompher ma gloire et mon amour.
J'entends déjà d'ici ses fifres, ses timbales ;
Voilà nos ennemis, et voici mes rivaux.

S C E N E I I.

(les Levantis arrivent donnant chacun la main à une personne.)

IRENE, LA GOUVERNANTE; ABDALA
arrive au son d'une musique turque, un mouchoir à la main. Les demoiselles du château d'Otrante font un cercle autour de lui.

ABDALA chante.

SU, fu Zitelle tenere;
 La mia spada fa tremar.
 Ma voi, fanciulle care,
 Mi piacer, mi defarmar:
 Mi sentir plus grand honore
 Di rendre mi à l'amore,
 Che di rapir tutta la terra
 Col terrore della guerra.
 Su, fu Zitelle tenere etc.

IRENE chante cet air tendre et mesuré.

C'est pour servir notre adorable maître,
 C'est pour l'aimer que le Ciel nous fit naître.
 Mars et l'Amour à l'envi l'ont formé:
 Son bras est craint, son cœur est plus aimé.
 Des amours la tendre mère
 Naquit dans le sein des eaux
 Pour orner notre corsaire
 De ses présens les plus beaux.

(elle parle.)

Votre mouchoir fait la plus chère envie
 De ces beautés de notre baronnie;
 Mais nul objet n'a droit de s'en flatter:
 On peut vous plaire, et non vous mériter.

(*Abdala fume sur un canapé: les dames passent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, et donne enfin le mouchoir à Irène.*)

ABDALA.

Pigliate voi il fazzoletto,
L'avete ben guadagnato.
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, et men belle
Aspettino per un'altra volta
La mia sobrana volontà.

(*il fait asséoir Irène à côté de lui.*)

A mio canto Irena stia;

E tutte le altre via . via.

(*elles s'en vont toutes en lui faisant la révérence.*)

Bene, bene, farà per un'altra volta,
Un'altra volta.

SCENE III.

IRENE, ABDALA.

ABDALA.

CARA Irena, adesso
Sedete apresso di me.

Amor mi punge e mi consume;

(*il la fait asséoir plus près.*)

Più apresso, più apresso.

IRENE, à côté d'Abdala sur le canapé.

Seigneur, de vos bontés mon ame est pénétrée:

Je n'ai jamais passé de plus belle soirée.

Quand je craignais les Turcs si fiers dans les combats,

Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaissait pas.

Non, il n'est point de Turc qui vous soit comparable:

Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable;

Et pour mettre le comble à des plaisirs si doux,
Je compte avoir l'honneur de souper avec vous.

A B D A L A.

Si, si, cara: cenaremo insieme, *tête à tête*, l'uno dirimpetto
All'altra; senza schiavi; solo con sola; beberemo del vino
greco:

E cantaremo, e ci trafullaremo, dirimpetto l'uno all'altra:
Si, si, cara, per dio baccone.

I R E N E.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grace?

A B D A L A.

Parli, parli: farò tutto che vorrete; presto, presto.

I R E N E.

Seigneur, je suis baronne: et mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.

Il était connétable, ou comte d'écurie;
C'est une dignité que j'ai toujours chérie.
Mon cœur en est encor tellement occupé

Que si vous permettez que j'aille avant souper
Commander un quart d'heure où commandait mon père,
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

A B D A L A.

Come! nella stalla?

I R E N E.

Nella stalla, Signor:

Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un héros tel que vous, formé pour la tendresse,
Pourrait-il durement refuser sa maîtresse?

A B D A L A.

La signora e matta. Le stalle sono puzzolente; bisognerà
più d'un fiasco d'acqua di nanphe per nettarla. Or su
andate a vostro piacere, lo concedo: andate, cara, è
ritornate.

(*elle sort.*)

ACTE SECOND.

63

SCENE IV.

ABDALA chante.

(en se frappant le front.)

OGNI fanciulla tien là
Qualche fantasia,
Somigliante alla pazzia.
Ma l'ira mia e vana.
Basta, che la Zitella
Sia facile e bella;
Tutto si perdona.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre représente un coin d'écurie.)

IRENE, LE BARON en fouquenille, une étrille à la main.

I R E N E chante.

OUI, oui, je dois tout espérer;
 Tout est prêt pour vous délivrer.
 Oui... oui... je peux tout espérer;
 L'amour vous protège et m'inspire.
 Votre malheur m'a fait pleurer;
 Mais en trompant ce Turc que je fais soupirer,
 Je suis prête à mourir de rire.

L E B A R O N.

Lorsque vous me voyez une étrille à la main,
 Si vous riez, c'est de moi-même.
 Je l'ai bien mérité: dans ma grandeur suprême
 J'étais indigne, hélas! du pouvoir souverain,
 Et du charmant objet que j'aime.

I R E N E.

Non, le destin volage
 Ne peut rien sur mon cœur.
 Je vous aimai dans la grandeur;
 Je vous aime dans l'esclavage.
 Rien ne peut nous humilier;
 Et quand mon tendre amant devient un muletier,
 Je l'en aime encor davantage.

(elle répète.)

Et quand mon tendre amant devient un muletier,
 Je l'en aime encor davantage.

LE

ACTE TROISIEME. 65

LE BARON.

Il faut donc mériter un si parfait amour;
Ainsi que mon destin je change en un seul jour,
Irène et mes malheurs éveillent mon courage.

(à ses vassaux qui paraissent en armes.)

Amis, le fer en main, frayons-nous un passage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs insolens
Plongés dans leur ivresse, et se livrant en proie
A la sécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte; et vous, vous m'attendrez
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une secrète issue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le Corsaire soit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au secours de leur maître.
Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre
Quiconque à ma valeur osera résister.

(à Irène.)

Déesse de mon cœur, c'est trop vous arrêter:
Allez à ce festin que le vainqueur prépare.
Je lui destine un plat qu'il pourra trouver rare;
Et j'espère ce soir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

I R È N E.

J'y cours, vous m'y verrez: mais que votre tendresse
Ne s'effarouche pas si de quelque caresse
Je daigne encourager ses desirs effrontés:
Ce ne sont point, Seigneur, des infidélités.
Je ne pense qu'à vous quand je lui dis que j'aime:

Théâtre. Tome X.

F

En buvant avec lui je bois avec vous-même :
 En acceptant son cœur je vous donne le mien :
 Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.
(elle sort.)

S C E N E I I.

LE BARON à ses vassaux.

ALLONS donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
 Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
 Le temps est précieux: je cours quelque hasard
 D'être un peu passé maître, et d'arriver trop tard.
 Faites de point en point ce que j'ai pu prescrire;
 Gardez de vous méprendre, et laissez-vous conduire.
 Avancez à tâtons sous ces longs souterrains;
 De la gloire bientôt ils feront les chemins.

S C E N E I I I.

(le théâtre représente une jolie salle à manger.)

ABDALA, IRENE, seuls à table sans domestiques.

IRENE, un verre en main, chante.

AH! quel plaisir
 De boire avec son corsaire!
 Chaque coup que je bois augmente mon désir
 De boire encore et de lui plaire.

Verse, verse, mon bel amour :
 Ah! que tu verses tendrement
 Tous les feux d'amour dans mon verre!

A B D A L A.

Si, fi, brindisi a te,

Amate, bevete, ridete.

Si, fi, brindisi a te.

Questo vino di Sciampagna

A te fomiglia,

Incanta tutta la terra:

Li Christiani,

Li Musulmani.

Begli occhi scintillate

Al par del vino spumante.

Si, fi, fi, brindisi a te.

(*tous deux ensemble.*)

Si, fi, brindisi a te

Amate, bevete, ridete.

Si, fi, brindisi a te, etc.

(*ils dansent ensemble le verre à la main en chantant:*)

Si, fi, brindisi a te, etc.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LE BARON armé, et ses suivans
entrent de tous côtés dans la chambre.

LE BARON.

CORSAIRE, il faut ici danser une autre danse.

A B D A L A, *cherchant son sabre.*

Che veggo? che veggo?

LE BARON.

Ton maître, et la vengeance.

Il est juste, soldats, qu'on l'enchaîne à son tour:

Ainsi tout a son terme, et tout passe en un jour.

F 2

A B D A L A.

Levanti, venite!

L E B A R O N.

Tes Levanti, Corfaire,

Sont tous mis à la chaîne et s'en vont en galère.

Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi:

Je te rends la leçon que je reçus de toi.

Je t'en donne encore une avec reconnaissance:

Je te rends ton vaisseau, va, pars en diligence.

Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés,

Et rembarque avec toi mes conseillers privés.

(il chante.)

Je jure... je jure d'obéir

Pour jamais à ma belle Irène.

Peuples heureux dont elle est souveraine,

Répétez avec moi, contens de la servir:

L E C H O E U R.

Je jure... je jure d'obéir

Pour jamais à la belle Irène.

Fin du troisième et dernier acte.

PANDORE,

O P E R A,



P E R S O N N A G E S.

PROMETHÉE, fils du Ciel et de la Terre,
demi - dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

NYMPHES.

TITANS.

DIVINITÉS célestes.

DIVINITÉS infernales.

P A N D O R E,

O P E R A.

ACTE PREMIER.

(le théâtre représente une campagne , et des montagnes
dans le fond.)

S C E N E P R E M I E R E.

PROMETHÉE *seul*, CHOEUR, PANDORE *dans
l'enfoncement couchée sur une estrade.*

P R O M E T H É E.

PRODIGE de mes mains , charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain , vous ne m'entendez pas.

Pandore , tu ne peux connaître

Ni mon amour ni tes appas.

Quoi ! j'ai formé ton cœur , et tu n'es pas sensible !

Tes beaux yeux ne peuvent me voir !

Un impitoyable pouvoir

Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible ;

Ta beauté fait mon désespoir.

Quoi ! toute la nature autour de toi respire !

Oiseaux , tendres oiseaux , vous chantez , vous aimez ,

Et je vois ses appas languir inanimés ;

La mort les tient sous son empire :

SCENE II.

PROMETHÉE, les Titans ENCELADE
et TYPHON, etc.

ENCELADE et TYPHON.

ENFANT de la terre et des cieux,
Tes plaintes et tes cris ont ému ce bocage.

Parle, quel est celui des dieux

Qui t'ose faire quelque outrage ?

PROMETHÉE, *en montrant Pandore.*

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels ;
Il ne peut sans courroux voir la terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refusé la vie !

Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter ? quoi ! c'est lui qui formerait nos ames ?

L'usurpateur des cieux peut être notre appui ?

Non, je sens que la vie et ses divines flammes

Ne viennent point de lui.

ENCELADE, *en montrant Typhon son frère.*

Nous avons pour aïeux la Nuit et le Tartare.

Invoquons l'éternelle Nuit ;

Elle est avant le jour qui luit :

Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes dieux répandent parmi nous

Le germe éternel de la vie :

Que Jupiter en frémissé d'envie,

Et qu'il soit vainement jaloux.

PROMETHÉE

PROMETHÉE et LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos astres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du monde;

Rendez féconde
La terre qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir seconde
Mon heureuse témérité.

P R O M E T H É E.

Au séjour de la nuit vos voix ont éclaté.

Le jour pâlit, la terre tremble.

Le monde est ébranlé, l'Erèbe se rassemble.

*(le théâtre change et représente le Chaos. Tous les dieux
de l'enfer viennent sur la scène.)*

CHOEURS DES DIEUX INFÉRNAUX.

Nous détestons

La lumière éternelle;

Nous attendons

Dans nos gouffres profonds

La race faible et criminelle,

Qui n'est pas née encore, et que nous haïssons.

N E M E S I S.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare.

Doivent tout ravager.

Parlez, qui voulez-vous plonger

Dans les profondeurs du Ténare?

P R O M E T H É E.

Je veux servir la terre, et non pas l'opprimer.

Hélas! à cet objet j'ai donné la naissance,

Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il pense,

Qu'il soit heureux, qu'il sache aimer.

Théâtre. Tome X.

G

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire est de détruire;

Notre pouvoir est de nuire:

Tel est l'arrêt du sort.

Le ciel donne la vie, et nous donnons la mort.

P R O M E T H É E.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire;

Vous êtes mal-fefans, vous n'êtes point mes dieux.

Fuyez, destructeurs odieux

De tout le bien que je veux faire;

Dieux des malheurs, dieux des forfaits,

Ennemis funèbres,

Replongez-vous dans les ténèbres;

Ennemis funèbres,

Laissez le monde en paix.

N E M E S I S.

Tremble, tremble pour toi-même.

Crains notre retour,

Crains Pandore et l'amour.

Le moment suprême

Vole sur tes pas.

Nous allons déchaîner les démons des combats;

Nous ouvrirons les portes du trépas.

Tremble, tremble pour toi-même.

(Les dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne éclairée et riante. Les nymphes des bois et des campagnes sont de chaque côté du théâtre.)

P R O M E T H É E.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,

Du fond de cette nuit obscure,

Dans ces champs fortunés, et sous un ciel si doux,

Ces ennemis de la nature?

Que l'éternel chaos élève entr'eux et nous.

Une barrière impénétrable.
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai su former ?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être
A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour,
Tu méritais d'en être le seul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour :
Va ravir la céleste flamme :
Ose former une ame,
Et sois créateur à ton tour.

PROMETHÉE.

L'amour est dans les cieux : c'est là qu'il faut me rendre ;
L'amour y règne sur les dieux.
Je lancerai ses traits, j'allumerai ses feux.
C'est le dieu de mon cœur, et j'en dois tout attendre.
Je vole à son trône éternel :
Sur les ailes des vents l'amour m'enlève au ciel.

(il s'envole.)

CHOEUR DE NYMPHES,

Volez, fendez les airs, et pénétrez l'enceinte
Des palais éternels ;
Ramenez les plaisirs du séjour de la crainte ;
En répandant des biens, méritez des autels.

Fin du premier acte.

ACTE II.

(Le théâtre représente la même campagne. Pandore inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.)

PROMETHÉE, PANDORE, Nymphes,
Titans, Chœurs, etc.

UNE DRYADE.

CHANTEZ, nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-dieu qui commande à la terre:
Il vous apporte un nouveau jour;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre;
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

CHOEUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous!
Terre jeune encore,
Embellissez-vous.

Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,
Sommets des superbes montagnes,
Qui divisez les airs, et qui portez les cieux;
O nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux.

PROMETHÉE, descendant du char le flambeau à la main.
Je le ravis aux dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu sacré du tendre amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du dieu du jour.

LE CHOEUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, ame du monde,

ACTE SECOND.

77

Passiez dans tous les cœurs :

L'air, la terre et l'onde

Attendent vos faveurs.

PROMETHÉE, *approchant de l'estrade où est Pandore.*

Que ce feu précieux, l'astre de la nature,

Que cette flamme pure

Te mette au nombre des vivans.

Terre, sois attentive à ces heureux instans :

Lève-toi, cher objet, c'est l'amour qui l'ordonne :

A sa voix obéis toujours :

Lève-toi, l'amour te donne

La vie, un cœur et de beaux jours.

(*Pandore se lève sur son estrade et marche sur la scène.*)

CHOEUR.

Ciel! ô Ciel! elle respire!

Dieu d'amour, quel est ton empire!

PANDORE.

Où suis-je? et qu'est-ce que je voi?

J'en'ai jamais été; quel pouvoir m'a fait naître?

J'ai passé du néant à l'être;

Quels objets ravissans semblent nés avec moi!

(*on entend une symphonie.*)

Ces sons harmonieux enchantent mes oreilles;

Mes yeux sont éblouis de l'amas des merveilles

Que l'auteur de mes jours prodigue sur mes pas.

Ah! d'où vient qu'il ne paraît pas?

De moment en moment je pense et je m'éclaire.

Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère;

Un Dieu sans doute est mon auteur:

Je le sens, il me parle, il respire en mon cœur.

(*elle s'assied au bord d'une fontaine.*)

Ciel! est-ce moi que j'envisage?

Le crystal de cette onde est le miroir des cieux.

La nature s'y peint: plus j'y vois mon image,

Plus je dois rendre grâce aux dieux.

N Y M P H E S et T I T A N S.

(on danse autour d'elle.)

Pandore, fille de l'amour,

Charmes naissans, beauté nouvelle,

Inspirez à jamais, sentez à votre tour

Cette flamme immortelle,

Dont vous tenez le jour.

(on danse)

PANDORE, apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.

Quel objet attire mes yeux ?

De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,

C'est vous, c'est vous, sans doute, à qui je dois la vie.

Du feu de vos regards que mon ame est remplie !

Vous semblez encor m'animer.

P R O M E T H É E.

Vos beaux yeux ont su m'enflammer

Lorsqu'ils ne s'ouvraient pas encore ;

Vous ne pouviez répondre, et j'osais vous aimer :

Vous parlez, et je vous adore.

P A N D O R E.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours commencés,

Vous m'aimez ! et je vous dois l'être !

La terre m'enchantait, que vous l'embellissez !

Mon cœur vole vers vous, il se rend à son maître ;

Et je ne puis connaître

Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas assez.

P R O M E T H É E.

Vous n'en sauriez trop dire, et la simple nature

Parle sans feinte et sans détour.

Que toujours la race future

Prononce ainsi le nom d'amour.

(ensemble.)

Charmant amour, éternelle puissance,

Premier Dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence:
C'est l'empire du bonheur.

P R O M E T H É E.

Ciel, quelle épaisse nuit, quels éclats de tonnerre
Détruisent les premiers instans

Des innocens plaisirs que possédait la terre!

Quelle horreur a troublé mes sens!

(ensemble.)

La terre frémit, le ciel gronde;

Des éclairs menaçans

Ont percé la voûte profonde

De ces astres naissans.

Quel pouvoir ébranle le monde

Jusqu'en ses fondemens?

(on voit descendre un char sur lequel sont *Mercure, la
Discorde, Némésis etc.*)

M E R C U R E.

Un héros téméraire a pris le feu céleste;

Pour expier ce vol audacieux,

Montez, Pandore, au sein des dieux.

P R O M E T H É E.

Tyrans cruels!

P A N D O R E.

Ordre funeste!

Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

M E R C U R E.

Obéissez, montez aux cieux.

P A N D O R E.

Ah! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

P R O M E T H É E.

Cruel, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE et PROMETHÉE.

Barbares, arrêtez.

M E R C U R E.

Venez, montez aux cieux, partez,

Jupiter commande;

Il faut qu'on se rende

A ses volontés.

Venez, montez aux cieux, partez.

Vents, obéissez-nous, et déployez vos ailes;

Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(le char disparaît.)

P R O M E T H É E.

On l'enlève; tyrans jaloux,

Dieux, vous m'arrachez mon partage;

Il était plus divin que vous;

Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux

Du bonheur qui fut mon ouvrage;

Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.

J'ai fait plus que Jupiter même:

Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux:

Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.

Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.

Dieux jaloux, respectez nos chaînes.

O Jupiter! ô fureurs inhumaines.

Eternel persécuteur

De l'infortuné créateur,

Tu sentiras toutes mes peines.

Je braverai ton pouvoir:

Ta foudre épouvantable

Sera moins redoutable

Que mon amour au désespoir.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

(le théâtre représente le palais de Jupiter brillant d'or et de lumière.)

J U P I T E R , M E R C U R E .

J U P I T E R .

J E l'ai vu cet objet sur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai senti des transports qui m'étonnent;
Le ciel est dans ses yeux, les grâces l'environnent;
Je sens que l'amour l'a formé.

M E R C U R E .

Vous réglez, vous plairez, vous la rendrez sensible.
Vous allez éblouir ses yeux à peine ouverts.

J U P I T E R .

Non, je ne fus jamais que puissant et terrible,
Je commande à l'olympé, à la terre, aux enfers;
Les cœurs sont à l'amour. Ah! que le sort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il divisa l'univers,
L'amour eut le plus beau partage.

M E R C U R E .

Que craignez-vous? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encore à peine a connaissance:

Aurait-elle senti l'amour
Dès le moment de sa naissance?

J U P I T E R.

L'amour instruit trop aisément.

Que ne peut point Pandore? elle est femme, elle est belle.
La voilà, jouissons de son étonnement.

Retirons-nous pour un moment

Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.

Cieux, enchantez ses yeux et parlez à son cœur;

Vous déploirez en vain ma gloire et ma splendeur:

Vous n'avez rien de si beau qu'elle.

(ils se retirent.)

P A N D O R E, seule.

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,

Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant;

Je n'ai respiré qu'un moment.

Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie?

On m'avait fait craindre la mort;

Je l'ai connue hélas! cette mort menaçante:

N'est-ce pas mourir, quand le sort

Nous ravit ce qui nous enchante?

Dieux, rendez-moi la terre et mon obscurité,

Ce bocage où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître;

Il m'avait deux fois donné l'être;

Je respirais, j'aimais, quelle félicité!

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, etc.

(tous les dieux avec tous leurs attributs entrent sur la scène)

C H O E U R D E S D I E U X.

Que les astres se réjouissent,

Que tous les dieux applaudissent

Au dieu de l'univers.

Devant lui les soleils pâlisent.

N E P T U N E.

Que le sein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHOEUR DES DIEUX.

Les mondes divers

Retentissent

D'éternels concerts.

Que les astres, etc.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conspire à m'effrayer!

Je crains, je hais, je fuis cette grandeur suprême.

Qu'il est dur d'entendre louer

Un autre dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,

Régnez dans son empire;

La terre vous désire,

Le ciel est votre cour.

PANDORE.

Mes yeux sont offensés du jour qui m'environne.

Rien ne me plaît, et tout m'étonne.

Mes déserts avaient plus d'appas.

Disparaissez, ô splendeur infinie;

Mon amant ne vous voit pas:

(on entend une symphonie.)

Cessez, inutile harmonie,

Il ne vous entend pas.

(le chœur recommence. Jupiter sort d'un nuage.)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,

Digne d'être éternel.

Vous tenez de la terre un corps faible et mortel,

Et vous devez cette ame inaltérable et pure

PANDORE.

Au feu sacré du ciel.
 C'est pour les dieux que vous venez de naître :
 Commencez à jouir de la divinité :
 Goûtez auprès de votre maître
 L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant d'où je sors à peine
 Est cent fois préférable à ce présent cruel ;
 Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
 N'est rien qu'un supplice immortel.

JUPITER.

Quoi ! méconnaîtrez-vous le maître du tonnerre ?
 Dans les palais des dieux regrettez-vous la terre ?

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour ;
 C'est là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidelle,
 Dans un monde indigne de lui.
 Que l'amour tout entier, que sa flamme éternelle,
 Dont vous sentiez une étincelle,
 De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire ;
 Ils ont égalé mes tourmens.
 Ah ! vous avez pour vous la grandeur et la gloire ;
 Laissez les plaisirs aux amans.
 Vous êtes dieu, l'encens doit vous suffire ;
 Vous êtes dieu, comblez mes vœux.
 Consolez tout ce qui respire ;
 Un dieu doit faire des heureux.

ACTE TROISIEME.

85

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuse, et par vous je veux l'être.

Plaisirs, qui suivez votre maître,
Ministres plus puissans que tous les autres dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ses beaux yeux,
Plaisirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(les plaisirs dansent autour de Pandore en chantant ce qui suit.)

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le Dieu des dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère et vaine;
Elle échappe, et le dégoût la suit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore;
Un seul jour les forme et les détruit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le Dieu des dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne font qu'en nos champs,
L'amour et le temps
Ici n'ont point d'ailes.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le Dieu des dieux est seul digne de vous.

P A N D O R E.

Oui, j'aime, oui, doux plaisirs, vous redoublez ma flamme;
 Mais vous redoublez ma douleur.
 Dieux charmans, si c'est vous qui faites le bonheur,
 Allez au maître de mon ame.

J U P I T E R.

Ciel ! ô Ciel ! quoi ! mes soins ont ce succès fatal ?
 Quoi ! j'attendris son ame , et c'est pour mon rival !

M E R C U R E , arrivant sur la scène.

Jupiter, arme-toi du foudre ;
 Prends tes feux, va réduire en poudre
 Tes ennemis audacieux.
 Prométhée est armé, les Titans furieux
 Menacent les voûtes des cieux ;
 Ils entassent des monts la masse épouvantable :
 Déjà leur foule impitoyable
 Approche de ces lieux.

J U P I T E R.

Je les punirai tous... Seul je suffis contr'eux !

P A N D O R E.

Quoi ! vous le puniriez , vous qui causez sa peine ?
 Vous n'êtes qu'un tyran jaloux et tout-puissant.
 Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
 Je vous punirai par ma haine.

J U P I T E R.

Marchons, et que la foudre éclate devant moi,

P A N D O R E.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi :
 Jugez de mon amour, puisque je vous implore.

J U P I T E R à *Mercur*.

Prends soin de conduire Pandore.

Dieux, que mon cœur est désolé !
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers reposait dans une paix profonde ;
Une beauté paraît : l'univers est troublé.

(*il sort.*)

P A N D O R E *seule.*

O jour de ma naissance ! ô charmes trop funestes !
Désirs naissans, que vous étiez trompeurs !
Quoi ? la beauté, l'amour, et les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs ?
Amour, qui m'as fait naître, apaise tant d'alarmes ;
N'es-tu pas souverain des dieux ?
Viens sécher mes larmes,
Enchaîne et désarmes
La terre et les cieux.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

(Le théâtre représente les Titans armés, et des montagnes dans le fond; plusieurs géans sont sur les montagnes, et entassent des rochers.)

ENCELADE.

OUI, nos frères et nous, et toute la nature,
 Ont senti ta cruelle injure.
 La terrible vengeance est déjà dans nos mains;
 Vois-tu ces monts pendans en précipices?
 Vois-tu ces rochers entassés?
 Ils seront bientôt renversés
 Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
 Nous punirons les injustices
 De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMETHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
 Trompettes et tambours, organes des combats,
 Pour la première fois vos sons se font entendre;
 Eclatez, guidez nos pas.

(on marche au son des trompettes.)

Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
 Amis, je ne prétends que Pandore et sa foi.
 Laissez-moi ce juste partage;
 Marchez, Titans, et suivez-moi.

CŒUR DE TITANS.

Courons aux armes
 Contre ces dieux cruels;
 Répandons les alarmes
 Dans les cœurs immortels.
 Courons aux armes,
 Vengeons l'univers.

PROMETHÉE.

PROMETHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.
(*un char, qui porte les dieux, descend sur les montagnes
au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter.
Prométhée continue.*)

Jupiter quitte ses retraites ;
La foudre a donné le signal :
Commençons ce combat fatal.
(*les géans montent.*)

CHOEUR DE NYMPHES, *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes et tonnerre,
Dieux et Titans, que faites-vous ?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel et la terre.
(*bruit du tonnerre et des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers ;
Soyez punis de vos fureurs cruelles :
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, Ciel, ô douleur profonde !
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde ;
Terre, Ciel ! tout périt pour moi.

LES TITANS.

Langons nos traits.

Théâtre. Tome X.

H

PANDORE.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre!

LES TITANS.

Renverfons les dieux.

LES DIEUX.

Détruifons la terre.

(ensemble.) { Tombez, defcendez dans nos fers;
 { Précipitez-vous aux enfers.

(il fe fait un grand f Silence. Un nuage brillant defcend.
 Le Deftin paraît au milieu du nuage.)

LE DESTIN.

Arrêtez, le Deftin, qui vous commande à tous,
 Veut fufpendre vos coups.

(il fe fait encore un f Silence.)

PROMETHÉE.

Etre inaltérable,

Souverain des temps,

Dicte à nos tyrans

Ton ordre irrévocable.

CHOEUR.

O Deftin, parle, explique-toi :

Les dieux fléchiront fous ta loi.

LE DESTIN, au milieu des dieux, qui fe raflembent
 autour de lui.

Ceffez, ceffez, guerre funefte,

Ce jour forme un autre univers.

Souverains du féjour célefte,

Rendez Pandore à fes déferts.

Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.

Titans, qui jufqu'au ciel avez porté la guerre,

Malheureux, foyez terraffés;

A jamais gémiſſez

Sous ces monts renversés,
Qui vont retomber sur la terre.
(*les rochers se détachent et retombent. Le char des dieux descend sur la terre. On remet Pandore à Prométhée.*)

J U P I T E R.

O Destin, le maître des dieux
Est l'esclave de ta puissance.
Eh bien ! fois obéi ; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.
Némésis, fors des sombres lieux.

(*Némésis sort du fond du théâtre, et Jupiter continue.*)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offense.
Pandore, connais ma vengeance,
Jusques dans mes dons précieux.
Que cet instant commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

(Le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.)

PROMETHÉE, PANDORE.

PANDORE, *tenant la boîte.*

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?
Etes-vous soumis ou vainqueur?

PROMETHÉE.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore.
L'Amour et le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?
PROMETHÉE.

Les Titans sont tombés; plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.

Apprenons à la race humaine

A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des dieux:
Ouvrons.

PROMETHÉE.

Que faites-vous? Hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, et ces soins curieux
Sont des pièges nouveaux, que vous tendent les dieux.

PANDORE.

Quoi, vous pensez?...

PROMETHÉE.

Songez à ma prière,

Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez; il faut vous satisfaire.
Je foudroye ma raison; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours

De vous croire toujours.

PROMETHÉE.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.

On obéit dès que l'on aime.

PROMETHÉE.

C'en est assez, je pars, et je suis rassuré.

Nymphes des bois, redoublez votre zèle;
Chantez cet univers détruit et réparé.

Que tout s'embellisse à son gré,

Puisque tout est formé pour elle.

(il sort.)

UNE NYMPHE.

Voici le siècle d'or, voici le temps de plaire.

Doux loisir! Ciel pur, heureux jours,

Tendres amours,

La nature est votre mère,

Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre

Ne viendront plus nous affliger:

Le bonheur est né sur la terre;

Le malheur était étranger.

Les fleurs commencent à paraître;

Quelle main pourrait les flétrir?

Les plaisirs s'empresse de naître;

Quels tyrans les feraient périr?

LE CHOEUR *répète.*

Voici le siècle d'or, etc.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure ;

Il est avec Pandore, il confirme en ces lieux,

De la part du maître des dieux,

La paix de la nature.

(les Nymphes se retirent. Pandore s'avance avec Némésis, qui paraît sous la figure de Mercure.)

NEMESIS

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée est jaloux,

Il abuse de sa puissance.

PANDORE.

Il est l'auteur de ma naissance,

Mon roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a sur vous.

Devait-il jamais vous défendre

De voir ce don charmant, que vous tenez des dieux ?

PANDORE.

Il craint tout ; son amour est tendre,

Et j'aime à complaire à ses vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore ;

Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.

Il put en vous formant vous donner des beautés,

Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore ;

Pouvait-il mieux m'embellir ?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boîte mystérieuse

Immortalise la beauté.

Vous ferez, en ouvrant ce trésor enchanté,

Toujours belle, toujours heureuse.

Vous régnerez sur votre époux ;

Il fera soumis et facile.

Craignez un tyran jaloux,

Formez un sujet docile.

PANDORE.

Non, il est mon amant, il doit l'être à jamais ;

Il est mon roi, mon Dieu, pourvu qu'il soit fidelle.

C'est pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle ;

C'est pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Ah ! c'est trop vous en défendre ;

Je fers vos tendres amours ;

Je ne veux que vous apprendre

A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abusez-vous point de ma faible innocence ?

Auriez-vous tant de cruauté ?

NEMESIS.

Ah ! qui pourrait tromper une jeune beauté ?

Tout prendrait votre défense.

PANDORE.

Hélas ! je mourrais de douleur,

Si je méritais sa colère,

Si je pouvais déplaire

Au maître de mon cœur.

N E M E S I S.

Au nom de la nature entière,
 Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

P A N D O R E.

Ce nom l'emporte, et je vous crois;
 Ouvrons.

*(elle ouvre la boîte ; la nuit se répand sur le théâtre,
 et on entend un bruit souterrain.)*

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
 M'a dérobé le jour et troublé tous mes sens?

Dieu trompeur ! ministre implacable !

Ah, quels maux affreux je ressens !

Je me vois punie et coupable.

N E M E S I S.

Fuyons de la terre et des airs.

Jupiter est vengé, rentrons dans les enfers.

(Némésis s'abyme. Pandore est évanouie sur un lit de gazou.

PROMETHÉE arrive du fond du théâtre.

O surprise ! ô douleur profonde !

Fatale absence ! horribles changemens !

Quels affres malfefans

Ont flétri la face du monde ?

Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas

Aux accens de ma voix plaintive.

Pandore ! mais hélas ! de l'inférieure rive

Les monstres déchainés volent dans ces climats.

LES FURIES et LES DEMONS, accourant sur le théâtre.

Les temps sont remplis ;

Voici notre empire ;

Tout ce qui respire

Nous fera soumis.

La triste froidure

Glacé la nature

Dans

Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le sombre remord,
La guerre sanglante,
Arbitre du sort,
Toutes les furies
Vont avec transport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

P R O M E T H É E.

Quoi! la mort en ces lieux s'est donc fait un passage!
Quoi! la terre a perdu son éternel printemps,
Et ses malheureux habitans

Sont tombés en partage

A la fureur des dieux, de l'enfer et du temps?
Ces nymphes de leurs pleurs arrosent ce rivage.
Pandore! cher objet, ma vie et mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.

Je la vois, de ses sens elle a perdu l'usage.

P A N D O R E.

Ah! je suis indigne de vous;

J'ai perdu l'univers: j'ai trahi mon époux.

Punissez-moi: nos maux sont mon ouvrage.
Frappez!

P R O M E T H É E.

Moi la punir!

P A N D O R E.

Frappez, arrachez-moi

Cette vie odieuse,
Que vous rendiez heureuse,
Ce jour que je vous doi.

Théâtre. Tome X.

1

C H O E U R D E N Y M P H E S.

Tendre époux, essuyez ses larmes,
Faites grâce à tant de beauté;
L'excès de sa fragilité
Ne saurait égaler ses charmes.

P R O M E T H É E.

Quoi ! malgré ma prière, et malgré vos sermens,
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuse ?

P A N D O R E.

Un dieu cruel, par ses enchantemens,
A séduit ma raison faible et trop curieuse.

O fatale crédulité !

Tous les maux sont sortis de ce don détesté :
Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L' A M O U R, descendant du ciel.

Tous les biens sont à vous, l'amour vous reste encore !
(le théâtre change et représente le palais de l'Amour.)

L' A M O U R continue.

Je combattrai pour vous le destin rigoureux.

Aux humains j'ai donné l'être ;

Ils ne feront point malheureux,

Quand ils n'auront que moi pour maître.

P A N D O R E.

Consolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame,
Punissez Jupiter en redoublant la flamme,

Dont vous nous embrasez tous deux.

P R O M E T H É E et P A N D O R E.

Le ciel en vain sur nous rassemble

Les maux, la crainte et l'horreur de mourir ;

Nous souffrirons ensemble,

Et c'est ne point souffrir.

L'AMOUR.

Descendez, douce espérance,
Venez, désirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous ferez leur jouissance.
Eussiez-vous trompeurs,
C'est vous qu'on implore;
Par vous on jouit,

Au moment qui passe et qui fuit,
Du moment qui n'est pas encore.

PANDORE.

Des destins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs;
Mais l'espoir à jamais secourable
De ses mains viendra fécher nos pleurs.

Dans nos maux il fera des délices;
Nous aurons de charmantes erreurs;
Nous ferons au bord des précipices;
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquième et dernier acte.

LES DEUX
TONNEAUX,

Esquisse d'un opéra-comique.

P E R S O N N A G E S.

GLYCERE.

PRESTINE , petite sœur de *Glycère*.

DAPHNIS.

LE PERE de *Daphnis*.

LE PERE de *Glycère*.

GREGOIRE , cabaretier - cuisinier , prêtre
du temple de *Bacchus*.

PHEBÉ , servante du temple.

Troupe de jeunes garçons et de jeunes filles.

La scène est dans un temple consacré à Bacchus.

LES DEUX
TONNEAUX.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente un temple de feuillages, orné de thyrses, de trompettes, de pampre, de raisins. On voit entre les colonnades de feuillage les statues de Bacchus, d'Ariane, de Silène et de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des gargons et des filles sont empressés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des suivans de Bacchus, ordonne la fête. Il est en veste blanche et galante, portant un thyrsé à la main, et sur sa tête une couronne de lierre.

(ouverture gaie et vive, reprise douloureuse et terrible.)

GREGOIRE, troupe de jeunes gargons et de
jeunes filles.

GREGOIRE chante.

ALLONS, enfans, à qui mieux-mieux ;
Jeunes gargons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux.

Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes :

Mettez-moi cela

là,

Rendez ce buffet

net.

Songez bien à ce que vous faites.

Allons, enfans, à qui mieux-mieux ;

Trémouffez-vous, pareilleux que vous êtes :

Songez que vous servez les belles et les dieux.

UNE SUIVANTE, *elle parle.*

Eh, doucement, monsieur Grégoire ;

Nous sommes comme vous du temple de Bacchus ;

Comme vous nous lui rendons gloire :

Nous sommes tous très-affidus

A servir Bacchus et Vénus.

Le grand-prêtre du temple est sans doute allé boire.

(elle chante.)

Il reviendra : faites moins l'important,

Alors que le maître est absent,

Maître valet s'en fait accroire.

GREGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.

Vous vous moquez de nous.

GREGOIRE.

Va, j'ai bien du fouci.

Nous attendons la noce, et mon maître m'ordonne

De représenter sa personne,

Et d'unir les amans qui seront envoyés

De tous les lieux voisins pour être mariés.

Ah ! j'enrage !

LA SUIVANTE.

Comment ! c'est la meilleure aubaine

Que jamais tu pourras trouver.

Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :

Rien de mieux ne peut t'arriver.

J'ai vu plus d'un hymen. L'une et l'autre partie

S'est assez souvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits ;
Mais le Monsieur qui les marie,
Quand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
C'est l'aimable Daphnis et la belle Glycère
Qui viennent se donner la main.
Que Daphnis est charmant !

GREGOIRE, *en coïdre.*

Non ; il est fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a su plaire !

GREGOIRE.

Il me déplait beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il est beau !

GREGOIRE.

Qu'il est laid !

LA SUIVANTE.

Très-honnête garçon, libéral.

GREGOIRE.

Non.

LA SUIVANTE.

Si fait.

Que Grégoire est méchant ! me dira-t-il encore

Que la future est sans beauté ?

GREGOIRE.

La future ? ...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère : on la fête, on l'adore ;
Dans toute l'Arcadie on en est enchanté.

GREGOIRE.

Oui ... la future ... passe ... elle est assez jolie ;
Mais c'est un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

L A S U I V A N T E.

Glycère un mauvais cœur ! hélas , c'est la bonté ,
C'est la vertu modeste et pleine d'indulgence ;

C'est la douceur , la patience ;

Et de ses mœurs la pureté

Fait taire encor la médifance.

Vous me paraissez dépité :

N'auriez-vous point été tenté

D'empaumer le cœur de la belle ?

Quand du succès on est flatté ,

Quand la dame n'est point cruelle ,

Vous la traitez de nymphe et de divinité :

Si vous en êtes rebuté ,

Vous faites des chansons contr'elle.

Allons , maître Grégoire , un peu moins de courroux

Recevons bien ces deux époux.

Que le festin soit magnifique :

On boit ici son vin sans eau.

Mais , n'allez pas gâter notre fête bacchique

En perçant du mauvais tonneau.

G R E G O I R E.

Comment ? Que dis-tu là ?

L A S U I V A N T E.

Je m'entends bien.

G R E G O I R E.

Petite ,

Tremble que ce mystère ici soit révélé.

C'est le secret des dieux : crains qu'on ne le débite.

Aussitôt qu'on en a parlé ,

Apprends qu'on meurt de mort subite.

Cesse tes discours familiers ,

Réprime ta langue maudite ,

Et respecte les dieux et les cabaretiers.

(*il chante.*)

Allons, reprenez votre ouvrage,
Servons bien ces heureux amans...

(*à part.*)

Le dépit et la rage
Déchirent tous mes sens.

Hâtons ces heureux momens,
Courage, courage.

Cognez, frappez, partez en même temps ; (*)
Suspendez ces festons, étendez ce feuillage ;

Que les bons vins, les amours
Nous donnent toujours
Sous ces charmans ombrages

D'heureuses nuits et de beaux jours.

J'enrage,

J'enrage.

Je me vengerai ;

Je les punirai ;

Ils me payeront cher mon outrage.

Hâtons leurs heureux momens ,

Cognez, frappez, partez en même temps.

J'enrage,

J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah ! j'aperçois de loin cette noce en chemin.

La petite sœur de Glycère

Est toujours à tout la première ;

Elle s'y prend de bon matin.

Cette rose est déjà fleurie ;

(*) Des suivans pourraient ici faire une espèce de basse,
en frappant de leurs marteaux sur des cuivres creux qui
serviraient d'ornemens.

Elle a précipité ses pas.
 La voici... ne dirait-on pas
 Que c'est elle que l'on marie ?

S C E N E P I.

GREGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

P R E S T I N E, arrivant en hâte.

EH, quoi donc ! rien n'est prêt au temple de Bacchus ?
 Nous restons au filet ! Nos pas sont-ils perdus ?
 On ne fait rien ici quand on a tant à faire !
 Ma sœur et son amant, mon bon-homme de père,
 Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
 Arrivent à la file en dansant aux chansons.

Ici je ne vois rien paraître.

Réponds donc, Grégoire, réponds ;
 Mène-moi voir l'autel et Monsieur le grand-prêtre :

G R E G O I R E.

Le grand-prêtre, c'est moi.

P R E S T I N E.

Tu ris.

G R E G O I R E.

Moi, dis-je.

P R E S T I N E.

Toi !

Toi, prêtre de Bacchus ?

G R E G O I R E.

Et fait pour cet emploi.

Quel étonnement est le vôtre ?

P R E S T I N E.

Eh bien, soit : j'aime autant que ce soit toi qu'un autre.

GREGOIRE.

Je suis vice-gérant dans ce lieu plein d'appas.

Je joins les amans, et je fais leurs repas.

Ces deux charmans ministères,

Au monde si nécessaires,

Sont sans doute les premiers.

J'espère quelque jour, ma petite Prestine,

Dans cette demeure divine

Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas, très-volontiers.

GREGOIRE et PRESTINE.

D U O.

En ces beaux lieux c'est à Grégoire,

C'est à lui d'enseigner

Le grand art d'aimer et de boire;

C'est lui qui doit régner.

Où dieu puissant de la liqueur vermeille

Le temple est un cabaret,

Son autel est un buffet.

L'Amour y veille

Avec transport;

L'Amour y dort,

Dort, dort

Sous les beaux raisins de la treille.

GREGOIRE.

Je vois nos gens venir; je vais prendre à l'instant

Mes habits de cérémonie.

Il faut qu'à tous les yeux Grégoire justifie

Le choix qu'on fait de lui dans un jour si brillant.

PRESTINE.

Va vite.... Avancez donc, mon père, mon beau-père.

Ma chère sœur, mon cher beau-frère;
 Ah! que vous marchez lentement!
 Cet air grave est, dit-on, décent:
 Il est noble, il a de la grace;
 Mais j'irais plus vivement,
 Si j'étais à votre place.

SCENE III.

LE PERE *de Glycère et de Prestine*, LE PERE *de Daphnis*,
 petits vieillards ratatinés, marchant les premiers la
canne à la main, DAPHNIS conduisant GLYCERE et
 toute la noce, PRESTINE.

GLYCERE à Prestine.

PARDONNE, chère sœur, à mes sens éblouis:
 Je me suis arrêtée à regarder Daphnis;
 J'étais hors de moi-même, en extase, en délire,
 Et je n'avais qu'un sentiment.
 Va, tout ce que je te puis dire,
 C'est que je t'en souhaite autant.

LES DEUX PERES.

D U O.

Oh! qu'il est doux sur nos vieux ans
 De renaître dans sa famille!
 Mon fils.....ma fille
 Raniment mes jours languissants,
 Mon hiver brille
 Des roses de leur printemps.
 Les jeunes gens qui veulent rire
 Traitent un vieillard
 De rêveur, de babillard;

ACTE PREMIER. III

Ils ont grand tort ;

Chacun aspire

A notre fort ;

Chacun demande à la nature

De ne mourir qu'en cheveux blancs ;

Et dès qu'on parvient à cent ans ,

On a place dans le Mercure.

P R E S T I N E.

Il s'agit bien de fredonner ;

Ah ! vous avez , je pense , assez d'autres affaires ;

Savez-vous à quel homme on a voulu donner

Le soin de célébrer vos amoureux mystères ?

A Grégoire.

G L Y C È R E , *effrayée.*

A Grégoire !

D A P H N I S.

Eh ! qu'importe , grands dieux !

Tout m'est bon , tout m'est précieux ;

Tout est égal ici quand mon bonheur approche.

Si Glycère est à moi , le reste est étranger.

Qu'importe qui sonne la cloche ,

Quand j'entends l'heure du berger ?

Rien ne peut me déplaire , et rien ne m'intéresse.

Je ne vois point ces jeux , ce festin solennel ,

Ces prêtres de l'hymen , ce temple , cet autel ;

Je ne vois rien que la Déesse.

Q U A T U O R.

L È P È R E

de Glycère

L È P È R E

de Daphnis.

DAPHNIS. GLYCÈRE.

Ma fille !... mon cher fils !... Glycère ! tendre époux !

Aimons-nous tous quatre , aimons-nous ,

De la félicité naîssiez , brillante aurore ,

Naîssiez , faites éclore

Un jour encor plus doux.
Tendre amour, c'est toi que j'implore;
En tous temps tu régnes sur nous :
Tendre amour, c'est toi que j'implore;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous;

P R E S T I N E .

Ils aiment à chanter, et c'est-là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie ?
Ces gens-là sur un mot vous font vite un concert ;
Et ce qu'en eux sur-tout je révère et j'admire,
C'est qu'ils chantent par fois sans avoir rien à dire.
Ils nous ont sur le champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaisait fort ;
Ets'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laisse-là ; chacun pense à soi-même.

(elle chante.)

Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai !
On néglige ma personne,
On m'abandonne.

Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai !

SCENE

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, P H E B É , Suivante.

P H E B É .

ENTREZ, mes beaux Messieurs, entrez, ma belle Dame.
(à Glycère à part.)

Ma belle Dame, au moins prenez bien garde à vous.

D A P H N I S .

Allez, j'en aurai soin; ne crains rien, bonne femme.
(il lui met une bourse dans la main.)

L A S U I V A N T E .

Que voilà deux charmans époux !

Prenez bien garde à vous, Madame.

G L Y C E R E .

Que veut-elle me dire ? Elle me fait trembler.
L'amour est trop timide, et mon cœur est trop tendre.

P R E S T I N E .

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler ?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me surprendre.

(elle chante.)

Le premier mari que j'aurai,

Ah, bon Dieu, que je chanterai !

On néglige ma personne,

On m'abandonne.

Le premier mari que j'anrai,

Ah ! grands Dieux, que je chanterai !

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

DAPHNIS conduit par son père, GLYCERE par le sien,
PRESTINE par personne, et courant par-tout,
GARÇONS de la noce.

LE PÈRE de Daphnis.

MES enfans, croyez-moi, nous savons les rubriques;
Faisons comme fesaient nos très-prudens aïeux:

Tout allait alors beaucoup mieux.

C'était-là le bon temps; et les siècles antiques,
Etant plus vieux que nous, auront toujours raison.

Je vous dis que c'est là... que fera le garçon:

Ici... la fille: ici... moi, du garçon le père.

(à Glycère.)

Là... vous: et puis Prestine à côté de sa sœur,
Pour apprendre son rôle et le savoir bien faire;
Mais j'aperçois déjà le sacrificateur.

Qu'il a l'air noble et grand! une majesté fainte

Sur son front anguste est empreinte.

Il ressemble à son dieu, dont il a la rougeur.

LE PÈRE de Glycère.

Oui, l'on voit qu'il le sert avec grande ferveur.

Silence, écoutons bien.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, GREGOIRE *suivi des ministres de Bacchus.*

(*les deux amans mettent la main sur le buffet qui sert d'autel.*)

GREGOIRE, *au milieu, vêtu en grand sacrificateur.*

FUTUR, et vous future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle, et l'ardeur la plus pure,
Soyez ici très-bien venus.
D'abord avant que chacun jure
D'observer les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous présenter la coupe nuptiale.

GLYCERE.

Ces rites font d'aimer: quel besoin d'un ferment
Pour remplir un devoir si cher et si durable!
Ce ferment dans mon cœur constant, inaltérable,
Est écrit par le sentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas! si vous voulez, ma bouche en fera cent.
Je les répéterai tous les jours de ma vie;
Et n'allez pas penser que le nombre m'ennuie;
Ils feront tous pour mon amant.

GREGOIRE, *à part.*

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère!
Dieux, qu'ils feront punis!... Buvez, belle Glycère;
Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après:
Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.
(*il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.*)

K 2

LE PÈRE de *Daphnis*.

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies ;
 Aussi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui.
 Depuis qu'on ne boit plus, l'esprit avec l'ennui
 Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
 Les chansons en refrain des soupers font bannies :
 Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux ;
 Et je ne ris plus tant depuis que je suis vieux :
 J'en cherche la raison ; d'où vient cela, compère ?

LE PÈRE de *Glycère*.

Mais... cela vient... du temps. Je suis tout sérieux,
 Bien souvent, malgré moi, sans en savoir la cause.
 Il s'est fait parmi nous quelque métamorphose.
 Mais il reste, après tout, quelques plaisirs touchans :
 Dans le bonheur d'autrui l'ame à l'aise respire ;
 Et quand nous marions nos aimables enfans,
 Je vois qu'on est heureux sans rire.

(*Grégoire présente une petite coupe à Daphnis et une
 autre à Glycère.*)

G R É G O I R E, après qu'ils ont bu.

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi ! vous frémissez !
 (*à Daphnis.*)

Çà, jurez à présent : vous, Daphnis, commencez.
DAPHNIS chante en récitatif mesuré, noble et tendre.
 Je jure par les dieux, et sur-tout par Glycère,
 De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.

Toutes les flammes de l'amour
 Ont coulé dans ce vin, quand j'ai vidé mon verre.
 O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,

Divin Bacchus, charmant vainqueur,
 Tu règues aux festins, aux amours, à la guerre.
 Divin Bacchus, charmant vainqueur,
 Je t'invoque après ma Glycère.

(*symphonie.*)

(*Daphnis continue.*)

Descends, Bacchus, en ces beaux lieux,
Des amours amène la mère;
Amène avec toi tous les dieux;
Ils pourront brûler pour Glycère.
Je ne ferai point jaloux d'eux:

Son cœur me préfère,
Me préfère, me préfère aux dieux.

G R E G O I R E.

C'est à vous de jurer, Glycère, à votre tour,
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

G L Y C E R E *chante.*

Je jure une haine implacable

A ce vilain magot,

A ce fat, à ce sot;

Il m'est insupportable.

Je jure une haine implacable

A ce fat, à ce sot.

Oui, mon père, oui, mon père,

J'aimerais mieux en enfer

Epouser Lucifer.

Qu'on n'irrite point ma colère;

Oui je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas

Dans la gueule du chien Cerbère.

Qu'entre les bras

Du vilain qui croit me plaire.

D A P H N I S.

Qu'ai-je entendu, grands dieux!

L E S D E U X P E R E S *ensemble.*

Ah, ma fille!

P R E S T I N E.

Ah, ma sœur!

D A P H N I S.

Est-ce vous qui parlez, ma Glycère?

G L Y C E R E, *reculant.*

Ah, l'horreur!

Ote-toi de mes yeux: ton seul aspect m'afflige.

D A P H N I S.

Quoi! c'est donc tout de bon?

G L Y C E R E.

Retire-toi, te dis-je;

Tu me donnerais des vapeurs.

D A P H N I S.

Eh! qu'est-il arrivé! Dieux puissans, dieux vengeurs,

En étiez-vous jaloux? m'ôtez-vous ce que j'aime?

Ma charmante maîtresse, idole de mes sens,

Reprends les tiens, rentre en toi-même;

Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

G L Y C E R E.

Je ne puis te souffrir: je te l'ai dit, je pense,

Assez net, assez clairement.

Va-t'en, ou je m'en vais.

L E P E R E *de Daphnis.*

Ciel! quelle extravagance!

D A P H N I S.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis?

As-tu voulu jouir de ma douleur profonde?

G L Y C E R E.

Tu ne t'en vas point; je m'enfuis

Pour être loin de toi, j'irais au bout du monde.

(elle sort.)

QUATUOR.

LES DEUX PERES. PRESTINE. DAPHNIS.

Je suis tout confondu... Je frémis... Je me meurs!

(tous ensemble.)

Quel changement ! quelles alarmes !

Est-ce là cet hymen si doux , si plein de charmes !

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus : coulez, coulez, mes pleurs.

(tous ensemble.)

Dieu puissant, rends-nous tes faveurs.

GREGOIRE chante seul.

Quand je vois quatre personnes

Ainsi pleurer en chantant,

Mon cœur se fend.

Bacchus tu les abandonnes ;

Il faut en faire autant.

(il s'en va.)

SCENE III.

LE PERE de Daphnis, LE PERE de Glycère,
DAPHNIS, PRESTINE.

LE PERE de Daphnis à celui de Glycère.

ECOUTEZ, j'ai du sens, car j'ai vu bien des choses,
Des esprits, des forciers et des métempscyoses.
Le Dieu que je révère, et qui règne en ces lieux,
Me semble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles ;
Il produisait souvent d'assez vives querelles :
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou pétillant, et qui porte à la tête.

Ma fille en a trop bu : de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé son cerveau :
Elle est folle, il est vrai ; mais, Dieu merci, tout passe :
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine sans fin....
Elle te l'aimera : tu rentreras en grace
Dès qu'elle aura cuvé son vin.

P R E S T I N E.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience ;
Vous raisonnez on ne peut mieux.
Je n'ai ni raison ni science,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple sacré j'ai vu la balayeuse
Qui d'une voix mystérieuse
A dit à ma grand'sœur, avec un ton fort doux,
Quand on vous mariera, prenez bien garde à vous.
J'avais fait peu de cas d'une telle parole :
Je ne pouvais me défier
Que cela pût signifier
Que ma grand'sœur deviendrait folle.
Et puis je me suis dit, (toujours en raisonnant)
Ma sœur est folle cependant.
Grégoire est bien malin : il pourchassa Glycère :
Il n'en eut qu'un refus ; il doit être en colère.
Il est devenu grand seigneur :
On aime quelquefois à venger son injure.
Moi, je me vengerais si l'on m'ôtait un cœur.
Voyez s'il est quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

D A P H N I S.

Oui, Prestine a raison.

L E P E R E de Glycère.

Cette fille ira loin.

LE PERE de *Daphnis*.

Ce fera quelque jour une maîtresse femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laissez-moi le soin

De punir ici cet infâme :

A ce monstre ennemi je veux arracher l'âme.

Laissez-moi.

LE PERE de *Glycère*.

Qui l'eût cru, qu'un jour si fortuné

A tant de maux fût destiné ?

LE PERE de *Daphnis*.

Hélas ! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie !

De tous les temps passés l'histoire en est remplie.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, GREGOIRE, *revenant dans son premier habit.*

DAPHNIS.

O douleur ! ô transports jaloux !

Holà ! eh ! Monsieur le grand-prêtre ,

Monsieur Grégoire, approchez-vous.

GREGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe et me parle en maître ?

DAPHNIS.

C'est moi : me connais-tu ?

GREGOIRE.

Qui, toi ? mon ami, non,

Je ne te connais point à cet étrange ton

Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître.

Théâtre. Tome X.

L

Tu mourras de ma main : je vais t'affommer, traître !
Je vais t'exterminer, fripon.

G R E G O I R E.

Tu manques de respect à Grégoire, à ma place !

D A P H N I S.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus ;

Il faut punir ta lâche audace.

Indigne suppôt de Bacchus,

Tremble, et rends-moi ma femme.

G R E G O I R E.

Eh ! mais pour te la rendre

Il faudrait avoir eu le plaisir de la prendre.

Tu vois, je ne l'ai point.

D A P H N I S.

Non, tu ne l'auras pas.

Mais c'est toi qui me l'as ravie :

C'est toi qui l'as changée, et presque dans mes bras.

Elle m'aimait plus que sa vie,

Avant d'avoir goûté ton vin.

On connaît ton esprit malin.

A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée ;

Sa haine contre moi soudain s'est exhalée.

Elle me fuit, m'outrage, et m'accable d'horreurs,

C'est toi qui l'as enforcélée.

Tes pareils dès long-temps font des empoisonneurs.

G R E G O I R E.

Quoi ! ta femme te hait !

D A P H N I S.

Oui, perfide, à la rage.

G R E G O I R E.

Eh mais, c'est quelquefois un fruit du mariage ;

Tu peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi seul as tout fait :

Tu mets à mon bonheur un invincible obstacle.

GREGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet

Ne peut te haïr sans miracle ?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'instant à mon juste dépit,

Lâche, ton sang va satisfaire.

GREGOIRE.

ARIETTE.

Il le ferait comme il le dit,

Car je n'ai plus mon bel habit

Pour qui le peuple me révère ;

Et ma personne est sans crédit

Auprès de cet homme en colère.

Il le ferait comme il le dit,

Car je n'ai plus mon bel habit.

Apaise-toi, rengaine. . . Eh bien, je te promets

Qu'aujourd'hui ta Glycère en son sens revenue,

A son époux, à son amour rendue,

Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O Ciel ! est-il bien vrai ? mon cher ami Grégoire,

Parle ; que faut-il faire ?

GREGOIRE.

Il vous faut tous deux boire

Ensemble une seconde fois.

GREGOIRE.

DAPHNIS.

D U O.

Sur cet autel Grégoire jure	Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.	Qu'on m'aimera.
Rien ne dure	Rien ne dure
Dans la nature.	Dans la nature.
Rien ne durera ,	Rien ne durera ,
Tout passera.	Tout passera.
On réparera ton injure.	On réparera mon injure.
On t'en fera ;	On m'en fera ;
On l'oubliera.	On l'oubliera.
Rien ne dure	Rien ne dure
Dans la nature.	Dans la nature.
Rien ne durera ,	Rien ne durera ,
Tout passera.	Tout passera.

Le caprice d'une femme
Est l'affaire d'un moment ;
La girouette de son ame
Tourne, tourne... au moindre vent

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES DEUX PERES, GLYCERE,
PRESTINE.

LE PERE de Glycère.

OUI, c'était des vapeurs : c'est une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien.
Cela vient tout d'un coup... quand on se porte bien...
Une seconde dose à l'instant l'a guérie.

Oh ! que cela t'a fait de bien !

LE PERE de Daphnis.

Ces espèces de maux s'appellent frénésie.
Feu ma femme autrefois en fut long-temps saisie ;
Quand son mal lui prenait, c'était un vrai démon.

LE PERE de Glycère.

Ma femme aussi.

LE PERE de Daphnis.

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles si vives..

LE PERE de Glycère.

Tout de même.

LE PERE de Daphnis.

Il fallait déserter la maison.

La bonne me disait : *je te bais* d'un courage,
D'un fond de vérité... cela partait du cœur.
Grâce au ciel, tu n'as plus cette mauvaise humeur,
Et rien ne troublera ta tête et ton ménage.
GLYCERE, *se relevant d'un banc de gazon où elle*
était penchée.

A peine je comprends ce funeste langage.

126 LES DEUX TONNEAUX.

Qu'est-il donc arrivé ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?

A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire ?

Hélas ! j'aurais perdu l'esprit !

L'amour fit mon hymen ; mon cœur s'en applaudit :

Vous le savez, grands Dieux, si ce cœur est sincère.

Mais dès le second coup de vin

Qu'à cet autel on m'a fait boire,

Mon amant est parti soudain ;

En montrant l'humeur la plus noire :

Attachée à ses pas j'ai vainement couru.

Où donc est-il allé ? ne l'avez-vous point vu ?

LE PÈRE de *Daphnis*.

Il arrive.

S C E N E I I.

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

LE PÈRE de *Daphnis*.

EN effet je vois sur son visage
Je ne fais quoi de dur, de sombre, de sauvage.

GLYCÈRE chante :

Cher amant, vole dans mes bras :

Dieu de mes sens, dieu de mon ame,

Animez, redoublez mon éternelle flamme....

Ah, ah, ah, cher époux, ne te détourne pas.

Tes yeux font-ils fixés sur mes yeux pleins de larmes ?

Ton cœur répond-il à mon cœur ?

Du feu qui me consume éprouves-tu les charmes ?

Sens-tu l'excès de mon bonheur ?

(à cette musique tendre succède une symphonie impétueuse
et d'un caractère terrible.)

ACTE TROISIEME.

127

DAPHNIS au père de Glycère.
(il chante.)

Ecoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une mégère;
Dès qu'on la voit on s'enfuit.
Sa laideur la rend plus fière.
Elle est fausse, elle est tracassière;
Et pour mettre le comble à mon destin maudit,
Vient avoir de l'esprit.

Je fus assez sot pour la prendre:

Je viens la rendre;

Ma sottise finit.

Le mariage

Est heureux et sage

Quand le divorce le suit.

LES DEUX PERES, GLYCERE.
TRIO.

O Ciel! ô juste Ciel! en voilà bien d'un autre.
Ah! quelle douleur est la nôtre!

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir;
Je m'en vais voyager loin d'elle.... Adieu.... Bon soir!
(il sort.)

SCENE III.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

LE PERE de Glycère.

QUEL démon dans ce jour a troublé ma famille?

Hélas, ils sont tous fous:

Ce matin c'était ma fille,

Et le soir c'est son époux.

TRIO.

D'une plainte commune
Unissons nos soupirs
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

GLYCERE.

Ah ! j'en mourrai , mon père.

LES DEUX PERES.

Ah ! tout me défespère.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles desirs !
D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, PRESTINE, *arrivant avec précipitation.*

PRESTINE.

RÉJOUISEZ-VOUS tous.

GLYCERE, *qui s'est laissé tomber sur un lit de gazon, se retournant.*

Ah ! ma sœur , je suis morte !

Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe ,

Je veux que vous dansez avec mon père et moi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'est bien prendre son temps , ma foi.

Serais-tu folle aussi , Prestine , à ta manière ?

P R E S T I N E.

Je suis gaie et sensée, et je fais votre affaire;
Soyez tous bien contents.

L E P E R E *de Daphnis.*

Ah ! méchant petit cœur,
Lorsqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
Avoir la cruauté de montrer de la joie ?

P R E S T I N E *chante.*

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choses à dire.
Ma sœur, je viens vous apporter
De quoi soulager votre martyre.
Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire.
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

L E P E R E *de Daphnis, pendant que Glycère est languissante
sur le lit de gazon, abymée dans la douleur.*

Conte-nous donc, Prestine, et puis nous chanterons,
Si de nous consoler tu donnes des raisons.

P R E S T I N E.

D'abord, ma pauvre sœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre

Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

G L Y C E R E.

Hélas ! quel intérêt mon cœur put-il y prendre ?
L'ai-je pu remarquer ? je ne voyais plus rien.

P R E S T I N E.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire est un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'est tendre.

Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux

Pour tous les gens que l'on marie.

L'un est vaste et profond ; la tonne de Citeaux

N'est qu'une pinte auprès ; mais il est plein de lie.

Il produit la discorde et les soupçons jaloux ,

Les lourds ennuis , les froids dégoûts ,

Et la secrète antipathie.

C'est celui que l'on donne , hélas ! à tant d'époux :

Et ce tonneau fatal empoisonne la vie.

L'autre tonneau , ma sœur , est celui de l'amour :

Il est petit... petit... on en est fort avare ;

De tous les vins qu'on boit c'est , dit-on , le plus rare.

Je veux en tâter quelque jour.

Sachez que le traître Grégoire

Du mauvais tonneau tour à tour

Malignement vous a fait boire.

GLYCÈRE.

Ah ! de celui d'amour je n'avais pas besoin ;

J'idolâtrais sans lui mon amant et mon maître.

Temple affreux ! coupe horrible ! Ah, Grégoire ! ah, le traître !

Qu'il a pris un funeste soin !

LE PÈRE *de Glycère.*

D'où fais-tu tout cela ?

PRESTINE.

La servante du temple

Est une babillarde ; elle m'a tout conté.

LE PÈRE *de Daphnis.*

Oui , de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple ;

La servante a dit vrai. La docte antiquité

A parlé fort au long de cette belle histoire.

Jupiter autrefois , comme on me l'a fait croire ,

Avait ces deux bondons toujours à ses côtés :

De là venaient nos biens et nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre...

P R E S T I N E.

Eh! lisez moins, mon père,
Et laissez-moi parler.... Dès que j'ai su le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vite en secret
Couru tourner le robinet.

J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère.
D'amour pour toi, ma sœur, il est tout enivré,
Repentant, honteux, tendre: il va venir. Il roste
Le méchant Grégoire à son gré.

Et moi qui fuis un peu précocé
J'ai pris un bon flacon de ce vin si sucré;
Et je le garde pour ma noce.

G L Y C E R E, *se relevant.*

Ma sœur, ma chère sœur, mon cœur désespéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être.
C'est Daphnis que je vois paraître;
C'est Daphnis qui me rend au jour.

SCENE V et dernière.

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

DAPHNIS.

AH! je meurs à tes pieds et de honte et d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq en ce jour d'alégresse
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PERES. GLYCERE. DAPHNIS.

Ma sœur... Mon fils... Mon amant... Ma maîtresse.

Aimons-nous, bénissons les dieux:

Deux amans brouillés s'en aiment mieux.

Que tout nous seconde;

Allons, courons, jetons au fond de l'eau

Ce vilain tonneau;

Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde.

Fin du troisième et dernier acte.

TANIS ET ZELIDE,

O U

L E S R O I S

P A S T E U R S ,

T R A G E D I E .

Pour être mise en musique.



TANIS ET ZELIDE.

LES RÔLES

PAR ST. LÉON.

TRADUIT

PAR M. DE LAUNAY.

AVERTISSEMENT.

STRABON rapporte que dans le temps de la plus haute antiquité il y avait en Egypte des mages si puissans, qu'ils dispoaient de la vie des rois. C'est une opinion reçue que ces mages opéraient des prodiges terribles, soit par la connaissance des secrets de la nature, et par un art qui a péri avec eux, soit par un commerce avec des êtres surnaturels.

On fait que les pasteurs étaient abhorrés dans le pays où ces mages dominaient; et qu'enfin les pasteurs régnerent en Egypte.

Cet établissement des rois pasteurs, les prodiges des mages confondus, leur pouvoir anéanti, et le commencement du culte d'*Osiris* et d'*Isis* sont le fondement de cet ouvrage.

P E R S O N N A G E S.

ZELIDE, fille d'un roi de Memphis.

TANIS, }
CLEOFIS, } bergers.

PANOPE, confidente de *Zélide*.

OTOES, chef des mages de Memphis.

PHANOR, guerrier de Memphis.

MAGES.

ISIS et OSIRIS.

BERGERS, BERGERES, PEUPLE.

CHOEURS.

TANIS

LES ROIS
P A S T E U R S ,

TRAGÉDIE-OPÉRA.

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

Z E L I D E , P A N O P E .

Z E L I D E .

DIEUX bienfaisans qu'en ce bois on adore ,
Protégez-moi toujours contre mes oppresseurs !
Les mages de Memphis me poursuivent encore ;
Et de simples bergers sont mes seuls défenseurs.
C'est ici que Tanis a repoussé la rage

De nos implacables vainqueurs.

Je n'ai d'autres plaisirs dans mes cruels malheurs
Que de parler de son courage.

P A N O P E .

Oubliez-vous Phanoï ?

Z E L I D E .

A mon père attaché ,

Il a suivi mon sort ; je connais sa vaillance.

P A N O P E .

Ah ! que vous le voyez avec indifférence !

Z E L I D E .

Il a fait son devoir ; mon cœur en est touché.

Théâtre. Tome X.

M

P A N O P E.

Des mages de Memphis il brava la colère.
 Depuis que ces tyrans ont détrôné les rois,
 Depuis qu'ils ont versé le sang de votre père,
 Il s'éleva contre eux, il défendit vos droits.
 Il a conduit vos pas : il vous aime : il espère
 Vous mériter par ses exploits.

Z E L I D E.

Malgré tous ses efforts, errante, poursuivie,
 Je périssais près de ces lieux :
 Lui-même allait tomber sous un joug odieux.
 Nous devons à Tanis la liberté, la vie.

Que Tanis est grand à mes yeux !

P A N O P E.

L'estime et la reconnaissance
 Sont le juste prix des bienfaits ;
 Mais de simples bergers pourront-ils à jamais
 Des tyrans de Memphis braver la violence ?
 Votre trône est tombé, vous n'avez plus d'amis.
 Quelle est encor votre espérance ?

Z E L I D E.

Au seul bras de Tanis je dois ma délivrance.
 J'espère tout du généreux Tanis.

SCENE II.

ZELIDE, PANOPE, LES BERGERS
*armés de lances entrent avec les Bergères qui portent
des boulettes et des instrumens de musique champêtre.*

CHOEUR DES BERGERS.

DEMEUREZ, régniez sur nos rivages;
Connaissez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos boeages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

UNE BERGERE.

Sans éclat et sans envie,
Satisfaits de notre sort,
Nous jouissons de la vie;
Nous ne craignons point la mort.

L'innocence et le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire et l'avantage
De ce fortuné séjour.

(*danſes.*)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abattre:
Nous favons combattre,
Nous favons aimer.

CHOEUR.

Demeurez, régniez sur ces rivages;
Connaissez la paix et les beaux jours.

M 2

La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

ZELIDE.

Pasteurs, heureux pasteurs, aussi doux qu'invincibles,
Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
De nos pontifes inflexibles,
Que j'aime vos rians déserts!

Que ce séjour me plaît! que Memphis est sauvage!
Comment avez-vous pu dans ce bois enchanté
Près des murs de Memphis, et près de l'esclavage,
Conserver votre liberté?

Comment avez-vous pu vivre toujours sans maîtres,
Dans ces paisibles lieux?

LES BERGERS.

Nous avons conservé les mœurs de nos ancêtres;
Nous bravons les tyrans, et nous aimons nos dieux.

ZELIDE.

Que de grandeur, ô Ciel! dans la simple innocence!
Respectables mortels! Ciel heureux! jours sereins!

LES BERGERS.

C'est ainsi qu'autrefois vivaient tous les humains.

ZELIDE.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puissance?

LES BERGERS.

Dans notre heureuse égalité,
Tanis a sur nos cœurs la douce autorité
Que ses vertus et sa vaillance
N'ont que trop bien mérité.

SCENE III.

ZELIDE, TANIS, LE CHOEUR.

TANIS.

EST-IL possible, ô Dieux! Phanor ose entreprendre
D'exposer vos beaux jours à nos fiers ennemis!
Qu'iriez-vous faire, hélas! aux remparts de Memphis?

Quel sort y pouvez-vous attendre?

Nos campagnes, nos bois et nos cœurs sont à vous!

Faudra-t-il qu'un peuple perfide,

Que des mages sanglans, une cour homicide,

L'emportent sur des biens si doux?

ZELIDE.

Quoi! Phanor après sa défaite

Aux rivages du Nil ose-t-il retourner?

Ah! s'il me faut quitter cette aimable retraite,

Tanis veut-il m'abandonner?

TANIS.

Nous ne ravageons point la terre;

Nous défendons nos champs quand ils sont menacés:

Nous détestons l'horrible guerre:

Mais vous changez nos lois dès que vous paraissez.

Au bout de l'univers je suis prêt à vous suivre.

C'était peu de vous secourir;

C'est pour vous qu'il est doux de vivre,

Et c'est en vous vengeant qu'il est doux de mourir.

SCENE IV.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, LE CHOEUR,
Suite de Phanor.

PHANOR.

L'ENNEMI vient à nous, et pense nous surprendre.
C'est à vous de me seconder,
Tanis, et vous, Bergers. Allez, allez défendre
Vos passages qu'il faut garder.

TANIS.

Nous n'avons pas besoin de votre ordre suprême;
Vous nous avez vu dans ces lieux
Délivrer la princesse, et vous sauver vous-même;
Et nous ne connaissons de maître que ses yeux.

PHANOR.

Je commande en son nom.

TANIS.

Que votre orgueil contemple
Et notre zèle et nos exploits;
Cessez de nous donner des lois,
Et recevez de nous l'exemple.

PHANOR.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

TANIS.

En tous temps mon courage
Méprise et dompte la fierté.

ZELIDE.

Arrêtez : quel transport à mes yeux vous divise;
Ma fortune vous est soumise:

Tout est perdu pour moi si vous n'êtes unis.

TANIS.

C'est assez; pardonnez: je vole, et j'obéis.

SCENE V.

ZELIDE, PHANOR.

PHANOR.

Non, je ne puis souffrir l'indigne déference
Dont vous l'honorez à mes yeux.
La seule égalité m'offense.
L'injurieuse préférence
Est un affront trop odieux.

ZELIDE.

Il combat pour vous-même; est-ce à vous de vous plaindre?
Vous deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager, il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont servis.

PHANOR.

Poursuivez, achevez ingrate,
Faites tomber sur moi notre commun malheur:
Elevez jusqu'à vous un barbare, un pasteur.
Oubliez...

ZELIDE.

Osez-vous?...

PHANOR.

Oui, je vois qu'il s'en flatte;
Oui, vous encouragez la téméraire ardeur.
Votre faiblesse éclate
Dans vos yeux et dans votre cœur.

ZELIDE.

Pourquoi soupçonnez-vous que je puisse descendre
 Jusqu'à souffrir qu'il vive sous ma loi?
 Vos soupçons menaçans suffiraient pour m'apprendre
 Qu'il n'est pas indigne de moi.

PHANOR.

O Ciel! qu'avec raison de ce fatal rivage
 Je voulais partir aujourd'hui!
 Pouvez-vous à ce point outrager mon courage?

ZELIDE.

Si l'égaliser à vous c'est vous faire un outrage,
 Surpassez son grand cœur en servant mieux que lui.

CHOEUR DES PASTEURS, *derrière la scène.*

Aux armes, aux armes:

Marchons, signalons-nous.

PHANOR.

Eh bien, je vais périr pour vos perfides charmes;
 Je vais chercher la mort, et j'en chéris les coups.
 Vous seule causez mes alarmes:

Je n'ai point d'ennemis plus funestes que vous.

(il sort.)

LE CHOEUR.

Aux armes, aux armes:

Marchons, signalons-nous.

SCENE.

SCENE VI.

ZELIDE *seule.*

AH! je mérite sa colère.
 Je n'osais m'avouer mes secrets sentimens;
 Je vois par ses emportemens,
 Combien Tanis a su me plaire;
 Je sens combien je l'aime à son nouveau danger.
 Je brûle de le partager.
 Que de vertu! que de vaillance!
 Dieux! pour sa récompense
 Est-ce trop que mon cœur?
 Faut-il que ma gloire s'offense
 D'une si juste ardeur?
 Non, pour sa récompense
 Je lui dois tout mon cœur.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PRETRE D'ISIS, TANIS, CLEOFIS,
CHOEUR DE BERGERS et DE BERGERES.

LE CHOEUR DES BERGERS.

VICTOIRE, victoire!

Nos cruels ennemis

Sont tombés sous les coups du généreux Tanis.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Périssent leur mémoire !

Plaisirs, ne foyez plus bannis.

ENSEMBLE.

Triomphe, victoire.

LE PRETRE D'ISIS.

Tendre Isis, Osiris, premiers dieux des mortels,
Pourquoi ne réglez-vous qu'en ces heureux bocages ?

Ne punirez-vous point ces implacables mages,

Ces ennemis de vos autels ?

Aux portes de Memphis nous bravons leur puissance :

Mais est-ce assez pour nous de ne pas succomber ?

Quand les verrons-nous tomber

Sous les coups de votre vengeance ?

CHOEUR DES BERGERS.

L'aimable liberté règne dans ces beaux lieux ;

Quels autres biens demandez-vous aux dieux ?

CHOEUR DE BERGERES.

Doux Bergers, si craints dans les alarmes,

Ne foyez soumis que par nos charmes.

ACTE SECOND.

147

UNE BERGERE.

Que ces fleurs nouvelles

Ornent nos pasteurs :

C'est aux belles

A couronner les vainqueurs.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux Bergers, si craints dans les alarmes,

Ne foyez soumis que par nos charmes.

(danses.)

UNE BERGERE.

De Vénus oiseaux charmans,

Vous n'êtes pas si fidelles.

Des plus tendres tourterelles

Les transports sont moins touchans.

L'aigle impétueux et rapide

Porte au haut des cieux,

D'un vol moins intrépide,

Le brillant tonnerre des dieux.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux Bergers, si craints dans les alarmes,

Ne foyez soumis que par nos charmes.

LE PRETRE D'ISIS.

Venez, Bergers, il en est temps :

Consacrez à nos dieux les nobles monumens

De la valeur et de la gloire.

LE CHOEUR.

Triomphe, victoire.

SCENE II.

TANIS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

QUOI! vous ne suivez point leurs pas?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.

Tu connais ma secrète flamme :

Connais le trouble affreux qui déchire mon ame.

CLEOFIS.

Redoutez-vous Phanor ?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,

Tout m'alarme auprès de Zélide.

Ami, le plus fier des mortels

Devient l'amant le plus timide.

Je crains ce que j'adore, et tout me fait trembler.

Mes yeux sont éblouis : j'hésite, je chancelle ;

Mon cœur parle à ses yeux, ma voix n'ose parler.

Je nourris en secret le feu qui me dévore ;

Et lorsque le sommeil vient calmer ma douleur,

Les dieux la redoublent encore.

Osiris m'apparaît précédé des éclairs.

Dans le sein de la nuit profonde,

Autour de lui la foudre gronde ;

Neptune soulève son onde ;

Les noirs abymes sont ouverts.

Qu'ai-je donc fait aux dieux ? quelle menace horrible !

CLEOFIS.

Osiris vous protège : il a conduit vos pas.

C'est lui qui vous rend invincible;
Il vous avertissait : il ne menaçait pas.

TANIS.

Osiris ! tu connais comme on aime.

Isis au céleste séjour,

La seule Isis fait ton bonheur suprême.

Dieux qui savez aimer, favorisez l'amour !

*(pendant que Tanis fait cette prière aux dieux, Isis et
Osiris descendent dans un nuage brillant.)*

SCENE III.

ISIS et OSIRIS dans le nuage, TANIS,
CLEOFIS.

ISIS et OSIRIS.

L'AMOUR te conduira dans la cité barbare

Où les mages donnent la loi :

Soutiens le sort affreux que l'amour t'y prépare,

Et vois le trépas sans effroi.

SCENE IV.

TANIS, CLEOFIS.

TANIS.

DE quel trouble nouveau je sens mon ame atteinte !

CLEOFIS.

De quelle horreur je suis surpris !

TANIS.

Pour braver les dangers, et voir la mort sans crainte,

Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Osiris ;

Mais pour mes tendres feux, quel funeste présage !

Quel oracle pour un amant !
O Dieux, dont Zélide est l'image,
Peut-on vous déplaire en l'aimant ?

SCENE V.

TANIS, ZELIDE.

TANIS.

PRINCESSE, dans mes yeux vous lisez mon offense ;
Mon crime éclate devant vous.
Je crains la céleste vengeance ;
Mais je crains plus votre courroux.

ZELIDE.

J'ignore à quels desseins votre cœur s'abandonne ;
Je vois en vous mon défenseur.
S'il est un crime au fond de votre cœur,
Je sens que le mien vous pardonne.

TANIS.

Un Berger vous adore, et vous lui pardonnez !
Ah ! je tremblais à vous le dire.
J'ai bravé les fronts couronnés,
Et leur éclat, et leur empire.

Mon orgueil me trompait, j'écoutai trop sa voix.
Cet orgueil s'abaisse ; il commence,
Depuis le jour que je vous vois,
A sentir qu'entre nous il est trop de distance.

ZELIDE.

Il n'en est point, Tanis, et s'il en eût été,
L'amour l'aurait fait disparaître.
Ce n'est pas des grandeurs où les dieux m'ont fait naître
Que mon cœur est le plus flatté.

TANIS.

L'amant que votre cœur préfère
Devient le premier des humains.
Vous voir, vous adorer, vous plaire,
Est le plus brillant des destins.
Mais quand vous m'êtes propice,
Le ciel paraît en courroux ;
J'aurais cru que sa justice
Pensait toujours comme vous.

ZELIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici son oracle suprême :
L'amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZELIDE.

Vous punir ? vous, Tanis ! quelle horrible injustice !

Ah ! que plutôt Memphis périsse !

Evitons ces murs odieux,

Evitons cette ville impie et meurtrière.

Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux ;

Vos lois seront mes lois, vos dieux seront mes dieux ;

Tanis me tiendra lieu de la nature entière :

Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS et ZELIDE.

Osiris que l'amour engage,

Toujours aimé d'Isis, et toujours amoureux,

Nous serons fidèles, heureux,

Dans cet obscur bocage,

Comme vous l'êtes dans les cieux.

S C E N E VI.

ZELIDE, TANIS, PHANOR.

P H A N O R.

ZELIDE inhumaine, cruelle !
C'est ainsi que je suis trahi !
J'avais tout fait pour vous ; l'amour m'en a puni.
Sous les lois d'un pasteur un vil amour vous range ?
Ah ! si vous ne craignez dans vos indignes fers
Les reproches de l'univers ,
Craignez au moins que je me venge.

T A N I S.

Vous venger ? et de qui ?

Z E L I D E.

Calmez ce vain courroux ;
Je ne crains l'univers ni vous.
Je dois avouer que je l'aime.
Prétendez-vous forcer un cœur
Qui ne dépend que de lui-même ?
Etes-vous mon tyran plus que mon défenseur ?
Pardonnez à l'amour : il règne avec caprice :
Il enchaîne à son choix
Les cœurs des bergers et des rois.
Un berger tel que lui n'a rien dont je rougisse.

P H A N O R.

Ah ! je rougis pour vous de votre aveuglement.
Mais frémissiez du tourment qui m'accable ;
Vous avez fait du plus fidèle amant
L'ennemi le plus implacable.
L'asile où l'on trahit ma foi
Ne vous défendra pas de ma rage inflexible.

Nous verrons si l'amant dont vous fuivez la loi
Paraîtra toujours invincible,
Comme il le fut toujours en combattant sous moi.

TANIS.

Vous pouvez l'éprouver, et dès ce moment même.
Quel plus beau champ pour la valeur?
Il est doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime:
Ne différez pas mon bonheur.

PHANOR.

C'en est trop, et mon bras...

ZELIDE, l'arrêtant.

Barbare que vous êtes,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble et d'ennui.

TANIS.

Vous daignez arrêter ses fureurs indiscrettes
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui.

SCENE VII.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, CHOEUR
DE BERGERS.

LES BERGERS.

SUSPENDEZ, suspendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux :
La discorde et la haine
N'habitent point ces lieux.

ZELIDE.

Phanor, connaissez l'injustice
D'un amour barbare et jaloux.

PHANOR.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périsse :
Je suis moins barbare que vous.

SCENE VIII.

ZELIDE, TANIS, CHOEUR DE BERGERS.

LE CHOEUR.

O Discorde terrible,
Fille affreuse du tendre amour,
Respectez ce beau séjour;
Qu'il soit à jamais paisible.

TANIS.

Laissez mon rival furieux
Exhaler en vain sa rage;
Zélide est mon partage:
J'ai pour moi tous les dieux.

LE CHOEUR.

O Discorde terrible,
Fille affreuse du tendre amour,
Respectez ce beau séjour;
Qu'il soit à jamais paisible.

Fin du second acte.

ACTE III.

(le théâtre représente le temple d'Isis et d'Osiris. Les statues de ces dieux sont sur l'autel : elles se donnent la main pour marquer l'union de ces deux divinités.)

SCENE PREMIERE.

TANIS seul.

TEMPLE d'Isis où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.
Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs
N'ont séduit la belle Zélide.

Zélide est semblable à nos dieux.
Comme eux sa bonté préfère
Le cœur le plus sincère :
Le reste des mortels est égal à ses yeux.

Momens charmans, momens délicieux,
Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire ;
Hâtez-vous de combler mes vœux.

Temple d'Isis où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.

SCENE II.

TANIS, LE CHOEUR DES BERGERS.

LE CHOEUR.

JAMAIS l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

TANIS.

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchanté:
Que ces momens font lents à mon cœur agité!

LE CHOEUR.

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante:
Zélide est comme nous, elle est simple et constante;
Et ses vertus égalent sa beauté.

GRAND CHOEUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

UN BERGER.

Dans le prochain bocage orné par ses appas
La pompe de l'hymen, et son bonheur s'apprête;
Nos Bergers parent sa tête
Des fleurs qui naissent sous ses pas.

Phanor avec les siens a quitté nos asiles;
La discorde fuit pour jamais.
L'hymen, le tendre amour, et les dieux, et la paix
Nous assurent des jours tranquilles.

(*danfes.*)

Dans ce fortuné séjour,
Les timbales et les musettes,

ACTE TROISIEME. 157

Les sceptres des rois, les houlettes
Sont unis des mains de l'amour.

UNE BERGERE.

Bientôt, selon l'usage établi parmi nous,
Les Pasteurs consacrés aux dieux de nos ancêtres,
Au son de leurs flûtes champêtres,
Vont amener Zélide à son heureux époux.

TANIS.

Viens, vole, cher objet, c'est l'amour qui t'appelle.
Nos chiffres sont tracés sur de jeunes ormeaux:
Le temps les verra croître, et les rendra plus beaux,
Sans pouvoir ajouter à mon amour fidelle.

Ces gazons sont plus verts, une grâce nouvelle

Anime le chant des oiseaux.

Viens, vole, cher objet, c'est l'amour qui t'appelle.

SCENE III.

TANIS, LES BERGERS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

O perfidie! ô crime! ô douleur éternelle!

TANIS et LE CHOEUR.

Ciel! quels maux nous annoncez-vous?

CLEOFIS.

Des soldats de Memphis, et ton rival jaloux...

Ceux qui n'auraient osé combattre contre nous...

TANIS.

Eh bien?

CLEOFIS.

Ils ont trahi notre simple innocence!

Ils t'enlèvent Zélide!

TANIS.

O fureur! ô vengeance!

LE CHOEUR.

Ils l'enlèvent, ô Dieux!

TANIS.

Courons, amis, punissons cet outrage.

CLEOFIS.

Sur un vaisseau caché près du rivage

Ils ont fendu les flots impétueux.

Sur la foi des sermens nous demeurions tranquilles:

C'est la première fois qu'ils ont été trahis!

Dans le sein de ces doux asiles,

Elle invoquait les dieux, elle appelait Tanis:

Nous ne répondions à ses cris

Que par des sanglots inutiles.

TANIS.

Grands dieux! voilà les maux que vous m'aviez promis!

Je les verrai ces murs malheureux et coupables:

Ces implacables dieux, ces mages inhumains,

Ces mages affreux dont les mains

Versent le fang des misérables.

Amis, c'est là qu'il faut mourir.

On ne peut vous dompter: on ose vous trahir.

Détruisons cette ville impie.

Amis, c'est à votre valeur

De punir cette perfidie;

Amis, c'est à votre valeur

De servir ma juste fureur.

LE CHOEUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance.

Nous marchons sous son étendard,

C L E O F I S.

Vengeons l'amour, vengeons l'innocence;

Mais craignons d'arriver trop tard.

Il faut franchir ce mont inaccessible,

Et Memphis à nos yeux est un autre univers.

T A N I S.

L'amour ne voit rien d'impossible;

Tous les chemins lui sont ouverts:

Il traverse la terre et l'onde;

Il pénètre au sein des enfers;

Il franchit les bornes du monde.

Croyez-en les transports de mon cœur outragé.

Memphis m'e verra mort; ou me verra vengé.

Que vois-je? quel heureux présage?

Nos dieux tournent sur moi les plus tendres regards!

Dieux, dont la bonté m'encourage,

Je suis l'amour, et vous; tout m'anime, je pars.

Fin du troisième acte.

A C T E IV.

(Le théâtre représente le temple des mages de Memphis. On voit à droite et à gauche des pyramides, et des obélisques: les chapiteaux des colonnes du temple sont chargés des représentations de tous les monstres de l'Egypte.)

S C E N E P R E M I E R E.

OTOES chef des mages, CHOEUR de mages.

O T O E S.

MINISTRES de mes lois que ma vengeance anime,
Phanor a réparé son crime.
Puisse du sang des rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel, et que l'autel opprime,
Tomber anéanti!

Consultons de notre art les secrets formidables:
Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un sacrilège orgueil anima contre nous.

C H O E U R D E S M A G E S.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

O T O E S.

Que nos secrets impénétrables
D'une profonde nuit soient à jamais voilés:
Plus ils sont inconnus, plus ils sont vénérables
A nos esclaves aveuglés.

L. E

ACTE QUATRIEME. 161

LE CHOEUR.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains

L'instrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

O T O E S.

Commençons nos mystères sombres,
Inconnus aux mortels,

Du fatal avenir je vais percer les ombres
Et chercher du destin les décrets éternels.

Symphonie terrible.

*(on peut exprimer par une danse figurée la sombre horreur
de ces mystères.)*

Que vois-je ? quel danger ! quelle horreur nous menace !

Un Berger, un simple Berger

Des rois que j'ai détruits vient rétablir la race !

Il dresse un autel étranger ! ...

Un dieu vengeur l'amène ! ... Un dieu vengeur nous chaste !

CHOEUR DE MAGES.

Que tout l'enfer armé prévienne cette audace !

O T O E S.

Otons toute espérance aux vils séditeux.

Du sang des rois, de ce sang si funeste

Zélide est le seul reste ;

Il faut l'immoler à leurs yeux.

LE CHOEUR.

Soyons inexorables ;

N'épargnons pas le sang :

Que la beauté, l'âge et le rang

Nous rendent plus impitoyables.

O T O E S.

Qu'on amène Zélide : il faut tout préparer
Pour ce terrible sacrifice.

Théâtre. Tome X.

Q

SCENE II.

OTOES, LES MAGES, PHANOR
et la suite.

P H A N O R.

JE viens vous demander le prix de mon service;
Vous me l'avez promis, et je dois l'espérer.
Je ramène les miens sous votre obéissance;
Zélide est en mes mains, nos troubles sont finis,
Et Zélide est l'unique prix
Que je veux pour ma récompense.

O T O E S.

Qu'osez-vous demander?

P H A N O R.

Aux pieds de vos autels
C'est à vous de former cette auguste alliance.

O T O E S.

Venez la disputer à nos dieux immortels.

P H A N O R.

Ciel! Qu'est-ce que j'entends! je tremble, je frissonne.

O T O E S.

Après vos complots criminels,
C'est beaucoup si l'on vous pardonne.
(il rentre dans le temple avec les mages.)

SCENE III.

PHANOR, Suite.

PHANOR.

O crime! ô projet infernal!
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare!
C'est moi, c'est mon amour barbare
Qui va porter le coup fatal.

Vengez-moi, vengez-vous: prévenez le supplice
Qui nous est à tous destiné.

Qu'attendez-vous de leur justice?

Ces monstres teints de sang n'ont jamais pardonné.

Quel appareil horrible à mes yeux se découvre!

Zélide dans les fers! un glaive sur l'autel!

(Zélide paraît enchaînée dans le fond du temple; il continue)

Rassemblons nos amis; secondez mon courage;

Partagez ma honte et ma rage;

Suivez mon désespoir mortel.

(ils sortent.)

SCENE IV.

OTOES, LES MAGES, ZELIDE.

ZELIDE.

ACHEVEZ, monstres inflexibles:

Frappez, ministre cruel,

Hâtez les vengeances du ciel

Par vos sacrilèges horribles.

Qu'est devenu Tanis? Ciel! qu'est-ce que je vois!

SCENE V.

OTOES, LES MAGES, ZELIDE, TANIS.

TANIS, *accourant à l'autel.*

ARRÊTEZ, arrêtez, ministres du carnage :
De ce temple sanglant j'apprends quelle est la loi.

La mort doit être mon partage ;

Zélide a mon cœur et ma foi.

Un époux en ces lieux peut s'offrir en victime.

Respectez l'amour qui m'anime ;

Que tous vos coups tombent sur moi.

ZELIDE

O prodige d'amour ! ô comble de l'effroi !

Tanis pour moi se sacrifie !

(à Tanis.)

Voici le seul moment de ma funeste vie

Où je puis désirer de n'être point à toi.

(aux Mages.)

Il n'est point mon époux : c'est en vain qu'il réclame

Des droits si chers, un nom si doux.

TANIS.

Ah ! ne trahissez pas mon espoir et ma flamme :

Que j'emporte au tombeau le bonheur d'être à vous !

ZELIDE et TANIS *ensemble.*

Sauvez la moitié de moi-même ;

Frappez, ne différez pas.

Pardonnez à ce que j'aime :

C'est à moi qu'on doit le trépas.

SCENE VI.

OTOES, les Acteurs précédens, PHANOR

OTOES.

NOTRE indigne ennemi lui-même se déclare;
C'est lui qu'ont amené les dieux et les enfers.

TANIS.

Je suis ton ennemi, n'en doute point, barbare.

OTOES.

Qu'on le charge de fers;
Commençons par ce sacrifice.
Téméraire, tu périras;
Mais ton juste supplice
Ne la sauvera pas.

Prenez ce fer sacré. Digux! quel affreux prodige!
Ce fer tombe en éclats. . . ces murs sont teints de sang!
Ton dieu m'impose en vain par ce nouveau prestige:
Il reste ençor des traits pour te percer le flanc.

ZELIDE.

Peuples, un dieu prend sa défense.

PHANOR à sa suite, arrivant sur la scène!
Amis, suivez mes pas, et vengeons l'innocence.

OTOES aux Mages.

Soldats qui me servez, terrassez l'insolence.

Vous, gardez ces deux criminels;

Vous, marchez, combattez, et vengez les autels.

(les combattans entrent dans le temple qui se referme.)

SCENE VII.

TANIS, ZELIDE, Gardes.

TANIS.

O prodige inutile! ô douloureuses peines!
Phanor combat pour vous, et je suis dans les chaînes!
Tous les miens m'ont suivi, mais leurs secours sont lents:

Je n'ai pour vous que des vœux impuissans.

CHOEUR, *derrière la scène.*

Cédez, tombez, mourez, sacrilèges coupables:
Nos traits sont inévitables.

ZELIDE.

Entendez-vous les cris des combattans?

TANIS.

Quel son harmonieux se mêle au bruit des armes!
Quel mélange inouï de douceurs et d'alarmes!

(*on entend une symphonie douce.*)

CHOEUR, *derrière la scène.*

Des dieux équitables

Prennent soin de vos beaux jours;

Des dieux favorables

Protègent vos tendres amours.

TANIS.

Je reconnais la voix de nos dieux secourables:
Ces dieux de l'innocence arment pour vous leurs bras.

CHOEUR *des combattans.*

Tombez, tyrans; mourez, coupables;

Tombez dans la nuit du trépas.

ZELIDE.

Je frémis!

ACTE QUATRIEME. 167

TANIS.

Non, ne craignez pas.

Si mes dieux ont parlé, j'espère en leur clémence;

J'en crois leurs bienfaits et mon cœur.

Ils ont conduit mes pas dans ce séjour d'horreur.

Ils font éclater leur puissance;

Ils étendent leur bras vengeur.

ZELIDE et TANIS.

Dieux bienfaisans, achevez votre ouvrage;

Délivrez l'innocent qui n'espère qu'en vous.

Lancez vos traits, écrasez sous vos coups

Le barbare qui vous outrage.

(les gardes emmènent Zélide et Tanis.)

ZELIDE.

On vous redoute encore, on nous sépare, hélas!

La mort approche, on nous sépare.

TANIS.

Qu'ils tremblent à la voix du ciel qui se déclare.

C'est à nous d'espérer jusqu'au sein du trépas.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

ZELIDE, TANIS.

ZELIDE.

LA mort en ces lieux nous rassemble;
Le sacrifice est prêt; nous périrons ensemble.

TANIS.

Zélide, calmez vos terreurs.

ZELIDE.

Nos cruels tyrans sont vainqueurs :
A peine on voit de loin paraître nos pasteurs;
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

Il méritait la mort; il vous avait trahie.

ZELIDE.

Vous êtes seul et désarmé,
Et votre cœur est sans alarmes!

TANIS.

Je vous aime, je suis aimé:
L'amour et les dieux sont mes armes.

ZELIDE.

Tanis! mon cher Tanis, sans vous, sans nos amours,
Je braverais la mort qui me menace.
Mais ces mages sanglans sont maîtres de vos jours;
Nous sommes enchaînés: vous êtes sans secours.

TANIS.

Nos chaînes vont tomber: tout va changer de face.

ZELIDE.

Quoi! les dieux à ce point voudraient nous protéger!
Fuyons

ACTE CINQUIEME. 169

Fuyons ces lieux...

T A N I S.

Moi? fuir, quand je puis vous venger!

Z E L I D E.

N'abusez point de la faveur céleste;

Dérobez-vous à ces mages sanglans;

Tout l'enfer est soumis à leur pouvoir funeste;

La nature obéit à leurs commandemens.

T A N I S.

Elle obéit à moi.

Z E L I D E.

Ciel! qu'est-ce que j'entends?

T A N I S.

D'Ilis et d'Osiris les destins m'ont fait naître.

Z E L I D E.

Ah! vous êtes du sang des dieux!

Vous savez assez qu'à mes yeux

Vous seul étiez digne d'en être.

T A N I S.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups;

Ils n'ont voulu me reconnaître

Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.

Lorsque ces tyrans sanguinaires

Nous separaient par un barbare effort,

J'ai revu mes dieux tutélaires;

Ils m'ont appris ma gloire, ils ont changé mon sort;

Ils ont mis dans mes mains le tonnerre et la mort.

Vous allez remonter au rang de vos ancêtres;

L'Egypte va changer et de dieux et de maîtres.

Z E L I D E.

Un si grand changement est digne de vos mains.

Théâtre. Tome X.

P

170. TANIS ET ZELIDE.

Mais je vois avancer ces mages inflexibles.

Hélas ! je vous aime, et je crains..

TANIS

Ils trembleront bientôt ces tyrans si terribles.

S C E N E I I.

TANIS, ZELIDE, OTOES, LES MAGES,
LE PEUPLE.

OTOES.

PEUPLS, prosternez-vous : terre entière, adorez
Les éternels arrêts de nos dieux redoutables.

Monstres de l'Egypte, accourez :

Connaissiez ma voix, dévorez

Ces audacieux coupables,

Au fer de l'autel échappés.

TANIS.

Osiris, mon père, frappez ;

Lancez du haut des cieux vos traits inévitables.

*(des flèches lancées par des mains invisibles percent les
monstres qui se sont répandus sur la scène.)*

LES MAGES.

O Ciel ! se peut-il concevoir

Qu'on égale notre pouvoir !

OTOES.

Art terrible et divin, déployez vos prodiges ;

Confondez ces nouveaux prestiges !

Sortez des gouffres des enfers,

Du brûlant Phlégéon, flammes étincelantes !

(on voit s'élever des tourbillons de flammes.)

ACTE CINQUIEME.

171

TANIS.

Cieux, à ma voix foyez ouverts!
Torrens suspendus dans les airs,
Venez, et détruisez ces flammes impuissantes!
(des cascades d'eau sortent des obélisques du temple, et éteignent les flammes.)

CHOEUR DU PEUPLE.

O Ciel! dans ce combat quel dieu sera vainqueur?

OTIES.

Vous osez en douter! Que la voix du tonnerre
Gronde et décide en ma faveur!
Eclairs, brillez seuls sur la terre!
Elémens, faites-vous la guerre,
Confondez-vous avec horreur!

TANIS.

Les dieux t'ont exaucé, mais c'est pour ton supplice
Voici l'instant de leur justice:
L'enfer va succomber, et ton pouvoir finit.
Le ciel s'est enflammé, le tonnerre étincelle.
Tremble, c'est ta voix qui l'appelle:
Il tombe, il frappe, il te punit.

CHOEUR DU PEUPLE.

Ah! les dieux de Tanis sont nos dieux légitimes.
(le tonnerre tombe; l'autel et les mages sont renversés.)

TANIS.

Autels sanglans, prêtres chargés de crimes,
Soyez détruits, foyez précipités
Dans les éternels abymes
Du Ténare dont vous sortez.

SCENE III et dernière.

Les Acteurs précédens, LES BERGERS.

TANIS aux Bergers qui paraissent armés sur
la scène.

Vous qui venez venger Zélide,
Le ciel a prévenu vos cœurs et vos exploits.
Sa justice en ces lieux réside;
Il n'appartient qu'aux dieux de rétablir les rois.
Sur ces débris sanglans, sur ces vastes ruines,
Célébrons les faveurs divines.
(*danfes.*)

LE CHOEUR.

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, foyez l'amour du monde.

TANIS.

Le calme succède à la guerre.
De nouveaux cieux, une nouvelle terre
Semblent formés en ce beau jour.
Sur les pas des vertus les plaisirs vont paraître:
Tout est l'ouvrage de l'amour.
(*danfes.*)

LE CHOEUR répète.

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, foyez l'amour du monde.

Fin du cinquième et dernier acte.

JULES CESAR,

TRAGEDIE

DE SHAKESPEARE.

JULIUS CÉSAR

TRAGÉDIE

DE SHAKESPEARE



AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

ON a cru devoir joindre au théâtre les deux pièces suivantes, quoiqu'elles ne soient que de simples traductions.

On pourra comparer la Mort de César de *Shakespeare* avec la tragédie de M. de *Voltaire*, et juger si l'art tragique a fait, ou non, des progrès depuis le siècle d'*Elisabeth*. On verra aussi ce que l'un et l'autre ont cru devoir emprunter de *Plutarque*, et si M. de *Voltaire* doit autant à *Shakespeare* qu'on l'a prétendu.

L'Héraclius espagnol suffit pour donner une idée de la différence qui existe entre le théâtre espagnol et celui de *Shakespeare*. C'est la même irrégularité, le même mélange des situations les plus tragiques et des bouffonneries les plus grossières : mais il y a plus de passion dans le théâtre anglais, et plus de grandeur dans celui des Espagnols ; plus d'extravagances dans *Caldéron* et *Véga*, plus d'horreurs dégoûtantes dans *Shakespeare*.

M. de *Voltaire* a combattu, pendant les vingt dernières années de sa vie, contre la manie de

176 AVERTISSEMENT DES EDITEURS.

quelques gens de lettres qui, ayant appris de lui à connaître les beautés de ces théâtres grossiers, ont cru devoir y louer presque tout, et ont imaginé une nouvelle poétique qui, s'ils avaient pu être écoutés, aurait absolument replongé l'art tragique dans le chaos.

AVERTISSEMENT

D U T R A D U C T E U R.

AYANT entendu souvent comparer *Corneille* et *Shakespeare*, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un et l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance; j'ai choisi les premiers actes de la mort de César, où l'on voit une conspiration comme dans *Cinna*, et dans lesquels il ne s'agit que d'une conspiration, jusqu'à la fin du troisième acte. Le lecteur pourra aisément comparer les pensées, le style, et le jugement de *Shakespeare*, avec les pensées, le style, et le jugement de *Corneille*. C'est aux lecteurs de toutes les nations, de prononcer entre l'un et l'autre. Un Français et un Anglais seraient peut-être suspects de quelque partialité. Pour bien instruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en prose ce qui est en prose dans la tragédie de *Shakespeare*; on a rendu en vers blancs ce qui est en vers blancs, et presque toujours vers pour vers. Ce qui est familier et bas est traduit avec familiarité et avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; et lorsqu'il est enflé et guindé, on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant seulement le fond de ses pensées; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non-seulement ses pensées, mais tous les accessoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts, et les beautés; sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.

Nous avons en français des imitations, des esquisses, des extraits de *Shakespeare*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicatesse. Par exemple, dans la traduction du *Maure de Venise*, *Iago* au commencement de la pièce vient avertir le sénateur *Brabantio*, que le Maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi *Iago* à la française :

“ Je dis, Monsieur, que vous êtes trahi, et
 „ que le Maure est actuellement possesseur des
 „ charmes de votre fille.

Mais voici comme *Iago* s'exprime dans l'original anglais.

“ Tête et sang, Monsieur, vous êtes un de
 „ ceux qui ne serviraient pas Dieu si le diable
 „ vous le commandait; parce que nous venons
 „ vous rendre service, vous nous traitez de
 „ rufiens. Vous avez une fille couverte par un
 „ cheval de Barbarie; vous aurez des petits-
 „ fils qui henniront, des chevaux de course
 „ pour cousins-germains et des chevaux de
 „ manège pour beaux-frères.

LE SENATEUR.

“ Qui es-tu, misérable profane?

Y A G O.

“ Je suis, Monsieur, un homme qui viens
 „ vous dire que le Maure et votre fille font
 „ maintenant la bête à deux dos.

LE SENATEUR.

“ Tu es un coquin, etc.”

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau; je dis seulement qu'il n'a pas fait connaître *Shakespeare*, et qu'on ne peut deviner quel est le génie de cet auteur, celui de son temps, celui de sa langue, par les imitations qu'on nous en a données sous le nom de traduction. Il n'y a pas six lignes de suite dans le Jules César français, qui se trouvent dans le César anglais. La traduction qu'on donne ici de ce César, est

180 AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

la plus fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien, ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils sont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter; c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs, et de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CESAR,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. (a)

FLAVIUS.

HORS d'ici ; à la maison ; retournez chez vous, fainéans ; est-ce aujourd'hui jour de fête ? ne savez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, sans les marques de votre profession ? (b) Parle, toi, quel est ton métier ?

L' HOMME DU PEUPLE.

Eh, mais, Monsieur, je suis charpentier.

MARULLUS.

Où est ton tablier de cuir ? où est ta règle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adressant à un autre.*) Et toi, de quel métier es-tu ?

L' HOMME DU PEUPLE.

En vérité pour ce qui regarde les bons ouvriers...²
je suis comme qui dirait, un favetier.

(a) Il y a trente-huit acteurs dans cette pièce, sans compter les assistants. Les trois premiers actes se passent à Rome. Le quatrième et le cinquième se passent à Modène et en Grèce. La première scène représente des rues de Rome. Une foule de peuple est sur le théâtre. Deux tribuns, Marullus et Flavius leur parlent. Cette première scène est en prose.

(b) C'était alors la coutume en Angleterre.

M A R U L L U S.

Mais, dis-moi, quel est ton métier, te dis-je ?
réponds positivement.

L' H O M M E D U P E U P L E.

Mon métier, Monsieur ? mais j'espère que je peux
l'exercer en bonne conscience. Mon métier est, Mon-
sieur, raccommodeur d'ames. (c)

M A R U L L U S.

Quel métier, faquin ? quel métier, te dis-je, vilain
salope ?

L' H O M M E D U P E U P L E.

Eh, Monsieur, ne vous mettez pas hors de vous ;
je pourrais vous raccommoder.

F L A V I U S.

Qu'appelles-tu, me raccommoder ? que veux-tu dire
par-là ?

L' H O M M E D U P E U P L E.

Eh mais, vous ressemeler.

F L A V I U S.

Ah, tu es donc en effet savetier ? l'es-tu ? parle.

L E S A V E T I E R.

Il est vrai, Monsieur, je vis de mon alêne ; je ne me
mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles
des femmes ; je suis un chirurgien de vieux fouliers ;
lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis.

F L A V I U S.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique ? pourquoi
es-tu avec tant de monde dans les rues ?

(c) Il prononce ici le mot de *semelle* comme on prononce
celui d'*ame* en anglais.

Il faut savoir que *Shakespeare* avait eu peu d'éducation,
qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il
fallait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angle-
terre qu'ailleurs fréquente les spectacles, et que *Shakespeare*
se servait selon son goût.

LE SAVETIER.

Eh, Monsieur, c'est pour user leurs fouliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, Monsieur, est que nous nous faisons une fête de voir passer César, et que nous nous réjouissons de son triomphe.

MARULLUS. (*il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir? quelles sont ses conquêtes?
Quels rois par lui vaincus, enchainés à son char,
Apportent des tributs aux souverains du monde?
Idiots, insensés, cervelles sans raison,
Cœurs durs, sans souvenir, et sans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, et toutes ses vertus?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, sur les toits, et sur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitolé?
Le ciel retentissait de vos voix, de vos cris,
Les rivages du Tibre, et ses eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands Dieux! vous assemble aujourd'hui?
Quoi vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de son sang!
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats:
Implorez à genoux la clémence des Dieux;
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. (d)

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons; allez, compatriotes;
Assemblez vos amis, et les pauvres sur-tout:
Pleurez aux bords du Tibre, et que ces tristes bords
Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.

(*le peuple s'en va.*)

(d) Si le commencement de la scène est pour la populace, ce morceau est pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaisseurs.

184 J U L E S C E S A R.

Tu les vois, Marullus, à peine repentans :
Mais ils n'osent parler, ils ont senti leurs crimes.
Va vers le capitolé, et moi par ce chemin ;
Renversons d'un tyran les images sacrées.

M A R U L L U S.

Mais quoi ! le pouvons-nous le jour des lupercales ?

F L A V I U S.

Oui, te dis-je, abattons ces images funestes.
Aux ailes de César il faut ôter ces plumes :
Il volerait trop haut, et trop loin de nos yeux :
Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

S C E N E II.

CESAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux
qui couraient dans la fête des lupercales, avec un
fouet à la main pour toucher les femmes grosses.*)
CALPHURNIA femme de César ; PORCIA femme
de Brutus ; DECIUS, CICERON, BRUTUS,
CASSIUS, CASCA, et un Astrologue. (*Cette scène
est moitié en vers, et moitié en prose.*)

C E S A R.

E C O U T E Z, Calphurnia.

C A S C A. (e)

Paix, Messieurs, holà, César parle.

C E S A R.

Calphurnia !

C A L P H U R N I A.

Quoi ! Milord.

(e) Shakespeare fait de Casca, sénateur, une espèce de
bouffon.

CESAR.

CESAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, Milord ?

CESAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme. Nos aïeux nous ont dit qu'en cette course sainte, C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

ANTOINE.

C'est assez, César parle, on obéit soudain.

CESAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

César !

CESAR.

Qui m'appelle ?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix, encore une fois.

CESAR.

Qui donc m'a appelé dans la foule ? J'ai entendu une voix plus claire que de la musique, qui fredonnait César. Parle, qui que tu sois, parle ; César se tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

César, prends garde aux ides de mars. (f)

CESAR.

Quel homme est-ce cela ?

(f) Cette anecdote est dans *Plutarque*, ainsi que la plupart des incidens de la pièce. *Shakespeare* l'avait donc lu : comment donc a-t-il pu avilir la majesté de l'histoire romaine, jusqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des enfans, des bouffons, des crocheteurs ? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de son temps.

Théâtre. Tome X.

Q

BRUTUS.

C'est un astrologue, qui vous dit de prendre garde
aux ides de mars.

CÉSAR.

Qu'il paraisse devant moi, que je voie son visage.

CASSA à l'astrologue.

L'ami, fends la presse, regarde César.

CÉSAR.

Que disais-tu tout-à-l'heure? répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

C'est un rêveur, laissons-le aller, passons.

(César s'en va avec toute sa suite.)

SCENE III.

BRUTUS, et CASSIUS.

CASSIUS.

VOULEZ-VOUS venir voir les courses des lupercales ?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS (en vers.)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'esprit d'Antoine

Ne sont point faits pour moi; courez si vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un temps, je ne vois plus en vous

Cette affabilité, ces marques de tendresse,

Dont vous flattiez jadis ma sensible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé, quelques ennuis secrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon visage;
Ils me regardent seul, et non pas mes amis.
Non, n' imaginez point que Brutus vous néglige;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'est pas.

CASSIUS.

Cet air sévère et triste, où je m'étais mépris,
M'a souvent avec vous imposé le silence.
Mais, parle-moi, Brutus, peux-tu voir ton visage ?

BRUTUS.

(g) Non, l'œil ne peut se voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchisse en lui les traits de son image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raison : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre ? Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes pensées;
Tous disent, en plaignant ce siècle infortuné,
Ah si du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oses-tu me conduire ?
Et pourquoi prétends-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse ?

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne saurais te voir que par réflexion !]

(g) Rien n'est plus naturel que le fond de cette scène,
rien n'est même plus adroit. Mais comment peut-on
exprimer un sentiment si naturel et si vrai par des tours
qui le font si peu ? C'est que le goût n'était pas formé.

Supposons qu'un miroir puisse *avec modestie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus,
Pardonne! tu le fais, je ne suis point flatteur:
Je ne fatigue point par d'indignes sermens,
D'infidèles amis qu'en secret je méprise,
Je n'embrasse personne afin de le trahir.
Mon cœur est tout ouvert, et Brutus y peut lire.
(*On entend des acclamations, et le son des trompettes.*)

B R U T U S.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choisir César pour roi?

C A S S I U S.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône?

B R U T U S.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime César.
Mais pourquoi si long-temps me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause?
Si l'amour de l'Etat les fait naître en ton sein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi sans frémir
La gloire dans un œil, et le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire, et brave le trépas;
Car le ciel m'est témoin que ce cœur tout romain,
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

C A S S I U S.

Je n'en doutai jamais, je connais ta vertu,
Ainsi que je connais ton amitié fidelle.
Oui, c'est l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie;
Je n'examine point ce que le peuple en pense.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être sous les lois d'un mortel mon égal;
Nous sommes nés tous deux libres comme César.

Bien nourris comme lui, comme lui nous savons
 Supporter la fatigue, et braver les hivers.
 Je me souviens qu'un jour au milieu d'un orage,
 Quand le Tibre en courroux luttait contre ses bords,
 Veux-tu, me dit César, te jeter dans le fleuve?
 Oseras-tu nager malgré tout son courroux?
 Il dit, et dans l'instant, sans ôter mes habits,
 Je plonge, et je lui dis: César, ose me suivre.
 Il me suit en effet, et de nos bras nerveux
 Nous combattons les flots, nous repoussons les ondes.
 Bientôt j'entends César qui me crie, au secours,
 Au secours, ou j'enfonce; et moi dans le moment,
 Semblable à notre aïeul, à notre auguste Enée,
 Qui dérobant Anchise aux flammes dévorantes,
 L'enleva sur son dos dans les débris de Troie,
 J'arrachai ce César aux vagues en fureur;
 Et maintenant cet homme est un dieu parmi nous!
 Il tonne, et Cassius doit se courber à terre,
 Quand ce dieu par hasard daigne le regarder!
 (b) Je me souviens encor qu'il fut pris en Espagne
 D'un grand accès de fièvre, et que dans le frisson,
 Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
 Je vis ce Dieu trembler. La couleur des rubis
 S'enfuyait tristement de ses lèvres poltronnes.
 Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
 Ces yeux étaient éteints: j'entendis ces soupirs,
 Et cette même voix qui commande à la terre;
 Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
 Remarque, et que ces mots soient écrits dans tes livres,

(h) Tous ces contes que fait *Cassius*, ressemblent à un discours de *Gille* à la foire. Cela est naturel, oui; mais c'est le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec son compère dans un cabaret. Ce n'est pas ainsi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

Cette voix qui tremblait, disait, *Titinius*,
Titinius, (i) à boire. Une fille, un enfant,
 N'eût pas été plus faible; et c'est donc ce même homme,
 C'est ce corps faible et mou qui commande aux Romains!
 Lui notre maître! ô Dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
 J'entends des cris de joie. Ah! Rome trop séduite
 Surcharge encor César et de biens et d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce monde
 Comme un vaste colosse; et nous petits humains,
 Rampans entre ses pieds, nous fortions notre tête,
 Pour chercher en tremblant des tombeaux sans honneur.
 Ah! l'homme est quelquefois le maître de son sort:
 La faute est dans son cœur, et non dans les étoiles;
 Qu'il s'en prenne à lui seul s'il rampe dans les fers;
 César! Brutus! eh bien! quel est donc ce César?
 Son nom sonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre?
 Écrivez votre nom, sans doute il faut le sien:
 Prononcez-les, tous deux sont égaux dans la bouche
 Pesez-les, tous les deux ont un poids bien égal.
 Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
 Les démons évoqués viendront également. (k)
 Je voudrais bien savoir ce que ce César mange,
 Pour s'être fait si grand! O siècle! ô jours honteux!

(i) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, et qui parle d'une voix grêle.

(k) Ces idées sont prises des contes des forciers, qui étaient plus communs dans la superstitieuse Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philosophe, grâce aux *Baron*, aux *Shaftesbury*, aux *Colin*, aux *Wholaston*, aux *Dodwell*, aux *Middleton*, aux *Bottingbroke*, et à tant d'autres génies hardis.

O Rome ! c'en est fait , tes enfans ne sont plus.
Tu formes des héros , et depuis le déluge
Aucun temps ne te vit sans mortels généreux ;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un seul homme

CASSIUS continue, et dit :

Ah , c'est aujourd'hui que Roum existe en effet ; car il
n'y a de Roum (de place) que pour César. (1)

CASSIUS achève son récit par ces vers.

Ah ! dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui se ferait soumis au grand diable d'enfer
Aussi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va , je me fie à toi ; tu me chéris , je t'aime ;
Je vois ce que tu veux ; j'y pensai plus d'un jour.
Nous en pourrons parler : mais dans ces conjonctures,
Je te conjure , ami , de n'aller pas plus loin,
J'ai pesé tes discours , tout mon cœur s'en occupe ;
Nous en reparlerons , je ne t'en dis pas plus.
Va , fais sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil payfan , que d'être un sénateur ,
Un citoyen romain menacé d'esclavage.

(1) Il y a ici une plaisante pointe ; Rome en anglais se
prononce *Roum* ; et *roum* , qui signifie place , se prononce
aussi *roum*. Cela n'est pas tout-à-fait dans le style de *Cinna* ;
mais chaque peuple et chaque siècle ont leur style , et leur
sorte d'éloquence.

S C E N E I V.

CESAR rentre avec tous ses courtisans, et BRUTUS continue.

CESAR est de retour. Il a fini son jeu.

C A S S I U S.

Crois-moi, tire Calca doucement par la manche,
Il passe, il te dira dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier tout ce qu'il aura vu.

B R U T U S.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi,
Combien l'œil de César annonce de colère.
Vois tous ses courtisans près de lui consternés.
La pâleur se répand au front de Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il est inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu souvent, quand quelques sénateurs,
Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

C A S S I U S.

Tu sauras de Calca tout ce qu'il faut savoir.

C E S A R dans le fond.

Eh bien, Antoine!

A N T O I N E.

Eh bien, César!

CESAR regardant Cassius et Brutus qui sont sur le devant.
Puissé-je désormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Cassius est trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il pense trop; je crains ces sombres caractères.

A N T O I N E.

Ne le crains point, César, il n'est pas dangereux;
C'est un noble romain qui t'est fort attaché.

CESAR.

CÉSAR. (*m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant si César pouvait craindre un mortel,
Cassius est celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout observer;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amusement, les concerts, les spectacles,
Tout ce qu'Antoine et moi nous goûtons sans remords;
Il sourit rarement, et dans son dur sourire,
Il semble se moquer de son propre génie;
Il paraît insulter au sentiment secret,
Qui malgré lui l'entraîne, et le force à sourire.
Un esprit de sa trempe est toujours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève sur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on se défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je suis toujours moi-même.
Passe à mon côté droit, je suis sourd d'une oreille.
Dis-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(*César sort avec Antoine et sa suite.*)

S C E N E V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(*Brutus tire Casca par la manche.*)

CASCA à Brutus.

CÉSAR sort, et Brutus par la manche me tire
Voudrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui, je voudrais savoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

(*m*) Cela est encore tiré de Plutarque.

Théâtre. Tome X.

R.

C A S C A.

Vous le savez assez, ne le suiviez-vous pas?

B R U T U S.

Eh! si je le savais, vous le demanderais-je?

(Cette scène est continuée en prose.)

C A S C A.

Oui - dà! Eh bien, on lui a offert une couronne, et cette couronne lui étant présentée, il l'a rejetée du revers de la main. *(il fait ici le geste qu'a fait César.)* Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

B R U T U S.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé?

C A S C A.

Pour la même raison.

C A S S I U S.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troisième applaudissement?

C A S C A.

Pour cette même raison-là, vous dis-je.

B R U T U S.

Quoi! on lui a offert trois fois la couronne?

C A S C A.

Eh pardieu, et à chaque fois il l'a toujours d'abord refusée, et à chaque signe qu'il faisait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

C A S S I U S.

Qui lui a offert la couronne?

C A S C A.

Eh qui donc? Antoine.

B R U T U S.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca?

C A S C A.

Je veux être pendu si je sais précisément la manière

c'était une pure farce; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet, (2) et, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a rejeté. Mais selon mon jugement il aurait bien voulu le prendre; on le lui a offert encore, il l'a rejeté encore; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé; et à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, et a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, et a tant jeté en l'air ses sales bonnets, et a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé; il s'est évanoui, il est tombé par terre, et pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne requisse le mauvais air, infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie; César s'est évanoui?

CASSA.

Il est tombé tout au milieu du marché; sa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela est vraisemblable, il est sujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, César ne tombe point du haut-mal; c'est vous et

(2) Les coronnets sont de petites couronnes que les paires d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois et des reines, et dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que *Shakespeare* ait traité en comique un récit dont le fond est si noble et si intéressant: mais il s'agit de la populace de Rome; et *Shakespeare* cherchait les suffrages de celle de Londres.

moi qui tombons ; c'est nous, honnête Casca, qui sommes en épilepsie.

C A S C A.

Je ne fais pas ce que vous entendez par-là ; mais je suis sûr que Jules César est tombé : et regardez-moi comme un menteur , si tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué et sifflé , selon qu'il lui plaisait , ou déplaisait , comme il fait les comédiens sur le théâtre.

B R U T U S.

Mais qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui ?

C A S C A.

Jarni , avant de tomber , quand il a vu la populace si aise de son refus de la couronne , il m'a ouvert son manteau , et leur a offert de se couper la gorge Quand il a eu repris ses sens , il a dit à l'assemblée : Messieurs , si j'ai dit ou fait quelque chose de peu convenable , je prie vos seigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi se sont mises à crier : Hélas ! la bonne ame ! mais il ne faut pas prendre garde à elles ; car s'il avait égorgé leurs mères , elles en auraient dit autant.

B R U T U S.

Et après tout cela il s'en est retourné tout triste ?

C A S C A.

Oui.

C A S S I U S.

Cicéron a-t-il dit quelque chose ?

C A S C A.

Oui , il a parlé grec.

C A S S I U S.

Pourquoi ?

C A S C A.

Ma foi , je ne sais , je ne pourrai plus guère vous regarder

en face. Ceux qui l'ont entendu, se sont regardés en fouriant, et ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les images de César de leurs ornemens, sont réduits au silence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres sottises, mais je ne m'en souviens pas.

CASSIUS.

Casca, veux-tu souper avec moi ce soir ?

CASCA.

Non, je suis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain ?

CASCA.

Oui, si je suis en vie, si tu ne changes pas d'avis, et si ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu, tous deux.

(le reste de cette scène est en vers.)

BRUTUS.

L'étrange compagnon, qu'il est devenu brute !

Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeunesse.

CASSIUS.

Il est le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illustre dessein, quelque noble entreprise.
L'apparence est chez lui rude, lente, et grossière ;
C'est la fausse, crois-moi, qu'il met à son esprit,
Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît : ami, séparons-nous ;

Demain, si vous voulez, nous parlerons ensemble.

Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y resterai pour vous.

C A S S I U S.

Volontiers, j'y viendrai.

Allez, en attendant, souvenez-vous de Rome.

S C E N E VI.

C A S S I U S *seul.*

BRUTUS, ton cœur est bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter les semblables :
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.
César me veut du mal, mais il aime Brutus ;
Et si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius,
Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à sa fenêtre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens ;
Tous lui diront que Rome espère en son courage,
Et tous obscurément condamneront César ;
Son joug est trop affreux, songeons à le détruire,
Ou songeons à quitter le jour que je respire.

(*Cassius sort.*)

(*Les deux derniers vers de cette scène sont rimés dans
l'original.*)

SCENE VII.

(On entend le tonnerre ; on voit des éclairs. CASCA entre l'épée à la main. CICERON entre par un autre côté, et rencontre Casca.)

CICERON.

BON soir, mon cher Casca. César est-il chez lui ?
Tu parais sans haleine, et les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi jusqu'en ses fondemens ?
J'ai vu cent fois les vents et les fiers tempêtes,
Renverser les vieux tronts des chênes orgueilleux ;
Le fongueux Océan, tout écumant de rage,
Elever jusqu'au ciel ses flots ambitieux ;
Mais jusqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage
Qui fit pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes,
Où la guerre civile est dans le firmament,
Où le monde impudent met le ciel en celère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICERON.

Casca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable ?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous ;
A levé la main gauche ; elle a flambé soudain,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble ;
Sans que la main brûlât, sans qu'il sentît les feux ;
Bien plus, (depuis ce temps j'ai ce fer à la main)
Un lion a passé tout près du capitolé ;
Ses yeux étincelans se sont tournés sur moi ;
Il s'en va fièrement, sans me faire de mal.

Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
 Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
 Parcourir sans brûler la ville épouvantée.
 Le triste et sombre oiseau qui préside à la nuit,
 A dans Rome en plein jour poussé ses cris funèbres.
 Croyez-moi, quand le ciel assemble ses prodiges,
 Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons,
 Et de vouloir fonder les lois de la nature.
 C'est le ciel qui nous parle, et qui nous avertit.

C I C E R O N.

Tous ces événemens paraissent effroyables :
 Mais pour les expliquer chacun suit ses pensées ;
 On s'écarte du but en croyant le trouver.
 Casca, César demain vient-il au capitolé ?

C A S C A.

Il y viendra : sachez qu'Antoine de sa part
 Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

C I C E R O N.

Bon soir donc, cher Casca, les cieux chargés d'orages
 Ne nous permettent pas de demeurer : adieu.

(il sort.)

S C E N E V I I I.

C A S S I U S, C A S C A.

C A S S I U S.

Qui marche dans ces lieux à cette heure ?

C A S C A.

Un romain.

C A S S I U S.

C'est la voix de Casca.

C A S C A.

Votre oreille est fort bonne.
Quelle effroyable nuit !

C A S S I U S.

Ne vous en plaignez pas ;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

C A S C A.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés ?

C A S S I U S.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi, dans cette nuit j'ai marché dans les rues ;
J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs ;
La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

C A S C A.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux ?
C'est à l'homme à trembler lorsque le ciel envoie
Ses messagers de mort à la terre coupable.

C A S S I U S.

Que tu parais grossier ! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains, est éteint dans tes sens !
Ou tu n'as point d'esprit, ou tu n'en uses pas.
Pourquoi ces yeux hagards, et ce visage pâle ?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux ?
De ce bruyant courroux veux-tu savoir la cause ?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchainés,
Ces monstres, ces oiseaux, ces enfans qui prédisent ?
Pourquoi tout est sorti de ses bornes prescrites ?
Tant de monstres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il est dans la patrie un plus grand monstre encore ;
Et si je te nommais un mortel, un romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuse,
Que la foudre, l'éclair, et les tombeaux ouverts ;
Un insolent mortel dont les rugissemens

Semblent ceux du lion qui marche au capitoile;
Un mortel par lui-même aussi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-dessus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux, et ces affreux prodiges.

C A S C A.

C'est César, c'est de lui que tu prétends parler.

C A S S I U S.

Qui que ce soit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères?
Ils n'en ont point l'esprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faiblesse et l'esprit de leurs mères.
Les Romains dans nos jours ont donc cessé d'être hommes!

C A S C A.

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs
Accordent à César ce titre affreux de roi;
Et sur terre et sur mer il doit porter le sceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déjà César règne.

C A S S I U S.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Cassius sauvera Cassius d'esclavage.
Dieux! c'est vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'est vous qui des tyrans punissez l'injustice.
Ni les superbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a sur soi-même.
N'en doute point, Casca, tout mortel courageux
Peut briser à son gré les fers dont on le charge.

C A S C A.

Oui, je m'en sens capable; oui, tout homme en ses mains
Porte la liberté de sortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César nous peut-il opprimer?
 Il n'eût jamais osé régner sur les Romains;
 Il ne ferait pas loup, s'il n'était des moutons. (o)
 Il nous trouva chevreuils, quand il s'est fait lion.
 Qui veut faire un grand feu se sert de fable paille.
 Que de paille dans Rome! et que d'ordure, ô ciel!
 Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.
 Mais que dis je? ô douleurs! où vais je m'emporter?
 Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre?
 Êtes-vous un esclave? êtes-vous un romain?
 Si vous servez César, ce fer est ma ressource.
 Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous suffise.
 Je ne fais point flatter César par des rapports.
 Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome.
 Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
 Je le devancerai, compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait: je veux te confier
 Que de plus d'un romain j'ai soulevé la haine.
 Ils sont prêts à former une grande entreprise,
 Un terrible complot, dangereux, important.
 Nous devons nous trouver au porche de Pompée,
 Allons, car à présent dans cette horrible nuit,
 On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.
 Les éléments armés, ensemble confondus,
 Sont comme mes projets, fiers, sanglans, et terribles.

(o) Le loup et les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée basse; ils n'ont point de proverbe, *qui se fait brebis le loup le mange.*

C A S C A.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités,

C A S S I U S.

C'est Cinna, sa démarche est aisée à connaître.

C'est un ami. (p)

S C E N E IX.

C A S S I U S, C A S C A, C I N N A.

C A S S I U S.

C I N N A, qui vous hâte à ce point?

C I N N A.

Je vous cherchais. Cimber ferait-il avec vous?

C A S S I U S.

Non, c'est Casca, je peux répondre de son zèle;

C'est un des conjurés.

C I N N A.

J'en rends grâce au ciel.

Mais quelle horrible nuit! Des visions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les esprits.

C A S S I U S.

M'attendiez-vous?

C I N N A.

Sans doute, avec impatience.

Ah! si le grand Brutus était gagné par vous!

C A S S I U S.

Il le fera, Cinna. Va porter ce papier (q)

(p) Presque toute cette scène me paraît pleine de grandeur,
de force, et de beautés vraies.(q) Un papier du temps de *César* n'est pas trop dans le *costume*;
mais il n'y faut pas regarder de si près; il faut songer que
Shakspeare n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à
son seul génie.

Sur la chaire où se sied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre:
Mets cet autre papier aux pieds de la statue
De l'antique Brutus qui fut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius?

C I N N A.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent;
Et Cimber est allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres respectables.

C A S S I U S.

Allons, Casca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus, les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots suffiront pour subjuguier son ame.

C A S C A.

Il nous est nécessaire, il est aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, passera pour vertu.
Son crédit dans l'Etat est la riche alchimie,
Qui peut changer ainsi les espèces des choses.

C A S S I U S.

J'attends tout de Brutus, et tout de son mérite:
Allons, il est minuit, et devant qu'il soit jour
Il faudra l'éveiller, et s'assurer de lui.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

BRUTUS , et LUCIUS *l'un de ses domestiques dans le jardin de la maison de Brutus.*

BRUTUS.

O H , Lucius ! holà ! j'observe en vain les astres.
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius ! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah ! Lucius , debout , éveille-toi , te dis-je.

LUCIUS.

M'appellez-vous ? Milord.

BRUTUS.

Va chercher un flambeau ,
Va , tu le porteras dans ma bibliothèque ,
Et dès qu'il y fera , tu viendras m'avertir.

(*Brutus reste seul.*)

Il faut que César meure , — oui , Rome enfin l'exige ; —
Je n'ai point , je l'avoue , à me plaindre de lui ;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi ! — mais , quoi ! le diadème
Change-t-il après tout la nature de l'homme ?
Oui ; le brillant soleil fait croître les serpens.
Pensons-y : nous allons l'armer d'un dard funeste ,
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.
Le trône et la vertu sont rarement ensemble.
Mais quoi ! je n'ai point vu que César jusqu'ici
Ait à ses passions accordé trop d'empire.
N'importe , — on fait assez quelle est l'ambition.

L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente ;
Elle y monte en cachant son front aux spectateurs ;
Et quand elle est au haut, alors elle se montre ;
Alors jusques au ciel élevant ses regards ,
D'un coup d'œil méprisant sa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent sa grandeur.
C'est ce que peut César. Il le faut prévenir.
Oui, c'est-là son destin, c'est-là son caractère ;
C'est un œuf de serpent, qui, s'il était couvé ,
Serait aussi méchant que tous ceux de sa race.
Il le faut dans sa coque écraser sans pitié.

LUCIUS rentre.

Les flambeaux sont déjà dans votre cabinet ;
Mais lorsque je cherchais une pierre à fusil,
J'ai trouvé ce billet, Monsieur, sur la fenêtre,
Cacheté comme il est, et je suis très-certain
Que ce papier n'est là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te reposer, il n'est pas jour encore.
Mais à propos, demain n'avons-nous pas les ides ? (a)

LUCIUS.

Je n'en fais rien, Monsieur. (b)

BRUTUS.

Prends le calendrier,

Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui j'y cours à l'instant.

BRUTUS détachant le billet.

Ouvrons, car les éclairs et les exhalaisons

(a) Ce sont ces fameuses ides de mars, 15 du mois, où César fut assassiné.

(b) Il l'appelle tantôt *milord*, tantôt *monieur*, *Sir*.

Font assez de clarté pour que je puisse lire. (*il lit.*)
 " Tu dors; éveille-toi, Brutus, et songe à Rome;
 „ Tourne les yeux sur toi, tourne les yeux sur elle.
 „ Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
 „ Debout. Sers ton pays, parle, frappe, et nous venge."
 J'ai reçu quelquefois de semblables conseils,
 Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
 Je pense à Rome assez — Rome — c'est de tes rues
 Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.
 Tarquin! c'était un roi. — *Parle, frappe, et nous venge.*
 Tu veux donc que je frappe — oui, je te le promets,
 Je frapperai. Ma main vengera tes outrages,
 Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

L U C I U S rentre.

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

B R U T U S.

C'est fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frappe à la porte.

(*Lucius va ouvrir.*)

Depuis que Cassius m'a parlé de César,
 Mon cœur s'est échauffé, je n'ai pas pu dormir.
 Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
 Et l'accomplissement, n'est qu'un fantôme affreux,
 Un rêve épouvantable, un assaut du génie,
 Qui dispute en secret avec cet attentat; (c)
 C'est la guerre civile en notre âme excitée.

L U C I U S.

Cassius votre frère (d) est là qui vous demande.

B R U T U S.

Est-il seul?

(c) Il y a dans l'original, *le génie tient conseil avec ces instrumens de mort*. Cet endroit se retrouve dans une note de Cinna, mais moins exactement traduit.

(d) Votre frère veut dire ici votre ami.

LUCIUS.

LUCIUS.

Non, Monsieur, la suite est assez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un ?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.

Couverts de leurs (e) chapeaux jusques à leurs oreilles ;
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs visages ;
Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaître :
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce sont nos conjurés.

O conspiration ! quoi, dans la nuit tu trembles !
Dans la nuit favorable aux autres attentats !
Ah ! quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pourras-tu donc cacher ton monstrueux visage ?
Va, ne te montre point, prends le masque imposant
De l'affabilité, des respects, des caresses.
Si tu ne fais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne sont pas assez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de César.

L (e) Hats, chapeaux.

S C E N E II.

CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS,
enveloppés dans leurs manteaux. TREBONIUS,
en se découvrant.

T R E B O N I U S.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
 Bonjour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns?

B R U T U S.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(à part à Cassius.)

Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi?

C A S S I U S.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime et vous honore.
 Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice,
 Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment!
 Voici Trébonius.

B R U T U S.

Qu'il soit le bien venu.

C A S S I U S.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

B R U T U S.

Très-bien venu de même.

C A S S I U S.

Et cet autre est Casca.

Celui-là c'est Cimber, et celui-ci Cinna.

B R U T U S.

Tous les très-bien venus. — Quels projets importants
 Les mènent dans ces lieux entre vous et la nuit?

C A S S I U S.

Puis-je vous dire un mot?

*(il lui parle à l'oreille ; et pendant ce temps-là les conjurés
se retirent un peu.)*

D E C I U S.

L'orient est ici ; le soleil va paraître.

C A S C A.

Non.

D E C I U S.

Pardonnez, Monsieur, déjà quelques rayons,
Messagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

C A S C A.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le soleil est au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourse ;
(f) Mais ses traits à présent frappent au capitol.

B R U T U S.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

C A S S I U S.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

B R U T U S.

Laissons là les sermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, si nos malheurs communs
Ne sont pas des motifs assez puissans sur vous,
Rompons tout ; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laissez veiller l'affreuse tyrannie ;
Que sous son bras sanglant chacun tombe à son tour.
Mais si tant de malheurs, ainsi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inspirez la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons nous donc besoin d'un nouvel éperon ?

(f) On a traduit cette dissertation, parce qu'il faut tout
traduire.

Quel lien nous faut-il que notre propre cause ?
 Et quel autre serment que l'honneur, la parole ?
 L'amour de la patrie est notre engagement ;
 La vertu , mes amis , se fie à la vertu. (g)
 Les prêtres , les poltrons , les fripons , et les faibles ,
 Ceux dont on se défie , aux sermens ont recours.
 Ne fouillez pas l'honneur d'une telle entreprise ;
 Ne faites pas la honte à votre juste cause ,
 De penser qu'un serment soutienne vos grands cœurs.
 Un Romain est bâtarde s'il manque à sa promesse.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron ? voulez-vous le fonder ?
 Je crois qu'avec vigueur il fera du parti.

CASCAS.

Ah ! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne fessons rien sans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ses cheveux blancs suffisent ;
 Il gagnera des voix ; on dira que nos bras
 Ont été dans ce jour guidés par sa prudence ;
 Notre âge jeune encore , et notre emportement
 Trouveront un appui dans sa grave vieillesse.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
 Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
 Il prétend que tout vienne et dépende de lui.

CASSIUS.

Laissons donc Cicéron.

(g) Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce discours ?
 Il est vrai que la grandeur en est un peu avilie par quelques
 idées un peu basses , mais toutes sont naturelles et fortes ,
 sans épithètes et sans langueur.

C A S C A.

Il nous servirait mal.

C I M B E R.

César est-il le seul que nous devons frapper?

C A S S I U S.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui survive;
Il est trop dangereux, vous savez ses mesures;
Il peut les pousser loin; il peut nous perdre tous;
Il faut le prévenir; que César et lui meurent.

B R U T U S.

Cette (b) *course* aux Romains paraîtrait trop sanglante;
On nous reprocherait la colère et l'envie,
Si nous coupons la tête, et puis hâchons les membres;
Car Antoine n'est rien qu'un membre de César.
(i) Ne soyons point bouchers, mais sacrificateurs.
Qui voulons-nous punir? c'est l'esprit de César.
Mais dans l'esprit d'un homme on ne voit point de sang.
Ah! que ne pouvons-nous, en punissant cet homme,
Exterminer l'esprit sans démembrer le corps!
Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frappons avec audace, et non pas avec rage;
Faisons de la victime un plat digne des Dieux,
Non pas une carcasse aux chiens abandonnée:
Que nos cœurs aujourd'hui soient comme un maître habile
Qui fait par ses laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance
Paraîtra nécessaire, et non pas odieuse.

(b) Le mot *course* fait peut-être allusion à la course des lupercales. *Course* signifie aussi *service de plâtre sur table*.

(i) Observez que c'est ici un morceau des plus admirés sur le théâtre de Londres. Pope et l'évêque Warburton l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il est traduit vers pour vers avec exactitude.

214 J U L E S C E S A R.

Nous serons médecins, et non pas assassins.
Ne pensons plus, amis, à frapper Marc - Antoine;
Il ne peut, croyez - moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de César, quand la tête est coupée.

C A S S I U S.

Cependant je le crains; je crains cette tendresse
Qu'en son cœur pour César il porte enracinée.

B R U T U S.

Hélas! bon Cassius, ne le redoute point;
S'il aime tant César, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, et peut-être mourir:
Il ne le fera pas, car il est trop livré
Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la débauche.

T R E B O N I U S.

Non, il n'est point à craindre, il ne faut point qu'il meure;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(*On entend sonner l'horloge, ce n'est pas que les Romains
eussent des horloges sonnantes, mais le costume est observé
ici comme dans tout le reste.*)

B R U T U S.

Paix, comptons.

C A S S I U S.

Vous voyez qu'il est déjà trois heures;

T R E B O N I U S.

Il faut nous séparer.

C A S C A.

Il est douteux encore

Si César osera venir au capitole.

Il change, il s'abandonne aux superstitions.

Il ne méprise plus les revenans, les songes;

Et l'on dirait qu'il croit à la religion.

L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,

Les discours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au sénat.

DECIUS.

Ne crains rien, si telle est sa résolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chasse aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrappe les ours,
Et que dans des filets on saisit les lions;
Mais les flatteurs, dit-il, font les filets des hommes.
Je le lourai sur-tout de haïr les flatteurs.
(k) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piège, et le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitol.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps aux plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à César.

César, vous le savez, l'avait persécuté,

Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.

Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris, il m'aime;

Qu'il vienne; à nous servir je saurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît, nous vous laissons, Brutus.

(k) L'évêque Warburton dans son commentaire sur *Shakespeare*, dit que cela est admirablement imaginé.

Amis, dispersez-vous; songez à vos promesses;
Qu'on reconnaisse en vous des Romains véritables.

B R U T U S.

(1) Paraissez gais, contents, mes braves gentilshommes;
Gardez que vos regards trahissent vos desseins;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome;
Ne vous rebutez point, foyez fermes, constants.
Adieu, je donne à tous le bonjour, et partez.

(*Lucius est endormi dans un coin.*)

Eh, garçon! — Lucius! — Il dort profondément.
Ah! de ce doux sommeil goûte bien la rosée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos pensées.
Nous sommes agités, ton ame est en repos.

SCENE III.

BRUTUS, et PORCIA sa femme.

P O R C I A.

B R U T U S — Milord!

B R U T U S.

Pourquoi paraître si matin?

Que voulez-vous? songez que rien n'est plus mal sain,
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

P O R C I A.

Si l'air est si mal sain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus! ah pourquoi vous dérober du lit?
Hier quand nous soupions, vous quittâtes la table;
Et vous vous promeniez, pensif, et soupirant,

(1) On traduit exactement.

Je

Je vous dis : Qu'avez-vous ? Mais en croisant les mains,
Vous fixâtes sur moi des yeux sombres et tristes.
J'insistai, je pressai, mais ce fut vainement.
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'instance, et vous, sans dire un mot,
D'un revers de la main, signe d'impatience,
Vous fîtes retirer votre femme interdite.

Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
(m) Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,
Sans savoir le sujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus — Ah ! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte assez mal, c'est-là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage, et s'il se portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Aussi fais-je ; ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, et pour vous restaurer,
A l'air humide et froid vous marchez presque nu ;
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume !
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade ?
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets ;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, et je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté

(m) C'est encore un des endroits qu'on admire, et qui sont
marqués avec des guillemets.

Vous fit sentir l'amour, et si notre hyménée
 M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
 Dites-moi ce secret, à moi votre moitié,
 A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
 Eh bien, vous soupirez, parlez, quels inconnus
 Sont venus vous chercher en voilant leurs visages ?
 Se cacher dans la nuit ! pourquoi ? quelles raisons ?
 Que voulaient-ils ?

B R U T U S.

Hélas ! Porcia, levez-vous.

P O R C I A.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
 Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.
 Parlez, dans mon contrat est-il donc stipulé
 Que je ne saurai rien des secrets d'un mari ?
 N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réserve ?
 Et moi ne suis-je à vous que comme une compagne,
 Soit au lit, soit à table, ou dans vos entretiens,
 Vivant dans les faubourgs de votre volonté ?
 S'il est ainsi, Porcie est votre concubine, (2)
 Et non pas votre femme.

B R U T U S.

Ah ! vous'êtes ma femme.
 Femme tendre, honorable, et plus chère à mon cœur
 Que les gouttes de sang dont il est animé.

P O R C I A.

S'il est ainsi, pourquoi me cacher vos secrets ?
 Je suis femme, il est vrai, mais femme de Brutus,
 Mais fille de Caton, pourriez-vous bien douter
 Que je sois élevée au-dessus de mon sexe, !

(2) Il y a dans l'original, *where*, putain.

Voyant qui m'a fait naître, et qui j'ai pour époux? (o)
 Confiez-vous à moi, soyez sûr du secret.
 J'ai déjà sur moi-même essayé ma constance;
 J'ai percé d'un poignard ma cuisse en cet endroit;
 J'ai souffert sans me plaindre, et ne saurai me taire?

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands dieux, rendez-moi digne d'elle.
 Ecoute, écoute, on frappe, on frappe, écarte-toi.
 Bientôt tous mes secrets dans mon cœur enfermés
 Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie,
 Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

QUI va-là? répondez.

LUCIUS *en entrant et adressant la parole à Brutus.*

Un homme languissant,

Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.

(o) *Corneille dit la même chose dans Pompée. César parle ainsi à Cornélie:*

Certes, vos sentimens font assez reconnaître,
 Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être;
 Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
 Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez, etc.

Il est vrai qu'un vers suffisait, que cette noble pensée perd de son prix, en étant répétée, retournée; mais il est beau que *Shakespeare* et *Corneille* aient eu la même idée.

(à *Lucius*.)

Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius?

LIGARIUS.

C'est d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contre-temps!
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être secondés par un homme en santé.

LIGARIUS.

Je sens par tous les Dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,
Qui comme un (p) exorciste as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, et mes efforts combattront l'impossible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis; ce seul mot vient d'enflammer mon cœur.

(p) L'exorciste dans la bouche des Romains est singulier.
Toute cette pièce pourrait être chargée de pareilles notes;
mais il faut laisser faire les réflexions au lecteur.

Je ne fais pas encor ce que tu veux qu'on fasse;
Mais viens, je le ferai; tu parles, il suffit.

(ils s'en vont.)

SCENE V.

Le théâtre représente le palais de CESAR. La foudre gronde. Les éclairs étincellent.

CESAR.

LA terre avec le ciel est cette nuit en guerre;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au secours, César meurt; venez, on l'assassine.
Holà! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Milord.

CESAR.

Va-t-en dire à nos prêtres

De faire un sacrifice, et tu viendras soudain
M'avertir du succès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIA.

Où voulez-vous aller? vous ne sortirez point,
César, vous resterez ce jour à la maison.

CESAR.

Non, non, je sortirai; tout ce qui me menace
(q) Ne s'est jamais montré que derrière mon dos.
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIA.

Je n'assistai jamais à ces cérémonies;
Mais je tremble à présent. Les gens de la maison

(q) Encore une fois la traduction est fidelle.

Disent que l'on a vu des choses effroyables.
 Une lionne a fait ses petits dans la rue ;
 Des tombeaux qui s'ouvraient, des morts sont échappés ;
 Des bataillons armés, combattans dans les nues,
 Ont fait pleuvoir du sang sur le mont Tarpéien ;
 Les aïrs ont retenti des cris des combattans ;
 Les chevaux hennissaient ; les mourans soupiraient ;
 Des fantômes criaient et hurlaient dans les places.
 On n'avait jamais vu de pareils accidens :
 Je les crains.

C E S A R.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
 Ce que l'arrêt des Dieux a prononcé sur nous.
 César prétend fortir. Sachez que ces augures
 Sont pour le monde entier autant que pour César.

C A L P H U R N I A.

Quand les gueux vont mourir, il n'est point de comètes ;
 Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

C E S A R.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
 Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
 Rien n'est plus étonnant, rien ne me surprend plus,
 Que lorsque l'on me dit qu'il est des gens qui craignent.
 Que craignent-ils ? la mort est un but nécessaire.
 Mourons quand il faudra.

(Le domestique revient.)

Que disent les augures ?

L E D O M E S T I Q U E.

Gardez-vous, disent-ils, de fortir de ce jour.
 En sondant l'avenir dans le sein des victimes,
 Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(il s'en va.)

CÉSAR.

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons,
César ferait lui-même une bête sans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il sortira, vous dis-je, et le danger (r) fait bien
Que César est encor plus dangereux que lui.
Nous sommes deux lions de la même portée;
Je suis l'aîné; je suis le plus vaillant des deux;
Je ne fortirais point!

CALPURNIA.

Hélas! mon cher Milord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne sortez point ce jour. Songez que c'est ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au sénat assemblé;
Il dira que César est aujourd'hui malade.
J'embrasse vos genoux, faites-moi cette grâce.

CÉSAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je reste à la maison.

SCENE VI.

DECIUS *entre.*

CÉSAR à DECIUS.

AH! voilà Décius, il fera le message.

DECIUS.

Serviteur et bonjour, noble et vaillant César;
Je viens pour vous chercher, le sénat vous attend.

(r) Traduit mot à mot.

C E S A R.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les sénateurs faites mes complimens.
Dites-leur qu'au sénat je ne saurais aller.

(à part.)

Je ne peux, (c'est très-faux) je n'ose, (encor plus faux.)
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

C A L P H U R N I A.

Dites qu'il est malade.

C E S A R.

Eh quoi! César mentir!

Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oser dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz seulement que je ne le veux pas:

D E C I U S.

Grand César, dites-moi du moins quelque raison;
Si je n'en disais pas, on me rirait au nez.

C E S A R.

La raison, Décius, est dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot suffit pour le sénat:
Mais César vous chérit, mais je vous aime, vous;
Et pour vous satisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis malgré moi-même
Retenu par ma femme: — elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vu ma statue en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sang:
De vigoureux Romains accouraient en riant;
Et dans ce sang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce songe est un avis des Dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

D E C I U S.

Elle interprète mal ce songe favorable:
C'est une vision très-belle et très-heureuse.

Tous ces ruisseaux de sang sortans de la statue,
Ces Romains se baignant dans ce sang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée,
Reçoit un nouveau sang et de nouveaux destins.

C E S A R.

C'est très-bien expliquer le songe de ma femme.

D E C I U S.

Vous en ferez certain, lorsque j'aurai parlé.
Sachez que le sénat va vous couronner roi;
Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il est à présumer qu'il changera d'avis.
C'est se moquer de lui, César, que de lui dire:
"Sénat, séparez-vous, vous vous rassemblerez
„ Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux."
Ils diront tous, César est devenu timide.
Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi.
L'amitié, la raison vous font ces remontrances.

C E S A R.

Ma femme, je rougis de vos sottes terreurs,
Et je suis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, et je vais au sénat.

S C E N E V I I.

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER,
TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIA,
PUBLIUS.

C E S A R.

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

P U B L I U S.

Bonjour, César.

C E S A R.

Soyez bien venu, Publius.

Eh quoi, Brutus aussi, vous venez si matin!

Bonjour, Casca, bonjour, Caius Ligarius.

Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,
Qui ne vous a laissé que la peau sur les os.

Quelle heure est-il?

B R U T U S.

César, huit heures sont sonnées.

C E S A R.

Je vous suis obligé de votre courtoisie.

(*Antoine entre, et César continue.*)

Antoine, dans les jeux passe toutes les nuits,

Et le premier debout! Bonjour, mon cher Antoine.

A N T O I N E.

Bonjour, noble César.

C E S A R.

Va, fais tout préparer:

On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.

Cinna, Cimber, et vous, mon cher Trébonius,

J'ai pour une heure entière à vous entretenir.

Au sortir du sénat venez à ma maison ;
Mettez-vous près de moi pour que je m'en souviene.

TREBONIUS (*à part.*)

Je n'y manquerai pas. Va, j'en serai si près,
Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin.

CESAR.

Al'ons tous au logis, buvons bouteille ensemble, (s)
Et puis en bons amis nous irons au sénat.

BRUTUS *à part.*

Ce qui paraît semblable est souvent différent.
Mon cœur saigne en secret de ce que je vais faire.
(*ils sortent tous, et César reste avec Calphurnia.*)

SCENE VIII.

*Le théâtre représente une rue près du capitolé. Un devin
nommé ARTEMIDORE arrive en lisant un papier
dans le fond du théâtre.*

ARTEMIDORE *lisant.*

« CESAR, garde-toi de Brutus; prends garde à
„ Cassius; ne laisse point Casca t'approcher; observe
„ bien Cinna; défie-toi de Trébonius; examine bien
„ Cimber, Décius; Brutus ne t'aime point; tu as outragé
„ Ligarius; tous ces gens-là sont animés du même
„ esprit, ils sont aigris contre César. Si tu n'es pas
„ immortel, prends-garde à toi. La sécurité enhardit la
„ conspiration. Que les Dieux tout-puissans te défendent!

Ton fidèle Artémidore.

Prenons mon poste ici. Quand César passera,
Présentons cet écrit ainsi qu'une requête.

(s) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

Je suis outré de voir que toujours la vertu
Soit exposée aux dents de la cruelle envie.
Si César lit cela, ses jours sont conservés,
Sinon la destinée est du parti des traîtres.

(il sort, et se met dans un coin.)

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

P O R C I A à *Lucius*.

Garçon, cours au sénat, ne me réponds point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

L U C I U S.

Donnez-moi donc vos ordres.

P O R C I A.

Je voudrais que déjà tu fusses de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O constance! ô courage! animez mes esprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne suis qu'une femme, et pense comme un homme.
(à *Lucius*.)

Quoi, tu restes ici?

L U C I U S.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au capitol, et puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

P O R C I A.

Garçon... tu me diras... comment Brutus se porte;
Il est sorti malade... attends... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent. —
Reste un moment, garçon. Quel bruit, quels cris j'entends!

L U C I U S.

Je n'entends rien, Madame.

P O R C I A.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattans,

Que le vent porte ici du haut du capitolé.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.

(*Artémidore entre.*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

APPROCHE ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTEMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est?

ARTEMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, César est-il au capitolé?

ARTEMIDORE.

Pas encor, je l'attends ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui présenter quelque placet, sans doute?

ARTEMIDORE.

Oui; puisse ce placet plaire aux yeux de César!

Que César s'aime assez pour m'écouter, Madame!

Mon placet est pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? l'on ferait quelque mal à César?

ARTEMIDORE.

Je ne fais ce qu'on fait; je fais ce que je crains.

Bonjour, Madame, adieu, la rue est fort étroite.

Les sénateurs, préteurs, courtisans, demandeurs,
Font une telle foule, une si grande presse,
Qu'en ce passage étroit ils pourraient m'étouffer;
Et j'attendrai plus loin César à son passage.

(il sort.)

P O R C I A.

Allons, il faut le fuivre... Hélas! quelle faiblesse
Dans le cœur d'une femme! Ah, Brutus! ah, Brutus!
Puissent les immortels hâter ton entreprise!
Mais cet homme, grands Dieux, m'aurait-il écoutée!
Ah! Brutus à César va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah! je m'évanouis.

(à Lucius.)

Va, Lucius, cours vite, et dis bien à Brutus...
Que je suis très-joyeuse, et revole me dire...

L U C I U S.

Quoi?

P O R C I A.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcia.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE

Le théâtre représente une rue qui mène au capitol : le capitol est ouvert. CESAR marche au son des trompettes avec BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LEPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, et un autre devin.

CESAR à l'autre devin.

Eh bien, nous avons donc ces ides si fatales :

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTEMIDORE d'un autre côté.

Salut au grand César, qu'il lise ce mémoire.

DECIUS du côté opposé.

Trébonius par moi vous en présente un autre ;

Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTEMIDORE.

Lisez d'abord le mien, il est de conséquence ;

Il vous touche de près. Lisez, noble César.

CESAR.

L'affaire me regarde ? elle est donc la dernière.

ARTEMIDORE.

Eh, ne différez pas, lisez dès ce moment.

CESAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS à Artémidore.

Allons, maraud, fais place.

C A S S I U S.

Peut-on donner ici des placets dans les rues ?
Va-t-en au capitolé.

P O P I L I U S *s'approchant de Cassius.*

Ecoutez, Cassius,

Puisse votre entreprise avoir un bon succès.

C A S S I U S *étonné.*

Comment ! quelle entreprise ?

P O P I L I U S.

Adieu, portez-vous bien.

B R U T U S *à Cassius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

C A S S I U S.

Il parle de succès, et de notre entreprise.

Je crains que le projet n'ait été découvert.

B R U T U S.

Il aborde César, il lui parle, observez.

C A S S I U S *à Casca.*

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne,

Mais si César fait tout, qu'allons-nous devenir ?

Cassius à César tournerait-il le dos ?

Non, j'aime mieux mourir.

C A S C A *à Cassius.*

Va, ne prends point d'alarme !

Popilius Léna ne parle point de nous.

Vois comme César rit ; son visage est le même.

C A S S I U S *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement !

Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

D E C I U S.

Que Métellus commence, et que dès ce moment,

Pour occuper César, il lui donne un mémoire.

B R U T U S.

BRUTUS.

Le mémoire est donné, ferons-nous près de lui.

CINNA à Casca.

Souviens-toi de frapper, et de donner l'exemple.

CESAR s'assied ici, et on suppose qu'ils sont tous dans la salle du sénat.

Eh bien, tout est-il prêt? est-il quelques abus
Que le sénat et moi nous puissions corriger?

CIMBER se mettant à genoux devant César.

O très-grand, très-puissant, très-redouté César,
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CESAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternemens,
Ces génuflexions, ces basses flatteries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses
Dans l'esprit des enfans. Ne t'imaginer pas
Que le sang de César puisse se fondre ainsi.
Les prières, les cris, les vaines simagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot;
Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.
Par un juste décret ton frère est exilé.
Flatte, prie à genoux, et lèche-moi les pieds;
(a) Va, je te rosserai comme un chien; loin d'ici.
Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

CIMBER en se retournant vers les conjurés.

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
Et fléchir son courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS en baissant la main de César.

Je baise cette main, mais non par flatterie,

(a) Traduit fidèlement:

Théâtre. Tome X.

V

234 J U L E S C E S A R.

Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

C E S A R.

Quoi, Brutus !

C A S S I U S.

Ah ! pardon, César, César, pardon !

Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

C E S A R.

On pourrait me fléchir si je vous ressemblois,
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon, (b)
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables :
Ces astres sont de feu, tous sont étincelans ;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entière ; on y voit des mortels
Tous de chair et de sang, tous formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un homme
Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son rang,
Qui sache résister, et cet homme c'est moi.
Je veux vous faire voir que je suis inflexible :
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber ;
Et tel je peux paraître en ne pardonnant point.

C I M B E R.

O César !

C E S A R.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe ?

D E C I U S à genoux.

Grand César !

(b) Traduit avec la plus grande exactitude.

CESAR repoussant Décus.

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA levant la robe de César.

Poignards, parlez pour nous.

(Il le frappe, les autres conjurés le secondent. César se débat contre eux, il marche en chancelant tout percé de coups, et vient jusqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frappe comme à regret. César tombe, en s'écriant :

Et toi, Brutus, aussi ?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie est morte.

Courons tous, et crions, liberté dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, et criez, liberté.

BRUTUS aux sénateurs et au peuple qui arrivent.

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.

Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous aussi, volez.

BRUTUS.

Où est donc Publius ?

CINNA.

Il est tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis ; les amis de César

Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.

Ah ! c'est vous, Publius ; allons, prenez courage,

V 2

Soyez en sûreté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains; parlez au peuple, allez.

C A S S I U S.

Publius, laissez-nous; la foule qui s'empresse
Pourrait vous faire mal, vous êtes faible et vieux.

B R U T U S.

Allez, qu'aucun romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre et de parler pour nous;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

S C E N E I I.

Les Conjurés, TREBONIUS.

C A S S I U S.

QUE fait Antoine?

T R E B O N I U S.

Il fuit interdit, égaré;
Il fuit dans sa maison: pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, et les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

B R U T U S.

O destin! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en est inconnue.
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

C A S S I U S.

En bien, lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie;
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

B R U T U S.

Je l'avoue, ainsi donc la mort est un bienfait;
Ainsi César en nous a trouvé des amis;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

C A S C A.

Arrêtez, baïssons-nous sur le corps de César ;
Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude; (c)
Trempons-y nos poignards, et marchons à la place ;
Là, brandissant en l'air ces glaives sur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchise.

C A S S I U S.

Baïssons-nous, lavons-nous dans le sang de César.
(ils trempent tous leurs épées dans le sang du mort.)

Cette superbe scène un jour sera jouée
Dans de nouveaux Etats en accens inconnus.

B R U T U S.

Que de fois on verra César sur les théâtres,
César mort et sanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce César si fameux, plus vil que la poussière !

C A S S I U S.

Oui, lorsque l'on jouera cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

(c) C'est ici qu'on voit principalement l'esprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Casca* ne serait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français; nous ne voulons point qu'on enflante le théâtre, si ce n'est dans les occasions extraordinaires, dans lesquelles on sauve tant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

Fin du troisième et dernier acte.

OBSERVATIONS

S U R L E

J U L E S C E S A R

D E S H A K E S P E A R E.

VOILÀ tout ce qui regarde la conspiration contre *César*. On peut la comparer à celle de *Cinna* et d'*Emilie* contre *Auguste*, et mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de *Cinna* et la délibération du second acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reste de la pièce est une suite de la mort de *César*. On apporte son corps dans la place publique. *Brutus* harangue le peuple; *Antoine* le harangue à son tour; il soulève le peuple contre les conjurés; et le comique est encore joint à la terreur dans ces scènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps et de tous les lieux.

On voit ensuite *Antoine*, *Octave* et *Lépide*, délibérer sur leur triumvirat, et sur les proscriptions. De-là on passe à Sardis sans aucun intervalle. *Brutus* et *Cassius* se querellent. *Brutus* reproche à *Cassius* qu'il vend tout pour de l'argent, et qu'il a des démangeaisons dans les mains. On passe

de Sardis en Theffalie. La bataille de Philippes se donne. *Cassius* et *Brutus* se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par son génie, et par ses succès dans les arts et dans les sciences, puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, et voie souvent encore avec plaisir d'un côté *César* s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitaine de farce; et de l'autre, des charpentiers, des savetiers, et des sénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on fera moins surpris quand on saura que la plupart des pièces de *Lopez de Vega* et de *Caldéron* en Espagne font dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'Héraclius de *Caldéron*, à côté de l'Héraclius de *Corneille*; on y verra le même génie que dans *Shakespeare*, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossièretés toutes semblables, des inconséquences aussi frappantes, et le même mélange du béguin de *Gilles*, et du cothurne de *Sophocle*.

Certainement l'Espagne et l'Angleterre ne se font pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais, et le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes se réunissent-elles dans un goût si étrange? Il faut qu'il y en ait une raison, et que cette raison soit dans la nature.

Premièrement les Anglais, les Espagnols, n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a

un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres et si sauvages. J'ai vu jouer le César de *Shakespeare*, et j'avoue que dès la première scène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers *Pompée*, et son attachement à *César*, vainqueur de *Pompée*, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité; et malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la pièce m'attachait.

Troisièmement, il y a beaucoup de naturel; ce naturel est souvent bas, grossier et barbare. Ce ne sont point des Romains qui parlent; ce sont des campagnards des siècles passés qui conspirent dans un cabaret; et *César*, qui leur propose de boire bouteille, ne ressemble guère à *César*. Le ridicule est outré; mais il n'est point languissant. Des traits sublimes y brillent de temps en temps comme des diamans répandus sur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monstrueux spectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raisonnemens de politique encore plus froids.

Enfin, une quatrième raison, qui, jointe aux trois autres, est d'un poids considérable, c'est que les hommes en général aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple se plaît à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu; et beaucoup de grands comme on l'a déjà dit, sont peuple. Il faut avoir l'esprit très--

très-cultivé, et le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au seizième siècle et les Français au dix-septième, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, et pour exiger qu'une pièce de théâtre soit digne de la cour des *Médicis*, ou de celle de *Louis XIV.*

Malheureusement *Lopez de Vega* et *Shakespeare* eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Plusieurs autres dramatiques en Espagne et en Angleterre, tâchèrent d'imiter *Lopez* et *Shakespeare*; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, et par-là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations, si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossière, et le nôtre a peut-être acquis trop de raffinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux et adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres et de Madrid avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* et *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* et *Athalie*, qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. *Corneille* n'a aucune pièce parfaite; on l'excuse sans doute; il était presque sans modèle et sans conseil; il travaillait trop rapidement;

Théâtre. Tome X.

X

42 OBSERVATIONS SUR JULES CESAR.

il négligeait sa langue, qui n'était pas perfectionnée encore; il ne luttait pas assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jogs, et qui forcent si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme *Shakespeare*, et plein de génie comme lui: mais le génie de *Corneille* était à celui de *Shakespeare*, ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

L'HERACLIUS

ESPAGNOL,

OU

LA COMEDIE

FAMEUSE:

Dans cette vie tout est vérité, et tout mensonge.

*Fête représentée devant leurs majestés, dans le salon royal
du palais; par dom Pedro Caldéron de la Barca.*

X 2

HERACLIVS

TRAGÖDIE

OU

LA COMEDIE

TRAGÖDIE

HERACLIVS

HERACLIVS



P R E F A C E

D U T R A D U C T E U R.

L s'est élevé depuis long-temps une dispute assez vive pour favoir quel était l'original, ou l'Héraclius de *Corneille*, ou celui de *Caldéron*; n'ayant rien vu de satisfaisant dans les raisons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Espagne l'Héraclius de *Caldéron*, intitulé: *En esta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé séparément in-4° avant que le recueil de *Caldéron* parût au jour. C'est un exemplaire extrêmement rare, et que le savant D. *Gregorio Mayans y Siscar*, ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, et le lecteur attentif verra aisément quelle est la différence du genre employé par *Corneille*, et de celui de *Caldéron*; et il découvrira au premier coup d'œil quel est l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaison des théâtres français et anglais, en lisant la conspuration de *Brutus* et de *Cassius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théâtre espagnol avec le français. Si après cela il reste des disputes, ce ne sera pas entre les personnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HERACLIUS, fils de Maurice.

LEONIDE, fils de Phocas.

ISMENIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois
ambassadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, forcier.

FREDERIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du forcier.

LUQUET, paysan gracieux, ou bouffon.

SABANION, autre bouffon, ou gracieux.

Musiciens et Soldats.

LA COMEDIE

FAMEUSE:

Dans cette vie tout est vérité, et tout mensonge.

PREMIERE JOURNÉE.

LE théâtre représente une partie du mont Etna ; d'un côté on bat le tambour et on sonne de la trompette ; de l'autre on joue du luth et du théorbe ; des soldats s'avancent à droite, et PHOCAS paraît le dernier ; des dames s'avancent à gauche, et CINTIA reine de Sicile paraît la dernière. Les soldats crient : *Phocas Vive* ; PHOCAS répond : *Vive Cintia*, allons, soldats, dites en la voyant, *Vive Cintia*. Alors les soldats et les dames crient de toute leur force : *Vive Cintia et Phocas*.

Quand on a bien crié, PHOCAS ordonne à ses tambours et à ses trompettes de battre et de sonner en l'honneur de *Cintia*. CINTIA ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de PHOCAS ; la musique chante ce couplet.

*(a) Sicile en cet heureux jour ,
Vois ce héros plein de gloire ,
Qui règne par la victoire ,
Mais encor plus par l'amour.*

Après qu'on a chanté ces beaux vers, CINTIA rend hommage de la Sicile à PHOCAS ; elle se félicite d'être

(a) Il y a dans l'original mot à mot :

*Que ce Mars jamais vaincu ,
Que ce César toujours vainqueur ,
Vienné dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trindacie.*

la première à lui baïser la main : *Nous sommes tous heureux*, lui dit-elle, *de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux*. Ensuite, cette belle reine se tournant vers les spectateurs, leur dit : *C'est la crainte qui me fait parler ainsi; il faut bien faire des complimens à un tyran*. La musique recommence alors, et on répète que PHOCAS est venu en Sicile par un heureux hasard. L'empereur PHOCAS prend alors la parole, et fait ce récit, qui comme on voit, est très-à-propos.

“ Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée; car j'y trouve des applaudissemens, et je pouvais y entendre des injures. Je suis né en Sicile, comme vous savez; et quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'oppositions que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, sur-tout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

“ Mais voyant que vous êtes politique et avisée, et que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, et que je n'étancherai, ni sur vous, ni sur la Sicile, la soif hydropique de sang de mon superbe héritage; et afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, et que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilège, écoutez attentivement.

„ J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et ces bruyères m'ont donné la naissance, et que je ne dois

qu'à moi seul, non à un sang illustre, les grandeurs, où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grâce à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna dont le feu et la neige se disputent la cime ; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit ; je n'y connus point de père ; je ne fus entouré que de serpens ; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance ; et dans ma jeunesse je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta long-temps si j'étais homme ou bête, et résolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, et les armes des hommes contre lesquels je combattis ; leurs corps me servirent de viande, et leurs peaux de vêtemens.

“ Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine ; nous mîmes à contribution le plat pays ; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées : mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, et il était assez puissant pour me résister ; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie, pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint Empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, et il n'y eut ni hameau, ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

“ Votre père le roi de Sicile, qui voyait l’orage approcher de ses Etats, nous accorda un pardon général, à nos voleurs et à moi: (ô sottes raisons d’Etat!) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, et bientôt mon métier infame devint une occupation glorieuse. Je combattis l’empereur Maurice avec tant de succès, qu’il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s’évanouirent; son armée me nomma son capitaine par terre et par mer: alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense; je mis le siège devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil, me fissent quitter mes tranchées: enfin les habitans presque ensevelis sous leurs ruines, et demi-morts de faim, se soumirent à regret, et me nommèrent César. Depuis ma première entreprise jusqu’à la dernière, qui a été la réduction de l’Orient, j’ai combattu pendant trente années; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée et mal-propre peigne assez rarement.

“ Me voilà à présent revenu en Sicile; et quoi qu’on puisse présumer que j’y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu’ils ont vu bandit, et qui est à présent empereur, j’ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires; l’une est la rancune, et l’autre l’amour. C’est ici, Cintia, qu’il faut me prêter attention.

“ Eudoxe qui était femme et amante de Maurice, et qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit

comme le jour, (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets,) fut surprise des douleurs de l'enfantement, le jour que j'avais tué son mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi, de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne fais pour quelle affaire. Je me souviens très-bien de cet Astolphe, et si je le voyais, je le reconnaitrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant, (si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres.) La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remit entre mes mains; on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, et on ne fait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

“Mais laissons cela, et passons à une autre aventure; elle n'est pas moins étrange, et cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable, car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les historiens; et on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

“Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune païssanne nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisqu'en effet l'empire est dans la beauté; elle fut dame de mes pensées; il n'y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or, Madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

“Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en

était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant supporter mon absence, elle résolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert; mon confident qui l'accompagnait, alla chercher du secours, et voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce temps-là, un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile; elle lui dit qui elle était, et ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant; elle crut l'intéresser davantage par cette confidence, et craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait, elle remit entre les mains de cet inconnu, mon chiffre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

“Cependant mon confident revenait avec du monde; l'inconnu disparut aussitôt, emportant avec lui mon fils, et le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur, ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre et mes victoires ne m'ont pas laissé le temps de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui comme tout l'Orient est calme, ainsi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentimens de tendresse et de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent; l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

“Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse; j'ignore même encore si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins, ni peines; je chercherai par toute l'île, arbre par arbre, branche

par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, et que mes espérances et mes craintes finissent."

C I N T I A.

Si j'avais su votre secret plutôt, j'aurais fait toutes les diligences possibles; mais je vais vous seconder.

P H O C A S.

Quel repos peut avoir celui qui craint et qui souhaite? Allons, ne différons point.

C I N T I A à ses femmes.

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

P H O C A S.

Et vous autres, battez du tambour, et sonnez de la trompette.

C I N T I A.

Faites redire aux échos:

P H O C A S.

Faites résonner vos différentes voix:

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(*on entend ici une voix qui crie derrière le théâtre, Meurs.*)

P H O C A S.

Ecoutez, suspendez vos chants: quelle est cette voix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas!

234 TOUT EST VÉRITÉ,

LIBIA *derrière le théâtre.*

Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre; c'est une femme qui paraît belle; elle est toute troublée; elle descend de la montagne; elle court; elle est prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuse, et non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, en tendant les bras à Libia lorsqu'elle est prête à tomber du haut de la montagne.

Tu ne mourras pas, je te soutiendrai, je serai l'Atlas du ciel de ta beauté; tu es en sureté, reprends tes esprits.

CINTIA *à Libia.*

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je suis Libia, fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre son maître, il s'est retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble son almanach, des sphères, des astrolabes, et des quarts de cercle; nous partageons entre nous deux le ciel et la terre: il fait des prédictions, et j'ai soin du ménage; je vais à la chasse; je suivais une biche que j'avais blessée, lorsque j'ai entendu des tambours et des trompettes d'un côté, et de la musique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre

et de paix, j'ai voulu m'approcher, lorsqu'au milieu de ces précipices, j'ai vu une espèce de bête en forme d'homme, ou une espèce d'homme en forme de bête; c'est un squelette tout courbé, une anatomie ambulante; sa barbe et ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides, que le temps, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étauçons de bâtimens ruinés qui, étant sans écorce et sans racine, sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien; ne poursuis pas: tu ne fais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire; mais où ne trouve-t-on pas des hommes et des bêtes? Il y a là-dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aisément cet homme; car si les tambours et la musique l'ont fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, et il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien, faisons entendre encore nos instrumens.

(*La musique recommence, et on chante encore.*)

Sicile, en cet heureux jour,

Vois ce héros plein de gloire etc.

(*Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, et la fille du sorcier, s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette*

inquiétude. Alors ce vieillard qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius fils de Maurice, et Léonide fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre caverne sans ma permission, et que vous hasardiez ainsi votre vie et la mienne!

LEONIDE.

Que voulez-vous? cette musique m'a charmé; je ne suis pas le maître de mes sens.

(On entend le son des tambours.)

HERACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'est un volcan qui embrase toutes les puissances de mon ame.

LEONIDE.

Quand dans le beau printemps, les doux zéphirs, et le bruit des ruisseaux, s'accordent ensemble, et que les gosiers harmonieux des oiseaux chantent la bienvenue des roses et des œillets, leur musique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HERACLIUS.

J'ai entendu souvent dans l'hiver, les gémissemens de la croupe des montagnes, sous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrens, celui de la colère des nuées; mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre, c'est un tonnerre dans un temps ferein; il flatte mon cœur et l'embrase.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un est si doux, et l'autre si terrible, ne soient la ruine de tous trois.

HERACLIUS

HERACLIUS ET LEONIDE *ensemble.*

Comment l'entendez-vous ?

ASTOLPHE.

C'est qu'en sortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obscure, une femme, et je crains bien qu'elle ne dise qu'elle m'a vu.

HERACLIUS.

Et pourquoi, si vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme est faite ? car selon ce que vous m'avez dit, de toutes les choses du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme ; je ne fais quoi de doux et de tendre se coule dans l'ame à son seul nom, sans qu'on puisse dire pourquoi.

LEONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un sentiment tout contraire ; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à son nom, comme s'apercevant de son danger, ce nom seul laisse dans l'ame je ne fais quoi qui la tourmente sans qu'elle le sache.

ASTOLPHE.

Ah ! Héraclius, que tu juges bien ! ah ! Léonide, que tu penses à merveille !

HERACLIUS.

Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses contraires nous ayons tous deux raison ?

ASTOLPHE.

C'est qu'une femme est un tableau à deux visages ; regardez-la d'un sens, rien n'est si agréable ; regardez-la d'un autre sens, rien n'est si terrible. C'est

Théâtre. Tome X.

Y

le meilleur ami de notre nature, c'est notre plus grand ennemi; la moitié de la vie de l'ame, et quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi: on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, et sage qui s'en défie. Elle donne la paix et la guerre, l'algresse et la tristesse; elle blesse et elle guérit; c'est de la thériaque et du poison. Enfin elle est comme la langue, il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, et rien de si mauvais quand elle est mauvaise, etc.

LEONIDE.

S'il y a tant de bien et tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, et ce mal pour nous en garantir.

HERACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté, et quand nous instruirez-vous qui vous êtes et qui nous sommes?

ASTOLPHE.

Ah! mes enfans! si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius et Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire, les deux bouffons de la

pièce, viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia et Héraclius sortent d'une grotte.)

HERACLIUS.

Qu'est-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel est cet objet.

HERACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HERACLIUS.

Quel divin aspect !

CINTIA.

Quelle horrible présence !

HERACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je suis arrivée ici très-irrésolue, et je commence à ne plus l'être.

HERACLIUS.

O vous, poison de deux de mes sens, l'ouïe et la vue, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles ; qui êtes-vous ?

CINTIA.

Je suis une femme et rien de plus.

HERACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme, et si toutes les autres font comme vous, comment reste-t-il un homme en vie ?

CINTIA.

Ainsi donc vous n'en avez pas vu d'autres ?

HERACLIUS.

Non, je présume pourtant que si : j'ai vu le ciel ; et si l'homme est un petit monde, la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, et tu paraîs bien savant ; si tu as eu une éducation de brute, ce n'est point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace ?

HERACLIUS.

Je n'en fais rien.

CINTIA.

Quel est ce vieillard qui écoutait, et qui a fait tant de peur à une femme ?

HERACLIUS.

Je ne le fais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette sorte dans les montagnes ?

HERACLIUS.

Je n'en fais rien.

CINTIA.

Tu ne fais rien.

HERACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi ; ce n'est pas peu savoir que de savoir qu'on ne fait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(Cintia est armée d'un arc, et porte un carquois sur l'épaule; elle veut prendre ses flèches.)

HERACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de chose à faire.

(CINTIA laissant tomber ses flèches et son carquois.)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne sont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel besoin avez-vous de vos flèches ?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grâce dans ton style, lorsque tant de férocité est sur ton visage ? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, et je deviens une statue de neige.

HERACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(Au milieu de cette conversation arrivent Libia et Léonide, qui se disent à-peu-près les mêmes choses que Cintia et Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide sortent et rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages en revenant s'y méprennent, et concluent qu'Asolphe avait raison de dire que la femme

est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe, qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.)

CINTIA en montrant Héraclius à Phocas.

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

L I B I A.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible ; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS aux deux sauvages.

Vous me faites souvenir de mon premier état, qui êtes-vous ?

H E R A C L I U S.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, et que leurs plantes ont été notre nourriture : nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

P H O C A S.

Jusqu'aujourd'hui j'ai su quelque chose de moi-même, et vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en fait plus que vous deux ?

L E O N I D E.

Nous n'en savons rien.

H E R A C L I U S.

Tu n'en sauras rien.

P H O C A S.

Comment ! je n'en saurai rien ? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons, et tous les

précipices. Les endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure ; c'est-là qu'il faut chercher.

U N S O L D A T.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

L I B I A.

Oui, je la reconnais ; c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

P H O C A S à *Libia*.

Eh bien, entrez-y avec des soldats, et regardez au fond.

(*Héraclius et Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.*)

L E O N I D E.

Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

P H O C A S.

Qui nous en empêchera ?

L E O N I D E.

Ma valeur.

H E R A C L I U S.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre, il faudra que nous mourions tous deux.

P H O C A S.

Doublez brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible ?

HERACLIUS ET LEONIDE *ensemble*.

Va, va, arrive, arrive, tu verras si cela est impossible.

P H O C A S.

Voilà une impertinence trop effrontée ; allons, qu'ils meurent.

C I N T I A.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine. (b)
(Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, et s'écrie :

A S T O L P H E.

Non pas à eux, mais à moi ; il vaut mieux que ce soit moi qui meure ; tuez-moi, et qu'ils vivent.
(Tout le monde reste en suspens, en s'écriant :)

Qu'est-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle chose admirable !
(Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, et ils croient que tout cela est de la magie : Phocas reste tout pensif.)

C I N T I A.

Je n'ai jamais vu de léthargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

(b) Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances, ce discours de *Cintia* est peut-être ce qui révolte le plus ; on ne s'étonne point que dans un siècle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens ; mais que *Cintia* qui a paru avoir quelques sentimens pour *Héraclius*, et qui doit l'épouser à la fin de la pièce, ordonne qu'on le tue lui et *Léonide*, cela choque si étrangement tous les sentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuse* de D. *Pédro Caldéron de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

PHOCAS.

P H O C A S à *Astolphe*.

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du temps, de tes cheveux blancs, et de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne ; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur et mes dons : lève-toi, et dis-moi, si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice, que ta fidélité sauva de ma colère ?

A S T O L P H E.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache qui il est, ni qui je suis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

P H O C A S.

Eh bien, vois comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice ?

A S T O L P H E.

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue ; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

P H O C A S.

Que m'importe que tu me le cèles ? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

H E R A C L I U S.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.
Théâtre. Tome X. Z

P H O C A S.

Comment?

L E O N I D E.

En assouvissant ta fureur dans mon sang , ce sera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, et je te donnerai volontiers ma vie.

H E R A C L I U S.

Seigneur , c'est l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'est la vérité.

P H O C A S.

Pourquoi ?

H E R A C L I U S.

Parce que c'est moi qui suis Héraclius.

P H O C A S.

En es-tu sûr ?

H E R A C L I U S.

Oui.

P H O C A S.

Qui te l'a dit ?

H E R A C L I U S.

Ma valeur. (c)

P H O C A S.

Quoi ! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(Tous deux ensemble.)

Oui.

P H O C A S à Astolphe.

Dis , toi , qui des deux l'est ?

(c) On voit que dans cet amas d'aventures et d'idées romanesques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la pièce serait au-dessus de nos meilleures.

H E R A C L I U S.

Moi.

L E O N I D E.

Moi.

A S T O L P H E.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux; ma tendresse taira qui c'est des deux.

P H O C A S.

Est-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périssent pour en sauver un? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un et l'autre.

A S T O L P H E.

Tu y penseras mieux.

P H O C A S.

Que veux-tu dire?

A S T O L P H E.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

P H O C A S.

Pourquoi cela?

A S T O L P H E.

C'est que l'un des deux est ton propre fils; et pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoise, qui m'avoua tout dans sa douleur, qui me donna tout, et qui ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que l'un des deux est né de toi, pourras-tu les faire périr l'un et l'autre?

P H O C A S.

Qu'ai-je entendu? qu'ai-je vu?

Z 2

268 TOUT EST VÉRITÉ.

C I N T I A.

Quel événement étrange !

P H O C A S.

O ciel ! où suis-je ? Quand je suis près de me venger d'un ennemi qui pourrait me succéder , je trouve mon véritable successeur sans le connaître ; et le bouclier de l'amour repousse les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel est le sang de Maurice, quel est le mien.

A S T O L P H E.

C'est ce que je ne te dirai pas. C'est à ton fils de servir de sauvegarde au fils de mon prince , de mon seigneur.

P H O C A S.

Ton silence ne te servira de rien ; la nature , l'amour paternel parleront ; ils me diront sans toi quel est mon sang ; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas , sera conduit au supplice.

A S T O L P H E.

Ne te fie pas à cette voix trompeuse de la nature. Cet amour paternel est sans force et sans chaleur quand un père n'a jamais vu son fils , et qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre sang.

P H O C A S.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même , si tu ne me declares qui est mon fils.

A S T O L P H E.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu fais que les morts gardent le secret.

P H O C A S.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil insensé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible prison; et cette longue mort t'arrachera ton secret pièce à pièce.

(Phocas renverse le vieil Astolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.)

H E R A C L I U S E T L E O N I D E.

Non, ta fureur ne l'outragera pas; que gagnes-tu à le maltraiter?

P H O C A S.

Osez-vous le protéger contre moi?

L E S D E U X E N S E M B L E.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne?

P H O C A S.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs?

H E R A C L I U S.

Non pas dans le mien; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas et d'une payfanne.

L E O N I D E.

Et moi, quand je regarderai l'honneur d'être

filz comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'est donc Phocas?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice, ô malheureux Phocas, je ne peux trouver un filz pour régner, et tu en trouves deux pour mourir. Ah! puisque ce perfide reste le maître de ce secret impénétrable, qu'on le charge de fers, et que la faim, la soif, la nudité, les tourmens, le fassent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts sur la place.

PHOCAS.

Ah! c'est là aimer. Hélas, je cherchais aussi à aimer l'un des deux. Que mon indignation se venge sur l'un et sur l'autre, et qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les soldats les entourent.*)

HERACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LEONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démençe; qu'espèrent-ils?
qu'on les traîne en prison, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie est trop peu de chose, ne
lui sacrifiez pas la vôtre.

LIBIA à Phocas.

Seigneur.

PHOCAS.

Ne me dites rien, je sens un volcan dans ma
poitrine, et un Etna dans mon cœur.

*(Cette scène terrible, si étincelante de beautés
naturelles, est interrompue par les deux paysans
gracieux. Pendant ce temps-là les deux sau-
vages se défendent contre les soldats de Phocas.
Cintia et Libia restent présentes sans rien dire.
Le vieux sorcier Lisippo, père de Libia, arrive.)*

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens sont peu
de chose; je vais tâcher de les égarer. Que l'horreur
des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat;
que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nues,
le ciel, la lune et le soleil obéissent à ma voix.

*(Aussitôt la terre tremble, le théâtre s'obscurcit,
on voit les éclairs, on entend la foudre, et tous
les acteurs se sauvent en tombant les uns sur
les autres.)*

C'est ainsi que finit la première journée de la
pièce de Caldéron.

SECONDE JOURNÉE.

IL y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconféquentes. Par exemple, CINTIA, en parlant à LIBIA de ce sauvage qu'on appelle HERACLIUS, lui parle ainfi :

“ Nous sommes les premières qui avons vu combien fa rudesse est traitable. . . . J'en ai eu compassion, j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord si fier, et ensuite si soumis avec moi ! Il s'animait d'un si noble orgueil, en se croyant le fils d'un empereur ; il était si intrépide avec Phocas, il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice ! enfin sa pitié envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi. ”

Cela est naturel et intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime ; c'est cette réponse de PHOCAS au forcier LISIPPO, quand celui-ci dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en osant se défendre seuls contre tant de monde. PHOCAS répond :

“ C'est ainfi qu'en juge ma valeur ; et en voyant l'excès de leur courage, je les ai cru tous deux mes fils. ”

PHOCAS dit enfin au bon homme ASTOLPHE, qu'il est content de lui et des deux enfans qu'il a élevés, et qu'il les veut adopter l'un et l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois et dans

les autres où ils se sont enfuis. On propose d'y envoyer de la musique au lieu de gardes :

“ Car (dit Astolphe) puisque le son des instrumens les a fait sortir de notre caverne, il les attirera une seconde fois.”

On détache donc des musiciens avec les deux paysans gracieux.

Cependant, le forcier persuade à PHOCAS que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illusion, qu'on n'est sûr de rien dans ce monde, que la vérité est par-tout jointe au mensonge.

“ Pour vous-en convaincre, dit-il, vous verrez tout-à-l'heure un palais superbe, élevé au milieu de ces déserts sauvages, sur quoi est-il fondé ? sur le vent ; c'est un portrait de la vie humaine.”

Bientôt après, HERACLIUS et LEONIDE reviennent au son de la musique, et HERACLIUS fait l'amour à CINTIA, à peu-près comme *Arlequin sauvage*. Il lui avoue d'ailleurs, qu'il se sent une secrète horreur pour PHOCAS. Les paysans gracieux apprennent à HERACLIUS et à LEONIDE que PHOCAS est à la chasse au tigre, et qu'il est dans un grand danger. LEONIDE s'attendrit au péril de PHOCAS ; ainsi la nature s'explique dans LEONIDE et dans HERACLIUS ; mais elle se dément bien dans le reste de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le forcier fait paraître ; on leur donne des habits de gala. CINTIA leur fait encore entendre de la musique. On répond en

chantant, à toutes leurs questions. On chante à deux chœurs: le premier chœur leur dit: *On ne sait si leur origine royale est mensonge ou vérité.* Le second chœur dit: *Que leur bonheur soit vérité et mensonge.* Ensuite on leur présente à chacun une épée.

“ Je ceins cette épée en frissonnant, (dit Héraclius:) je me souviens qu’Astolphe me disait que c’est l’instrument de la gloire, le trésor de la renommée; que c’est sur le crédit de son épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du trésor royal: plusieurs la prennent comme un ornement, et non comme le signe de leur devoir. Peu de gens oseraient accepter cette feuille blanche, s’ils savaient à quoi elle oblige.”

Pour LEONIDE, quand il voit ce beau palais et ces riches habits dont on lui fait présent: *Tout cela est beau, dit-il; cependant je n’en suis point ébloui; je sens qu’il faut quelque chose de plus pour mon ambition.* L’auteur a voulu ainsi développer dans le fils de MAURICE l’instinct du courage, et dans le fils de PHOCAS l’instinct de l’ambition. Cela n’est pas sans génie et sans artifice; et il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu’il y a des traits de feu qui s’échappent au milieu de ces épaisses fumées.

PHOCAS vient voir les deux sauvages ainsi équipés; ils se prosternent tous deux à ses pieds, et les baissent. PHOCAS les traite tous deux comme ses enfans. HERACLIUS se jette encore une fois à ses

pieds, et les baise encore; avilissement qui n'était pas nécessaire. LEONIDE, au contraire, ne le remercie seulement pas. PHOCAS s'en étonne.

“ De quoi aurais-je à te remercier? (lui dit Léonide:) si tu me donnes des honneurs, ils sont dus à ma naissance, quelle qu'elle soit: si tu m'as accordé ma vie, elle m'est odieuse quand je me crois fils de Maurice. Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas.”

Les payfans gracieux se mêlent de la conversation. La reine CINTIA et LIBIA arrivent; elles ne donnent aucun éclaircissement à PHOCAS, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disparates arrive un ambassadeur du duc de Calabre, et cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de PHOCAS, pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. PHOCAS le relève, le prétendu ambassadeur parle ainsi:

“ Le grand duc Frédéric sachant, ô empereur! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous et devers la reine Cintia, pour vous féliciter tous deux; vous, de votre arrivée, et elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire, qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à

l'empire, mais que s'il ne se trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'est à mon maître qu'appartient le bonnet impérial et la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de les restituer."

P H O C A S.

Ne poursuis point; tais-toi, tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse, c'est assez que tu les aies prononcées.

L E O N I D E.

Non, seigneur, ce n'est point assez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vite monsieur l'ambassadeur.

H E R A C L I U S.

Léonide, prends garde: il vient sous le nom sacré d'ambassadeur: n'aggravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

P H O C A S à l'ambassadeur.

Pourquoi restes-tu ici, n'as-tu pas entendu ma réponse?

F R E D E R I C.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raison des princes, est de la poudre, des canons, et des boulets. (d)

(d) Le lecteur remarque assez ici l'érudition de *Caldéron*, et celle des spectateurs à qui il avait à faire. De la poudre et des boulets au cinquième siècle, sont dignes de la conduite de cette pièce.

P H O C A S.

Eh bien soit. — Que ferons-nous, Cintia?

C I N T I A.

Pour moi, mon avis est, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique et des danses.

P H O C A S.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins et divertissons-nous, pendant que l'ambassadeur s'en ira.
(Léonide et Héraclius restent ensemble. Le vieux bon homme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard qui n'a pas un souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur, et une si grande majesté.)

L E O N I D E.

En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit?

H E R A C L I U S.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

L E O N I D E.

Qu'est-ce donc que je lui dois? Il a été notre tyran dans une éducation rustique; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naissance, nous apprendre à manier les armes?

278 TOUT EST VÉRITÉ,

PHOCAS (*qui entre doucement sur la pointe
du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très-bien, et avec un
noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous
deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est en-
fermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une
fidélité comparable à cette conduite généreuse?
et dis-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien
signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas
qu'il connaissait, et qui était en son pouvoir?
N'a-t-il pas également pris soin de l'un et de l'autre.

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort sagement.

LEONIDE.

Quelle est donc cette fidélité? Il a été com-
patissant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers
l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, et de
nous instruire de notre destinée : mourrait qui
mourrait, et régnerait qui régnerait.

HERACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LEONIDE.

Tais-toi, puisque tu prends son parti; tu me
mets si fort en colère, que je suis près de.....

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LEONIDE.

D'être ingrat, puisque tu m'appelles ainsi,
vieux traître, vieux tyran!

(Léonide lui saute à la gorge et le jette par terre ;
Héraclius le relève.)

A S T O L P H E.

Ah ! je suis tout brisé.

H E R A C L I U S.

Il faut que ma main qui t'a secouru punisse ce brutal.

(Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris ; les deux paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.)

A S T O L P H E.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez !

(Phocas paraît alors : Cintia et le forçier arrivent.)

P H O C A S à Héraclius.

Ne le tue pas.

C I N T I A.

Ne te fais point une mauvaise affaire.

H E R A C L I U S.

Non, seigneur, je ne le tuerai pas, puisque vous le défendez. Il vivra, madame, puisque vous le voulez.

(Léonide relevé, s'excuse devant Phocas et Cintia de sa chute ; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être mal-adroit, et veut courir après Héraclius pour s'en venger ; PHOCAS l'en empêche, et doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia :)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu ; mais dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, et l'autre par sa modération.

TROISIEME JOURNÉE.

LA troisième journée ressemble aux deux autres. La reine CINTIA donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir ; et ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanterie sur les yeux et sur la voix de CINTIA, et de LIBIA. Enfin LIBIA découvre à HERACLIUS, en présence de LEONIDE, qu'HERACLIUS est le fils de Maurice.

“ Comment le savez-vous ? (dit Héraclius.) C'est (répond Libia) que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fit mourir avec son secret.

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non-seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je règne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret ; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le secret tant qu'il vivra ; car l'empereur est hydropique de mon sang, et il s'affouvirait du vôtre et du mien.

LIBIA.

LIBIA.

Oui, gardons le secret, et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, et voyons comme vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que sur le champ

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité,

(Toutes deux ensemble.)

Que vous réussissiez tant que Phocas fera en vie.

LEONIDE.

Ecoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, attendez.

LEONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

Théâtre. Tome X.

Aa

282 TOUT EST VÉRITÉ,

HERACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends,

LEONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS *dans le fond du théâtre ayant feint de dormir.*

Déjà ils sont informés de cette tromperie, et persuadés de la vérité à mon préjudice ; il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires et si distincts, celui d'ennemi et celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure : mais non ; il vaut mieux que je les observe finement ; car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à elles ; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes : mon cœur se partage nécessairement en deux sentimens contraires, celui de père et celui d'ennemi ; allons, voyons si la nature se fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence ; il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

LEONIDE *sans voir Phocas.*

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle affection secrète ; mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, et je sens que ce faux amour

que je croyais sentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il est un tyran et qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. (e)

HERACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe, je triomphe d'avoir su quel noble sang échauffe mes veines, quoiqu'à présent ce feu soit attiédi.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent: approchons - nous pour les écouter; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe dont la rêverie est un vrai délire.

LEONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement; je ne veux que régner; et je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre désir, que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins. Il soutiendra ma cause.

(Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.)

LEONIDE.

Il est parti, et je reste seul. Non, je ne suis pas

(e) On sent combien ce discours est absurde: comment l'empire était-il à *Léonide*? parlerait-il autrement si on lui avait dit qu'il est le fils de *Maurice*? chacun d'eux croit-il que c'est à lui que *Libia* et *Cintia* ont parlé? Tout cela paraît d'une démente inconcevable.

A a 2

seul ; mes inquiétudes , mes peines sont avec moi ; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs , que je ne fais comment je résiste aux enportemens de ma colère.

HERACLIUS *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes ; mais ayant trouvé du monde dans le chemin , je rentre ici pour ne parler à personne.

LEONIDE.

Cependant si Libia m'a fait entendre en m'en disant davantage , que quand Phocas sera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti , je dois espérer. (f) Mais quoi ? je me suis senti d'une secrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrète inclination ? Sans doute : donc , qu'est-ce que je crains , pour quoi resté-je en suspens ?

HERACLIUS.

Que prétend là Léonide ?

(*Léonide tire ici son poignard , Héraclius tire le sien , et Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LEONIDE.

Qu'il meure.

HERACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

(f) *Libia* ne lui a rien dit de cela ; c'est à *Héraclius* qu'elle a tenu ce propos ; apparemment qu'il y a dans cette scène un jeu de théâtre , tel que chacun des deux princes puisse croire que *Libia* s'adresse à lui , l'appelle *Héraclius* , et déclare fils de *Maurice*.

P H O C A S.

Qu'est-ce que je vois ?

L É O N I D E.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort,
et que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

H E R A C L I U S.

C'est Léonide qui voulait t'assassiner, et c'est
moi qui te sauve la vie.

P H O C A S.

Ah ! malheureux, je ne suis ni endormi, ni
éveillé ; j'entends crier : Qu'il meure ; j'entends
crier : Qu'il ne meure pas ; je confonds ces deux
voix, aucune n'est distincte ; ce sont deux métaux
fondus ensemble que je ne peux démêler ; il m'est
impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'ac-
tion et aux paroles, tout est égal de part et d'autre,
chacun d'eux a un poignard dans sa main.

H E R A C L I U S.

Je me suis armé de ce poignard, quand j'ai
vu que Léonide tirait le sien pour te frapper.

P H O C A S.

Prenons garde ; je ne peux, il est vrai, porter
un jugement assuré sur les voix que j'ai enten-
dus, sur l'action que j'ai vue ; mais l'épouvante
que j'ai ressentie dans mon cœur, me dit par
des cris étouffés, que c'est toi, Héraclius, qui
es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta
main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard
font hérissier mes cheveux sur ma tête. Défends-
moi, Léonide ; toute ma valeur tremble encore
à l'idée de cette fureur, de cette aveugle har-
dieffe, de cette sanglante audace ; il me semble

que je le vois encore escrimer avec cet aspic de métal, et ces regards de basilic.

HERACLIUS.

Eh! seigneur, quand je mets à vos pieds, non-seulement ce poignard, mais aussi ma vie, pourquoi vous fais-je peur.

PHOCAS.

Lisippo, Cintia, Libia, puisque vous êtes mes amis, et mes commensaux, sachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HERACLIUS.

Ah! si une fois ils en sont persuadés, ils me tueront. Ah! Ciel, où m'enfuirai-je dans un si grand péril?

(Il s'en va, et on le laisse aller.)

PHOCAS *quand Héraclius est parti.*
Défendez-moi contre lui.

LEONIDE.

(à part.)

Moi, seigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en suis tiré.... Oui, seigneur, je le suivrai; son châtement sera égal à sa trahison; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide; la fuite du traître est un nouvel indice de son crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend subitement, seigneur?

PHOCAS.

Je ne fais ce que c'est; c'est une léthargie, un évanouissement, un tournement de tête, un spasme, une frénésie, une angoisse; mes idées

sont toutes troublées ; je ne fais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux. C'est un crépuscule de la vie ; je ne suis ni mort ni vivant ; chacun d'eux prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne fais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius est coupable , et que si Léonide ne m'avait secouru , Héraclius se ferait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice ; toute ma colère crève sur lui. Dites-moi ce que vous en pensez , et si je juge bien ou mal.

C I N T I A.

Tout cela est si obscur , qu'on ne peut pas juger de leur intention ; il faut les entendre : notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'est pas sur les lèvres.

P H O C A S à *Lisippo*.

Et toi , magicien , ne nous diras-tu rien sur cette étrange aventure ?

L I S I P P O.

Si je pouvais parler , je vous aurais déjà tout dit ; mais la déité qui m'inspire , me menace si je parle.

P H O C A S.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia , la reine Cintia , et les autres , à dire ce qu'ils savent de ces prodiges ?

(Tous ensemble.)

On ne pourra nous y obliger , ni nous faire violence.

P H O C A S.

Pourquoi ?

L I B I A.

Il faut céder à la fatalité.

C I N T I A.

Le terme des destinées est arrivé.

I S M E N I A.

Oui, ce jour même, cet instant même.

(Tous ensemble.)

Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

(Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas et Lisippo restent sur la scène.)

P H O C A S.

Ecoute, espère tout de moi.

L I S I P P O.

C'est en vain, je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu, des raisons de mon silence. *(Il sort.)*

P H O C A S.

Eh bien, tu t'en vas aussi ?

(On entend derrière la scène des cris de chasseurs.)

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher.

(Libia et Cintia derrière la scène appellent Phocas.)

P H O C A S.

Ils m'ont tous laissé ici dans la plus grande incertitude ; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, et que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abyme impénétrable ! que de choses tu me dis, et que de choses tu me caches !

(On entend derrière le théâtre.)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

C I N T I A.

CINTIA *dans le fond du théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puisque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, et il revient pour chercher quelque nouvelle proie. (g)

(*Tous les chasseurs appellent ici leurs chiens, et les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS *sur le devant du théâtre.*

Ainsi donc, afin que la conclusion de cette terrible aventure réponde à son commencement, voici mon tigre qui revient sur moi, poursuivi par les chiens, sans que j'aie le temps de me mettre en défense. J'ai des vassaux, des domestiques, des amis, et aucun d'eux ne vient à mon secours.

(*Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.*)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'accours à ta voix.

HERACLIUS.

Je reviens pour savoir...; mais que vois-je?

LEONIDE.

Je viens savoir...; mais qu'aperçois-je?

HERACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peaux.

LEONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HERACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé?

(g) Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

Théâtre. Tome X.

Bb

L E O N I D E.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

H E R A C L I U S.

Qu'est devenu ce beau palais? où était-il?

L E O N I D E.

Qui a emporté cet édifice?

P H O C A S.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboiemens des chiens; j'ai appelé, vous êtes venus; sûrement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bien-venus.

(Tous les chasseurs derrière le théâtre.)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.
(Les dames arrivent avec les deux paysans gracieux, et une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.)

Qu'avez-vous fait, dit un des gracieux, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux?

L E O N I D E.

Je n'en fais rien.

(Les dames font des complimens à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.)

P H O C A S.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre, que de me venger de l'un des deux : allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtements de sauvages en habits royaux, et où nous ferons des festins et des réjouissances.

L E O N I D E.

O ciel! sera-ce une fiction? et ce que nous avons vu était-il une vérité? quel est le certain? quel est l'incertain? je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous ferons bien logés, pompeusement vêtus, et bien servis: que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit, jouit; soit que les choses soient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

P H O C A S.

Léonide parle très-sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des grâces que je te fais?

H É R A C L I U S.

Non, seigneur, quand je vois que la pourpre et l'émail de Tyr ne causent que des peines, et que les pompes royales sont si passagères qu'on ne fait pas si elles sont un mensonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes sauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraissent et qui disparaissent, et qu'on ne fait si elles sont vraies ou fausses.

B b 2

P H O C A S.

Je ne t'entends point.

H E R A C L I U S.

Et moi je m'entends un peu.

(Le vieil Asfolphe et Lisippo arrivent, et s'arrêtent au fond du théâtre.)

A S T O L P H E.

J'ai su que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'ose approcher.

L I S I P P O.

Je veux savoir quel parti ils auront pris, et je vais de ce côté.

P H O C A S à Héraclius.

Eh bien, ingrat, tu méprises donc mes bontés?

H E R A C L I U S.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te supplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

P H O C A S.

N'est-ce pas agir en désespéré au mépris de mon honneur?

H E R A C L I U S.

Non, feigneur, il ne s'agit que du mien.

P H O C A S.

Tes refus sont une preuve de ta trahison. Que fais-je? je réprime ma colère.

C I N T I A.

Quelle trahison pouvez-vous avoir découverte en lui puisqu'il arrive tout-à-l'heure?

P H O C A S.

Va, ingrat, puisque tu abhorres mes faveurs,
je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

H E R A C L I U S.

Eh bien, c'est la vérité; et puisque tu fais le
secrèt d'un prodige que je ne peux comprendre,
que je me perde ou non, je suis le fils de Maurice;
et je m'enorgueillis à tel point d'un si beau titre,
que je dirai mille fois que Maurice est mon père.

P H O C A S.

Je m'en doutais assez; mais de qui le fais-tu?

H E R A C L I U S.

D'un témoin irréprochable; c'est Cintia qui
me l'a dit.

C I N T I A.

Moi! comment? quand? et de qui aurais-je
pu le savoir?

H E R A C L I U S.

C'est Astolphe qui vous l'a dit, quand on l'a
amené devant vous.

A S T O L P H E.

Ils vont me tuer! quel espoir me reste-t-il?
Moi, Madame, je vous l'ai dit?

C I N T I A.

Non, Astolphe ne m'a rien dit, et moi je ne
t'ai point parlé.

H E R A C L I U S.

S'il vous a dit ce grand secrèt, je le paye assez
par ma mort; et toi, charitable impie, qui m'as
caché tant d'années la gloire de ma naissance,
puisque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi

es-tu si hardi de la nier à présent, et de manquer de respect à Cintia ?

C I N T I A.

Je t'ai déjà dit que je ne fais rien du tout.

HERACLIUS à *Cintia*.

Pour toi, je ne te réplique rien ; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, et la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

A S T O L P H E.

Quoi ! quel palais ?

LEONIDE à *Héraclius*.

Arrête, ne le maltraite point sans raison ; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il n'est pas que nous soyons, toi le fils de Maurice, et moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon père, et je n'en ai rien cru.

L I B I A.

Moi ! je te l'ai dit ? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

L E O N I D E.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le forcier l'avait deviné par sa profonde science.

L I S I P P O.

(à part.)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(à *Léonide*.)

Et comment m'a fille Libia a-t-elle pu flatter ainsi ton audace, et me faire dire ce que je n'ai point dit ?

Un des paysans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il est déchaîné.

PHOCAS.

Puisque cette confusion augmente, venons à bout de sortir de ce profond abyme. — Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret; j'ai employé des moyens qui m'ont instruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'est être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce serait donc la première vérité que le mensonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide, explique-toi clairement?

ASTOLPHE.

Seigneur, puisque vous le savez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Lisippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO à Phocas.

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le silence. Ses sourcils froncés me menacent; il n'est plus temps de feindre: Léonide est votre fils, c'est assez que je l'affirme, et qu'Astolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'est plus qu'il ne faut. Mes vassaux, mes sujets, Léonide est votre prince.

Tous les acteurs crient:

Vive Léonide!

PHOCAS.

Vive Léonide, et meure Héraclius!

C I N T I A.

Arrêtez.

P H O C A S.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

C I N T I A.

Oui, je l'empêche; il est venu sur votre parole et sur la mienne, il faut la tenir; et si vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

P H O C A S.

Quelle parole ai-je donc donnée?

C I N T I A.

De ne le faire mourir, ni de l'emprisonner.

P H O C A S.

Eh bien, pour vous et pour moi, j'accomplirai ma promesse. Allez, vous autres; faites démarrer cette barque qui est sur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort; il ne sera point prisonnier, puisque je l'envoie courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

H E R A C L I U S *aux gens de Phocas.*

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe, mon père, je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, et qui a dit la vérité en mentant. (b)

(b) C'est que *Phocas* a fait semblant de savoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, et voulant tirer cet aveu d'*Astolphe*. Ainsi, selon *Caldéron*, tout est mensonge et vérité.

P H O C A S.

Espère mieux , et vois si j'ai de la compassion.
Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet
Astolphe qui t'a servi de père. Qu'on entraîne
aussi ce malheureux vieillard.

A S T O L P H E.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la
vie, puisque je vais mourir avec toi.

C I N T I A.

Quelle pitié!

I. I B I A.

Quel malheur!

L E S P A Y S A N S G R A C I E U X.

Quelle confusion!

P H O C A S.

A présent, afin que les échos de leurs gémisse-
mens ne viennent point jusqu'à nous, commen-
çons nos réjouissances; que Léonide vienne à ma
cour, que tout le monde le reconnaisse; que tous
mes vassaux lui baissent la main, et qu'ils disent
à haute voix! Vive Léonide!

H E R A C L I U S.

O cieux, favorisez-moi!

A S T O L P H E.

O cieux, ayez pitié de nous!

(*La musique chante: Vive Léonide!*)

L E O N I D E.

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge,
que cela soit certain ou faux, que l'enchantement
finisse ou qu'il dure, je me vois en attendant
héritier de l'empire; et quand le destin envieux
voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne

298 TOUT EST VÉRITÉ,

m'empêcherait pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HERACLIUS.

Ciel, favorisez-moi !

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous !

(La musique recommence, et chante: Vive Léonide ! On entend de l'artillerie, des tambours, et des trompettes.)

PHOCAS à Héraclius et à Astolphe.

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours, et du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissemens en appareil de guerre.

CINTIA *(qui apparemment s'en était allée, et qui revient sur le théâtre.)*

Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents et des flots, et ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verts et salés, lorsque j'ai vu de oin dans le golphe une vaste cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'est apparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire, (comme ils le font tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en observant de près ces voiles enflées je penche à croire plutôt.....

PHOCAS.

Quoi ?

L I S I P P O.

Que c'est la flotte du prince de Calabre, dont
l'ambassadeur est venu nous menacer.

P H O C A S.

Que cette idée ne trouble point notre joie et
nos divertissemens. Cette flotte ne m'inspire au-
cune épouvante; je vais enrôler du monde; et
pendant que ces vaisseaux répéteront leurs salves
d'artillerie, qu'on répète nos chants d'alégresse.

L E O N I D E.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs
où sa naissance l'engage.

C I N T I A.

Je te suis, malgré moi, avec mes gens.

*(Ils suivent Phocas. Astolphe et Héraclius restent.
Tous deux ensemble s'écrient: O cieux! ayez
pitié de nous! On voit avancer la flotte de
Frédéric, et on entend: A terre, à terre; aux
armes, aux armes; guerre, guerre.)*

H E R A C L I U S E T A S T O L P H E.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

Troupe de soldats de Phocas.

Vive Léonide! vive Léonide!

FREDERIC grand duc de Calabre, descendant
de son vaisseau.

Prenons terre, formons nos escadrons; que les
ennemis surpris soient épouvantés; qu'ils ne sa-
chent mon débarquement que par moi, puisque
les eaux et les vents m'ont été si favorables; que
le sang et le feu fassent voir un autre élément. Le
destin m'a fait prince de Calabre: je suis neveu
de Maurice, sa mort me donne droit à la pourpre

impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit ? sur-tout lorsque je fais que le fils posthume de Maurice est perdu, et qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile : les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné ? n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer et par terre, et de venger à la fois Frédéric et Maurice ? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse, que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait ; et je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(On voit de loin Astolphe sur le rivage, et Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.)

F R E D E R I C.

Quelle voix entends-je sur les eaux ? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles ? quel bruit de destruction ! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme ; mais il souffle comme un animal : ce n'est point un oiseau, car il ne vole pas : ce n'est point un poisson, car il ne nage pas ; il est poussé par les vagues qui se brisent contre ces rochers.

(Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.)

H E R A C L I U S.

O cieux ! ayez pitié de nous.

A S T O L P H E.

O cieux ! nous implorons votre secours.

F R E D E R I C.

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, et maintenant en voilà deux sur le rivage.

A S T O L P H E à *Héraclius*.

Je rends grâce au ciel qui t'a délivré de la mer.

F R E D E R I C.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots, et du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poil ? Qui êtes-vous ?

A S T O L P H E.

Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort, n'a pu en venir à bout.

H E R A C L I U S.

Nous sommes les enfans des rochers ; la mer n'a pu nous souffrir, et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous ; et afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, fachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard que sa fidélité a banni si long-temps de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre et sur la mer. C'est le généreux Astolphe. (i) Je vous conjure, en me donnant la mort,

(i) Le fond de cette scène paraît intéressant et admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraisemblance et de convenance. Il me semble qu'une telle scène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'est-à-dire, d'une péripétie attendrissante, toute en action, sans aucun

302 TOUT EST VÉRITÉ,

d'épargner le peu de jours qui lui restent. Je me jette à vos pieds: accordez-moi la mort que j'implore: pourquoi hésitez-vous? pourquoi refusez-vous de finir mes tourmens?

F R E D E R I C.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je sauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il est peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité; mais je sens une cause supérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifester sa justice, et la vertu de ce noble vieillard que je respecte et que j'embrasse.

HERACLIUS ET ASTOLPHE.

Eh! qui es-tu donc? parle.

F R E D E R I C.

Je suis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le sang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! est ton sang. Je suis le fils de Cassandre, sœur de Maurice; tes destins sont conformes aux miens, ton étoile est mon étoile.

H E R A C L I U S.

Je reprends mes esprits; et plus je te considère, plus il me semble que je t'ai déjà vu.

F R E D E R I C.

Cela est impossible; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeunesse.

H E R A C L I U S.

C'est la vérité; mais je t'ai vu sans te voir.

F R E D E R I C.

Comment? me voir sans me voir!

embarras, sans le froid recours des lettres écrites longtemps auparavant, sans rien de forcé, sans aucun de ces raisonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

HERACLIUS.

Oui.

FREDERIC.

Ceci est une nouveauté égale à la première ; mais avant de l'approfondir , va , je te prie , à ma galère capitane ; et après qu'on t'aura donné des habits , et qu'on t'aura paré comme tu dois l'être , tu m'apprendras ce que je veux savoir , et qui me ravit déjà en admiration.

HERACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je suis le fils des montagnes , accoutumé au travail et à la peine ; et quoique j'aie beaucoup souffert , écoute-moi , je me reposerai en te parlant.

FREDERIC.

Puisque c'est pour toi un soulagement , parle.

HERACLIUS.

Ecoute , tu vois ces rochers , ces montagnes , dont le faite est défendu par les volcans de l'Etna....
(Ce discours d'Héraclius est interrompu par des cris derrière la scène.)

Aux armes , aux armes ; aux combats , aux combats.

PHOCAS.

Tombons sur eux avant que leurs escadrons soient formés.

UN SOLDAT de Frédéric arrivant sur la scène.

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opposer à la hardiesse de votre débarquement.

FREDERIC.

On dit que c'est le premier bataillon , il faut s'empressez d'aller à sa rencontre.

HERACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque service.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous servir, je peux mourir du moins, et vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FREDERIC.

J'espère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe: déjà mes soldats s'avancent avec audace.

Les troupes de Phocas paraissent, les trompettes et les clairons sonnent la charge, la bataille se donne; on entend d'un côté: Vive Phocas! et de l'autre: Vive Frédéric! Puis tous ensemble crient: Aux armes, aux armes; combattons, combattons.

HERACLIUS *l'épée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les sentiers; si vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA *paraissant armée à la tête des siens.*

Non, vous ne romprez rien, c'est à moi de défendre ce poste.

HERACLIUS.

Qui pourra soutenir ma fureur?

CINTIA.

Moi.

HERACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux!

CINTIA.

Qu'est-ce que je vois!

HERACLIUS.

HERACLIUS.

Vous voyez le changement de nos destins : je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue pour la première fois, et à présent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, et à présent c'est moi qui t'admire.

HERACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie : moi fuir, et fuir de vos yeux ! ce sont deux choses si impossibles, que si elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie, ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand que si tu enfonces ce passage, et si tu restes victorieux ?

HERACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point ; j'ai soin de ma réputation, et de la tienne.

HERACLIUS.

Je ne fais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

Parce que si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être comme vous

Théâtre. Tome X.

C e

306 TOUT EST VÉRITÉ,

avez déjà fait, que vous ne vous en souvenez plus, et que mon bien et mon mal vous font indifférens.

(Des voix s'élèvent au fond du théâtre.)

LES SOLDATS DE FREDERIC.

C'est par-là qu'Héraclius a passé.

FREDERIC.

Passiez tous après lui.

HERACLIUS à *Cintia*.

Malheureux que je suis, quand je voudrais fuir, (k) je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye et qui abandonne le poste que vous gardiez? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir; les autres ne fuiront pas.

LEONIDE *arrivant*.

Tournez tête, soldats; ils ont forcé le passage que gardait *Cintia*; défendons sa vie, je ferai le premier à mourir.

HERACLIUS *se jetant sur Léonide*.

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel!

LEONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(k) On ne conçoit rien à ce discours d'Héraclius. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec *Cintia*, il est difficile de s'en apercevoir.

(Ils combattent tous deux.)

HERACLIUS.

Tout-à-l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je? O ciel, secourez-moi! (L)

(On entend les tambours.)

PHOCAS.

Brute, infidelle à ton maître, qui en brisant ton frein, brises les lois et le devoir, puisque tu oses ainsi prendre le mors aux dents, demeure, et en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FREDERIC à Héraclius.

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS tombe en sautant aux ennemis.

O ciel, ma vie est perdue!

HERACLIUS courant sur lui.

C'est mon ennemi, qu'il meure.

(L) On ne conçoit rien à ce discours de Cintia. Je l'ai traduit fidèlement.

*Pues, no me puedo declarar,
Aunque quisiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi esperanza
Pues es contra mi interes
Qu'he de haçer? cielos piadosos!*

Comment peut-elle craindre Héraclius qui est amoureux d'elle.

LEONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux! qu'ai-je entendu! tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix: *Qu'il meure, qu'il ne meure pas!* Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HERACLIUS.

Ne fais plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de la tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle Léonide et moi.

PHOCAS.

Quel rôle?

HERACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il disait la première fois, *qu'il meure*, et moi, *qu'il ne meure pas*. Tout est changé; c'est lui qui te défend, et c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté.

LEONIDE.

Je ne me suis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.
(*Libia, Frédéric, et des soldats, s'approchent.*)

LIBIA.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

F R E D E R I C.

C'est ici que son cheval l'a jeté par terre.

L E O N I D E.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte.

(*Troupe de soldats.*)

U N S O L D A T.

Accourez tous mais que vois-je ?

H E R A C L I U S.

Vous voyez un tyran à mes pieds ; vous voyez
dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué,
la mort de Maurice vengée par son fils.

P H O C A S *à terre.*

Non , tu n'es pas son fils.

L E S O L D A T.

Qui est-il donc ?

P H O C A S.

Un hydropique de sang , qui ne pouvant boire
celui des autres , apaise sa soif dans le sien propre.
(*Phocas meurt en disant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang ? il faut donc qu'il se croie son père ; mais comment peut-il le croire ?*)

C I N T I A.

Déjà tous ses gens sont en fuite , et les miens
ayant secoué le joug de la tyrannie disent et
redisent :

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

Qu'il ceigne son front du sacré laurier !

Il doit régner , il est fils de Maurice.

(*Les soldats et le peuple disent ces paroles avec
Cintia. Ils font une couronne.*)

310 TOUT EST VÉRITÉ,

HERACLIUS.

Cette couronne appartient à Frédéric, il l'a méritée; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FREDERIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, et non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes; c'est à vous de régner.

HERACLIUS.

Je ne fais si je l'oserais.

FREDERIC.

Pourquoi non?

HERACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment?

HERACLIUS.

C'est que je me suis déjà vu traité et vêtu en prince, et qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(Il veut parler du château enchanté et de son habit de gala.)

LISIPPO.

C'est moi qui vous ai trompé par mes enchantemens; je vous ai menti; j'ai menti aussi à Frédéric: quand je lui prédis en Calabre des infortunes; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds sa grâce.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'use plus de sortilèges.

A S T O L P H E.

Et moi, si je peux mériter quelque chose de vous, je demande la grâce du fils de Phocas.

H E R A C L I U S.

Léonide fut mon frère ; nous fûmes élevés ensemble, qu'il soit mon frère encore.

L E O N I D E.

Je ferai votre sujet soumis et fidèle.

H E R A C L I U S.

Si par hasard une grandeur si inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

C I N T I A.

Je tombe à vos pieds.

(Les tambours battent ; les clairs s'ennuient, le peuple et les soldats s'écrient :)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

F R E D E R I C.

Que ces applaudissemens finissent.

H E R A C L I U S.

Espérons qu'un roi sera heureux quand il commencera son règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité, et qui ne puisse être un mensonge.

Fin de la troisième et dernière journée.

DISSERTATION

DU TRADUCTEUR

SUR

L'HERACLIUS DE CALDERON.

QUICONQUE aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aisément l'irrégularité de *Shakespeare*, sa grandeur et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action et de momens intéressans.

La grande différence entre l'Héraclius de *Calderon*, et le Jules César de *Shakespeare*, c'est que l'Héraclius espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des Mille et une nuit, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de *Shakespeare*, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine, depuis le premier moment de la conspiration de *Brutus*, jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des ivrognes du temps de la reine *Elisabeth*; mais le fond est toujours vrai, et ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans *Calderon*, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuses dans notre langue, ce qui est encore pis : mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démenée barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux *Caldéron*, la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi dérégulée ne peut être copiste; et sûrement il n'a rien pris, ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que *Caldéron* ne savait pas le français, et qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance paraît assez quand il suppose une reine de Sicile du temps de *Phocas*, un duc de Calabre, des fiefs de l'Empire, et sur-tout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'Héraclius de *Corneille* pour le travestir d'une manière si horrible? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français jusqu'au règne de *Philippe V*; et ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques-uns de nos livres de physique; nous, au contraire, nous primes plus de quarante pièces dramatiques des Espagnols, du temps de *Louis XIII* et de *Louis XIV*. *Pierre Corneille* commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid*; il traduisit le *Menteur*, la *Suite du Menteur*; il imita D. Sanche d'Arragon. N'est-il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de *Caldéron*, il les ait inférés dans son *Héraclius*, et qu'il ait embelli le fond du sujet? *Molière* ne prit-il pas deux scènes du *Pédant joué* de *Cyrano de Bergerac*, son compatriote et son contemporain?

Il est bien naturel que *Corneille* ait tiré un peu d'or du fumier de *Caldéron*, mais il ne l'est

Théâtre. Tome X.

D d

pas que *Caldéron* ait détérré l'or de *Corneille* pour le changer en fumier.

L'Héraclius espagnol était très-fameux en Espagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs se faisait, quand tout retentissait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviser de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à *Corneille*? et quelle mortification lui aurait-on donnée? il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ses traductions de *Guilain de Castro*, quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il avait avoué la traduction du *Menteur*. C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de *Caldéron* dans son examen, c'est que le peu de vers traduits de *Caldéron* ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son Héraclius est un *original dont il s'est fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros sont méconnus. S'il avait eu *Caldéron* en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur faisaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il sur-tout appelé l'Héraclius de *Caldéron* une belle copie?

On ne fait pas précisément en quelle année la *famosa comedia* fut jouée; mais on est sûr que ce ne peut être plutôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le

docteur maître *Emmanuel de Guera*, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de *Calderon*, après sa mort, parle ainsi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en este raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître *Emmanuel* aurait-il dit que *Calderon* n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'Héraclius dans *Corneille*? Ce docteur était très-instruit de tout ce qui concernait *Calderon*, il avait travaillé à quelques-unes de ses comédies; tantôt ils faisaient ensemble des pièces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent pour le fonds aux anciennes pièces italiennes et françaises, tirées de l'Ecriture; mais elles sont chargées de beaucoup d'épisodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi *Philippe IV* envoyait toutes ces pièces à *Louis XIV* les premières années de son mariage.

Au reste, il est très-inutile au progrès des arts, de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de se faire des idées justes d'un art si long-temps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnols et anglais. Des peuples pleins d'esprit se plaisent, dit-on, à ces ouvrages; comment peuvent-ils avoir tort?

316 DISSERTATION

Pour répondre à cette objection tant rebattue ,
écoutons *Lopez de Vega* lui-même , génie égal
pour le moins à *Shakespeare*. Voici comme il parle
à-peu-près dans son épître en vers , intitulée ,
Nouvel art de faire des comédies en ce temps.

Les Vandales , les Goths , dans leurs écrits bizarres ,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins :

Nos aïeux étaient des barbares. *

L'abus règne , l'art tombe , et la raison s'enfuit.

Qui veut écrire avec décence ,

Avec art , avec goût , n'en recueille aucun fruit.

** Il vit dans le mépris , et meurt dans l'indigence.

Je me vois obligé de servir l'ignorance :

J'enferme sous quatre verroux ***

Sophocle , Euripide et Térence.'

J'écris en insensé , mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître , il faut bien le servir ;

Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime.

J'écris pour lui , non pour moi-même.

Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France , en Italie , on
regardait comme des barbares les auteurs qui
travaillaient dans le goût qu'il se reproche ; et il
ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître , il
en est à sa quatre cent quatre-vingt-troisième pièce
de théâtre ; il alla depuis jusqu'à plus de mille.

* Mas come le servieron muchos barbaros

Che enseñaron el vulgo a fus rudezas ?

** Muere sin fama è gallardon.

*** Encierro los preceptos con seis llaves etc.

Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de *Lopez* et de *Shakespeare* était d'être comédiens ; mais *Molière* était comédien aussi ; et au lieu de s'asservir au détestable goût de son siècle , il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût ; si cela n'était pas , il n'y aurait aucune différence entre les chansons du pont-neuf et le second livre de *Virgile*. Les chantres du pont-neuf seraient bien reçus à nous dire : Nous avons notre goût : *Auguste*, *Mécène*, *Pollion*, *Varius* avaient le leur, et la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels seront nos juges ? diront les partisans de ces pièces irrégulières et bizarres Qui ? toutes les nations , excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays , *quibus est equus* , et *pater* , et *res* , se réuniront à estimer le second , le troisième , le quatrième , et le sixième livre de *Virgile* , et le sauront par cœur , soyez sûrs que ce sont-là des beautés de tous les temps et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* et d'*Athalie* applaudis sur les théâtres de l'Europe , depuis Pétersbourg jusqu'à Parme , concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts ; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls , que pouvez-vous en conclure ?

Fin du dixième volume.

T A B L E

D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L E T E M P L E D E L A G L O I R E .	Page 1
P R E F A C E .	3
LE BARON D'OTRANTE, <i>opéra buffa.</i>	47
PANDORE, <i>opéra.</i>	69
LES DEUX TONNEAUX, <i>esquisse d'un opéra comique.</i>	101
TANIS ET ZELIDE, ou LES ROIS PASTEURS, <i>tragédie, pour être mise en musique.</i>	133
A V E R T I S S E M E N T .	135
JULES CESAR, <i>tragédie de Shakespeare.</i>	173
A V E R T I S S E M E N T D E S E D I T E U R S .	175
A V E R T I S S E M E N T D U T R A D U C T E U R .	177
O B S E R V A T I O N S <i>sur le Jules-César de Shakespeare.</i>	238
L'HERACLIUS ESPAGNOL, ou la comédie <i>fameuse, DANS CETTE VIE TOUT EST</i> V E R I T É E T T O U T M E N S O N G E .	243
P R E F A C E D U T R A D U C T E U R .	245
D I S S E R T A T I O N D U T R A D U C T E U R, <i>sur l'Héraclius de Caldéron.</i>	312

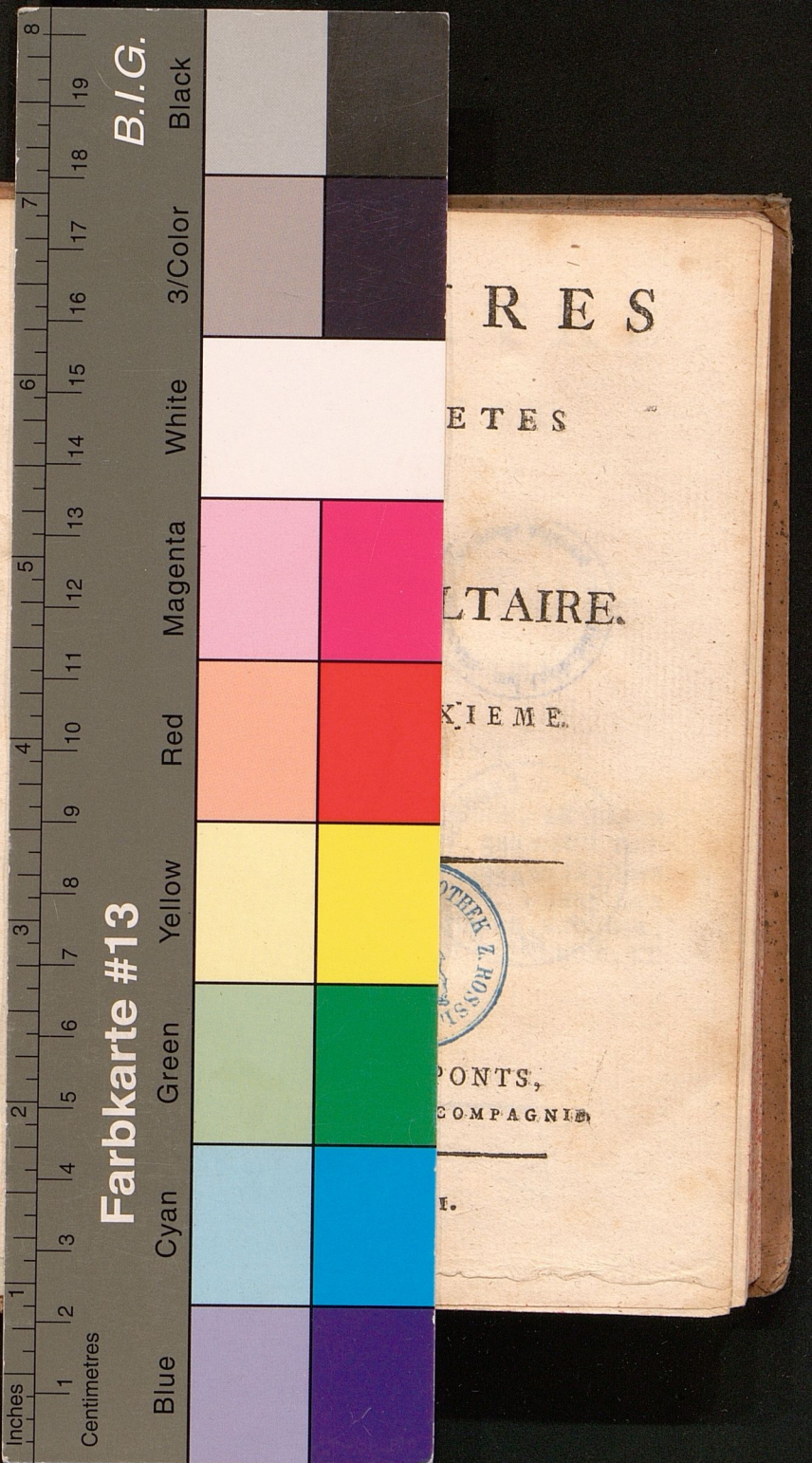
Fin de la Table du Tome dixième.

S. $22\frac{7}{1}$ (10)

Abz. $22\frac{7}{1}$ (10)

DL 5472c





Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

RES

ETES

LT AIRE.

XIEME.

PONTS,

COMPAGNIE

I.